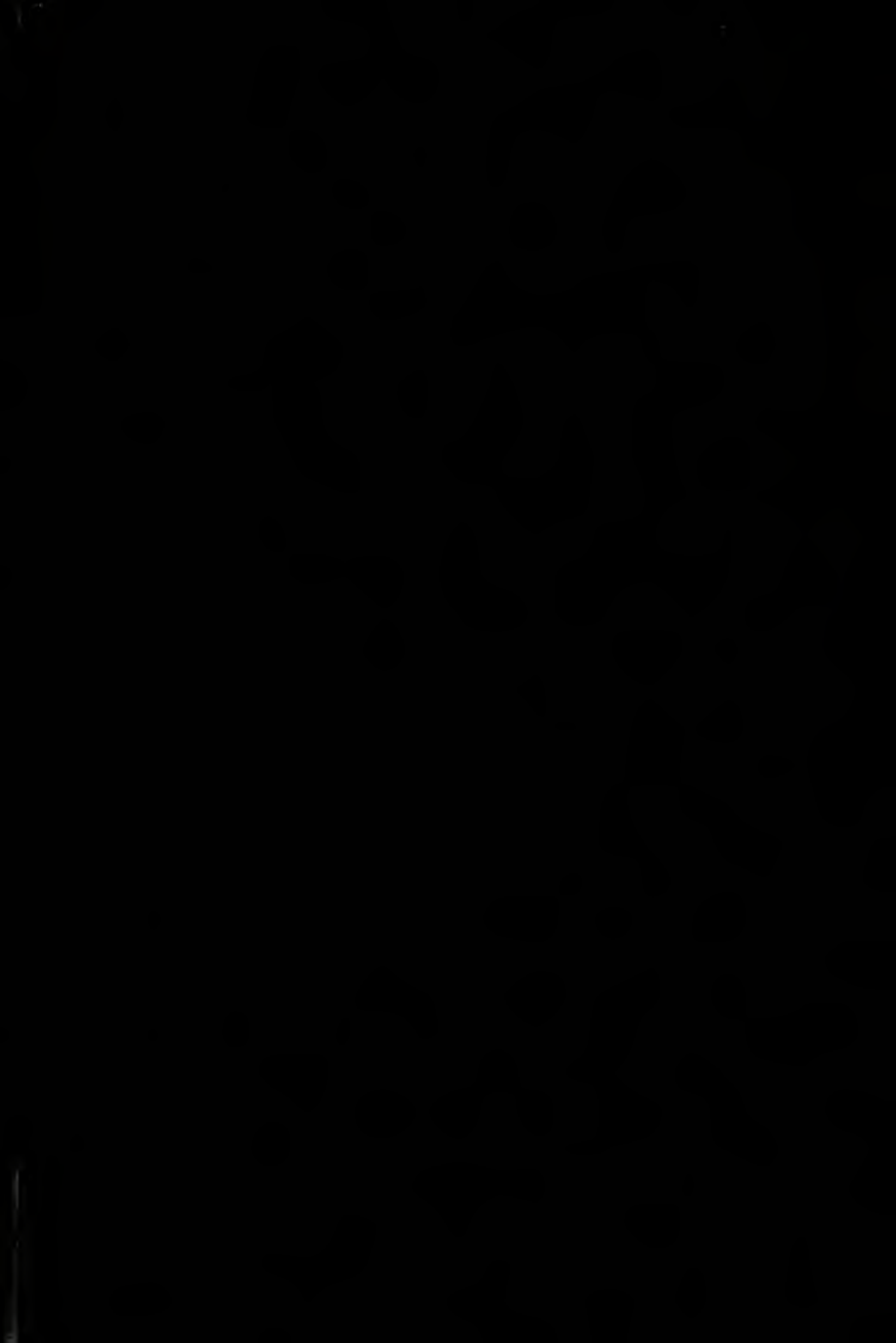


LES

MARIAGES DE PHILOMÈNE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES MARIAGES

DE PHILOMÈNE

PAR

HENRY GRÉVILLE



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

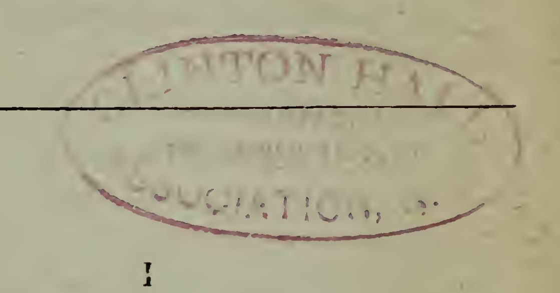
RUE GARANCIÈRE, 10

—

1879

LES

MARIAGES DE PHILOMÈNE



I

— Vous le voyez, ma chère dame, j'ai eu bien des peines, conclut la veuve en s'essuyant les yeux, et encore, je crains bien de n'être pas au bout.

— Pourquoi? demanda innocemment madame Aubier.

— Parce que les affaires d'argent ne sont pas terminées, et je crois bien que la famille de mon défunt mari ne les arrangera pas à mon avantage.

— On ne peut pas leur demander ça! fit observer la vieille dame, non sans quelque apparence de bon sens : votre mari vous avait épousée malgré eux; ils n'ont aucun motif de vous avantager dans ce partage.

— Depuis deux ans que cela dure, il me semble pourtant qu'ils auraient pu en finir; mais...

Madame Philomène Crépin laissa sa phrase ina-

chevée, et sa confidente essaya de la terminer pour elle.

— Mais ils espèrent lasser votre patience par leurs lenteurs?...

— Non! répliqua énergiquement Philomène, c'est moi qui les arrête, et ils finiront par céder d'ennui, sinon de bonne grâce!

— Ah! fit madame Aubier, en regardant la veuve avec une certaine admiration, mêlée de surprise, pour cette forte conception dont elle ne la croyait pas capable.

Les deux femmes restèrent un moment silencieuses, et la confidente de Philomène profita de ce temps de repos pour regarder discrètement par la fenêtre qu'elle avait contre son coude gauche.

Cette fenêtre, garnie de petits rideaux en calicot blanc, laissait filtrer un jour blafard; les galons rouges qui relevaient les plis mous du calicot sans apprêt ne parvenaient pas à lui donner un aspect hospitalier, pas plus que les fleurs posées à l'intérieur sur une tablette de sapin, faite tout exprès et posée sur deux traverses. Ces fleurs, il faut l'avouer, n'étaient pas de celles dont l'aspect engageant sollicite le regard et l'odorat; c'étaient de superbes cactus de toute espèce : en boule, en poire, en raquette, en cierge, mais toujours hérissés de pointes et d'épines menaçantes. La nature n'a pas voulu que les cactus fussent attrayants quand ils ne sont point en fleur;

peut-être une certaine affinité mystérieuse était-elle le motif de la passion qu'éprouvait madame Crépin pour les plantes grasses.

La commode, surmontée d'une glace perchée à une hauteur qui la rendait parfaitement superflue, servait d'étagère, et une quantité prodigieuse d'objets bizarres et inutiles l'encombrait depuis le mur jusqu'à l'extrême bord : coquillages exotiques, figurines de porcelaine, petits paniers de paille tressée, noix de coco sculptées, en un mot tout le fatras qu'on trouve dans les ports de mer chez les marins et leurs parents ou amis. L'inspection de cette commode suffisait amplement à prouver que M. Crépin, de son vivant, avait été capitaine au long cours.

Le reste du mobilier, propre et simple, ne différait pas de ce qui se voit chez la petite bourgeoisie de province ; le sol était en pierre ; de larges dalles de schiste, usées par les pieds de plusieurs générations, se rejoignaient inexactement, formant de petites cavités où le balai de la ménagère livrait tous les jours à la poussière de redoutables combats ; des rideaux de perse violette au lit, une grande et belle armoire de vieux chêne, une table ronde, recouverte d'une toile cirée, quelques chaises, et un gros chat dans l'immense cheminée à manteau de sapin noirci par la fumée, complétaient l'arrangement de cette pièce correcte et peu avenante.

— Il pleut, n'est-ce pas? demanda madame Crépin, en suivant le regard de son amie.

— Oui; pas bien fort, pourtant. Voilà M. Lavenel qui passe.

La veuve réprima un très-léger mouvement qui la portait vers la fenêtre, puis elle essuya encore une fois ses yeux avec son mouchoir.

— Ah! ma pauvre dame, reprit-elle, qu'on a de malheur dans la vie !

— Vous en avez eu votre part, Philomène, dit madame Aubier d'un ton conciliant; vous pouvez espérer de meilleurs jours. Et puis, ce n'est pas pour faire un reproche à la mémoire du capitaine, mais, depuis sa mort, vous êtes plus tranquille que vous ne l'avez jamais été.

Madame Crépin soupira.

— Les femmes de marins sont bien malheureuses, dit-elle ; si leur mari est à terre, elles tremblent qu'il ne s'en aille, et quand ils sont en mer, c'est bien pis...

— Mais, Philomène, je n'ai jamais su comprendre pourquoi vous aviez épousé un marin ? Votre père tenait un petit commerce, vous auriez pu le reprendre et entrer en ménage avec un brave garçon qui vous eût donné un coup de main ; on fait fortune de la sorte, tandis qu'avec un marin, on mange tout ce qu'on a !

— Je n'ai jamais aimé le commerce, madame

Aubier, dit confidentiellement la veuve en appuyant la main sur le genou de sa visiteuse ; je détestais la cassonade, le poivre moulu et la chicorée : je m'étais juré de sortir de la boutique, et j'en suis sortie.

Madame Aubier se dit en elle-même : — Je ne vois pas ce que vous y avez gagné ! Mais, comme c'était une femme prudente et avisée, elle garda sa réflexion pour elle.

— Celui qui vous a acheté le fonds après la succession de votre frère a fait de bonnes affaires ; il a agrandi la boutique de moitié, et voilà qu'il s'est mis à vendre du lard.

— Pouah ! fit dédaigneusement Philomène, n'est-ce pas un beau métier que de vendre de la graisse et d'avoir les mains sales !

— Ils ont pourtant joliment marié leur fille, repartit madame Aubier plus vivement, et leur gendre n'a pas trouvé leur argent malpropre !

— A qui m'avez-vous dit qu'ils l'ont mariée ? demanda Philomène d'un air distrait ; son regard sournois suivait attentivement les mouvements de la physionomie de la bonne dame, sans que celle-ci s'en aperçût.

— A un membre de la chambre de commerce du Havre, le fils du père Martinet, qui a gagné quinze mille francs de rente dans le commerce des eaux-de-vie ; un notable commerçant, tout ce qu'il y a de bien.

Madame veuve Crépin indiqua par un mouvement dédaigneux des épaules qu'un notable commerçant du Havre ne pesait pas plus qu'un fétu dans sa balance.

— Il y en a pour tous les goûts, dit-elle ensuite ; je sais bien que si j'avais été homme, je n'aurais pas épousé la fille d'un marchand de graisse.

— Votre mari a bien épousé la fille d'un épicier, répliqua madame Aubier, provoquée jusqu'à la malice par les propos de Philomène. Allons, ma chère, ne faites pas la renchérie ; vous savez bien qu'il n'est pas de sot métier, et, d'ailleurs, votre beau-père était un simple pêcheur de Grandville ; il n'y a donc pas à médire de ceux qui, partis d'en bas, gravissent l'échelle. Nous sommes tous égaux devant le Seigneur ; il n'y a que nos vertus ou nos fautes qui font une différence.

Madame veuve Crépin ne répondit pas ; elle devait cinq cents francs à madame Aubier, et lui accordait d'autant plus de considération qu'elle n'avait pas une intention arrêtée de les lui rendre avant une époque extrêmement lointaine. D'ailleurs, madame Aubier était la femme d'un capitaine d'infanterie en retraite employé du gouvernement ; elle était riche, — du moins comparativement à sa médiocrité peu dorée ; madame Aubier n'avait pas d'enfants, et sa bonne faisait d'excellente cuisine. Or, Philomène aimait les bons morceaux, et puis on voyait bien du monde chez ces gens-là, et toujours du monde très comme

il faut : il ne fallait pas se brouiller avec des personnes si recommandables.

— Alors, reprit madame Aubier, désirant pallier par une remarque d'intérêt ce que la semonce récente pouvait avoir d'amer, vous quitterez le deuil dimanche?

— Hélas! quitter le deuil! Ce n'est pas quitter le deuil que de mettre du blanc et du noir à son chapeau, au lieu de crêpe tout uni! Je ne porterai jamais de couleurs claires, bien sûr! Mais le noir est si salissant!

— Et puis deux ans de deuil sont tout ce qu'on peut exiger, conclut madame Aubier en souriant. Savez-vous, Philomène? j'ai dans l'idée que vous vous remarierez!

— Moi! Seigneur Dieu! Ah! si jamais l'idée m'en venait, il faudrait que j'eusse perdu la raison. Après tous mes chagrins, la mort de mon mari et celle de mes cinq enfants!... Ah! madame Aubier, je vous croyais meilleure opinion de moi.

— Il n'y a pas de mal à vouloir se remarier, répondit l'honnête femme sans s'émouvoir; le mal serait à ne pas vouloir se remarier et à se faire courtiser par des galants : ce n'est pas votre cas, Philomène; mais ne vous défendez pas du mariage; sinon, on pourrait vous demander pourquoi vous soulevez le coin de votre rideau quand M. Lavenel passe le matin et que votre chambre n'est pas faite.

— Qui est-ce qui vous a dit...? commençait la veuve, rouge de confusion, et probablement aussi de colère; mais elle se souvint fort à propos que madame Aubier demeurait en face d'elle, de l'autre côté de la rue, et qu'elle n'avait pas eu besoin de prendre des informations sur ce chapitre.

La bonne dame sourit, et son double menton frémit avec complaisance sur le foulard blanc qu'elle portait invariablement au cou.

— C'est bien naturel, reprit-elle; Lavenel n'est pas vilain, il n'est pas bête; on le dit un peu dur au monde; mais les maris ne sont pas toujours pour leurs femmes ce qu'ils sont pour les autres gens; il se pourrait qu'il fît un bon époux.

— Ah! madame Aubier, cessez votre discours, ou bien je croirai que vous voulez me faire de la peine! Après avoir tant aimé mon pauvre Crépin, pouvez-vous croire que je voudrais épouser un Lavenel?... Mon mari était cent fois plus beau et plus aimable, — et ce n'est pas Lavenel qui me le fera oublier.

— Comme vous voudrez, Philomène, comme vous voudrez. C'est votre affaire, et non la mienne; d'ailleurs, l'affection ne se commande pas, ni la haine non plus Voilà la pluie qui a cessé; je m'en retourne chez nous. Bonsoir.

— Voulez-vous un parapluie, madame Aubier? dit la veuve avec empressement.

— Mais non, je vous remercie, puisqu'il ne pleut

plus; et d'ailleurs, pour traverser la rue, ce ne serait pas bien nécessaire. Allons, bonsoir, Philomène; à tous ces jours.

— A tous ces jours, madame Aubier! merci de votre visite!

Sur cette formule normande qui ne précise point de date, les deux dames se séparèrent. Philomène rentra chez elle, pendant que la grosse madame Aubier, essoufflée et souriante, répondait de la tête aux commères sur leurs portes et se hâtait de traverser la rue.

— Lavenel! dit la veuve avec mépris tout haut quand elle se vit seule; Lavenel! beau parti pour moi! Il me faudra mieux que cela quand je me déciderai.

Le soir était venu. Philomène, qui, nous l'avons dit, ne détestait pas les bons morceaux, était en train de retirer du feu une côtelette de veau avec son accompagnement de petits pois, et elle humait avec une volupté mélancolique le parfum appétissant de son souper : volupté, cela se comprend; mélancolie, parce que la viande est si chère! Une main indiscrète frappa deux coups à la porte, et aussitôt un visiteur entra.

— Ah! c'est vous, monsieur Lavenel? dit Philomène d'un ton qui n'avait rien d'engageant.

— Mais oui, voisine, c'est moi; est-ce que je vous dérange?

La veuve avait eu le temps de recouvrir la casse-

role et de la déposer sur l'âtre; elle se dirigea vers l'intrus en lui disant : — Mais non, mais non, exactement comme elle eût dit : Mais oui, mais oui!

— C'est que j'ai cueilli tantôt des cerises avant la pluie, madame Crépin; elles ne sont pas mouillées, soyez tranquille, et je vous en ai apporté quelques-unes.

Les quelques cerises remplissaient tout un panier, que leur propriétaire déposa sur la table avec cette sorte d'orgueil qu'on est convenu d'appeler modestie.

— Mais, monsieur Lavenel, je ne mangerai jamais tout ça! s'écria la veuve un peu radoucie.

— Vous ferez des confitures, repartit le galant visiteur.

— Le sucre est si cher! murmura Philomène en contemplant les cerises d'un œil triste.

— Bah! fit le célibataire d'un air dégagé, — on peut se procurer bien des douceurs dans votre position!

— C'est ce qui vous trompe, répliqua vivement madame Crépin; il ne faut pas vous figurer que je suis à mon aise, — j'ai à peine de quoi nouer les deux bouts, et encore à condition de me priver de tout.

— Dans tous les cas, ne vous privez pas de cerises; en voilà qui ne demandent qu'à être mangées.

Lavenel, d'un air distrait, fourra ses doigts dans le panier et en retira une poignée de fruits qu'il se

mit à grignoter lentement, gardant les queues et les noyaux dans sa main gauche. Philomène le regardait d'un regard curieux; il leva la tête et rencontra ce regard, qui devint aussitôt plein de douceur.

— Heureusement, pensa Lavenel, je te connais, — sans cela je te croirais douce comme miel. Voilà ce qui serait une illusion!. . Comme cette phrase ne pouvait se traduire en langage civilisé, il ajouta tout haut :

— Vous vous ennuyez bien, n'est-ce pas, madame Crépin?

— De quoi, mon cher monsieur? demanda prudemment la veuve.

— Mais de tout! D'être seule, d'être veuve, d'avoir perdu vos enfants (Philomène s'essuya les yeux), — de voir vos affaires traîner sans vouloir finir... Voulez-vous que je vous dise? Il faudrait un homme pour mener tout ça! Jamais vous n'en sortirez à vous toute seule!

— On me l'a dit, fit observer Philomène d'un air sage. Après une demi-seconde, elle ajouta : Mais je n'ai pas de parents assez proches pour les charger de mes affaires.

— Il n'est pas besoin d'être parents pour s'entr'aider, voisine, repartit Lavenel, après avoir laissé s'écouler un temps appréciable, comme s'il avait médité sa réponse. Je ne vous suis pas parent; mais si je puis vous être utile à quelque chose...

— Oh! monsieur Lavenel, vous savez bien que cela ne se peut pas! Que dirait-on dans le pays? fit pudiquement Philomène en baissant les yeux.

— On dirait ce qu'on voudrait, voisine; et puis, tout ce qu'on pourrait dire ne s'éloignerait peut-être pas beaucoup de la vérité.

Philomène, qui était restée debout jusque-là, s'assit, tournant le dos à la lumière, et Lavenel, pour mieux gouverner son éloquence, posa sur le coin de la table le petit tas de queues et de noyaux qu'il avait dans la main gauche.

— On dirait que vous avez de l'amitié pour moi et que j'en ai pour vous. En ce qui me concerne, du moins, on ne mentirait pas, car j'en ai, de l'amitié pour vous, madame Crépin, et beaucoup!

Madame Crépin sourit faiblement, et son interlocuteur s'assit en face d'elle.

— Si vous vouliez, continua-t-il confidentiellement, nous pourrions faire une paire d'amis; vous êtes dans une jolie position...

— Ah! voisin, je suis bien pauvre, je ne sais pas qui a pu vous parler de ma position; certes, elle n'est pas enviable!

— Eh bien, voisine, il faut la changer contre une autre, conclut triomphalement Lavenel.

— Vous en parlez bien à votre aise, murmura Philomène en faisant à son tablier de petits plis qu'elle enfermait dans sa main gauche.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, madame Crépin, proféra Lavenel en se levant et en mettant la main sur son cœur; Théodore Lavenel, marchand de grains et farines à Diélette, vous offre sa main et sa fortune!

Philomène continua à rassembler encore deux ou trois plis d'étoffe, puis elle ouvrit la main et les lâcha tous à la fois.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, voisin, répondit-elle d'une voix câline.

— Vous acceptez? s'écria le marchand de grains et farines en faisant un pas vers elle.

— Excusez-moi, voisin, je n'aime pas le commerce, dit Philomène de la même voix douce.

Lavenel resta stupéfait, la bouche entr'ouverte; rien ne lui avait fait prévoir cette réponse.

La veuve n'avait pas pour habitude d'être, suivant l'expression du pays, plus aimable qu'il ne faut, et certainement elle avait jusqu'alors très-bien reçu son voisin; celui-ci avait donc pu se targuer d'une bienveillance spéciale : d'où venait ce refus imprévu? C'est ce qu'il lui demanda aussitôt que la surprise lui permit de parler.

— Je n'aime pas le commerce, répéta madame Crépin avec un aimable sourire, vous le savez bien, voisin; car, depuis que je suis au monde, je n'ai jamais cessé de le répéter.

— Ce n'est pas une bonne raison, voisine, répli-

qua Lavenel; on peut ne pas aimer le commerce et pourtant ne pas détester le commerçant.

Madame Crépin sourit encore et baissa les yeux, puis son visage reprit une expression de tristesse résignée.

— Voisin, dit-elle, après tous les chagrins que j'ai eus, après avoir aimé mon pauvre mari comme je l'ai aimé, il m'est bien pénible de songer seulement au mariage; — et puis, ajouta-t-elle sans regarder son poursuivant, mon deuil n'est pas seulement fini.

— Comme vous voudrez, voisine, répliqua le marchand de grains et farines; ce n'est peut-être pas votre dernier mot.

Il se dirigea vers la porte, accompagné par Philomène, qui le regardait en dessous. La main sur le loquet, il se retourna.

— J'ai dans l'idée, répéta-t-il, que ce n'est pas votre dernier mot.

— Peut-être bien! fit la veuve avec un signe de tête.

Avant que Lavenel ahuri eût eu le temps de dire un mot, il était déjà dans la rue, et la porte s'était refermée.

— La drôle de femme! murmura-t-il en regagnant sa boutique; si elle n'avait pas ses quelques sous, c'est moi qui l'enverrais promener, la mijaurée!

Pendant que l'objet de ce discours retournait à sa

côtelette avec un sourire aussi énigmatique et moins doux que celui de la Joconde, M. Lavenel rentra chez lui, où sa mère l'attendait, derrière le comptoir, en tricotant un bas de laine indigo qui lui déteignait sur les doigts.

— Eh bien? dit la vieille femme en poussant sa cinquième aiguille sous le bandeau de sa coiffe normande aux ailes relevées.

— Elle a refusé! dit son fils d'un air bourru.

— Refusé, mais pas *à fait?* répliqua la vieille paysanne rusée.

— Non! pas tout à fait. Comment pouvez-vous savoir, ma mère, qu'elle ne m'a refusé qu'à moitié?

— Parce que je connais la *Crépine :* c'est une fieffée coquette et une vaniteuse.

— Il n'y a pourtant pas de quoi, murmura Lavenel en songeant aux cheveux jaunes et au nez pointu de la dame de ses pensées.

— Mais si, fils, il y a de quoi. Le petit clerc à maître Toussaint a passé par ici tantôt, pendant que tu étais en ville; la *Crépine* a, en bonnes terres du côté des Pieux, quinze mille écus au moins, et de plus, une fois ses comptes de succession réglés avec les débiteurs de son mari, elle aura cinq ou six mille francs d'argent comptant. La famille de défunt Crépin a consenti à lui laisser les créances à condition que c'est elle qui les recouvrera.

Lavenel resta pensif; sa mère le regardait tout en

tricotant, et attendait patiemment le fruit de ses réflexions.

— Le sait-elle? demanda-t-il enfin.

— Je ne crois pas. Le petit clerc m'a dit que la lettre n'était arrivée que de ce matin.

— Elle va être encore plus fière, gronda Lavenel. Ah! si je n'avais pas besoin d'argent!...

Il jeta son chapeau sur le comptoir d'un air bourru.

— Il y a d'autres filles ou veuves dans le monde, fit observer sa mère.

— Oui, mais le diable a voulu que j'eusse un goût pour celle-là, autrefois. Je veux être pendu si je sais pourquoi. Elle était jolie, dans le temps, avant son mariage.

— Ça lui a bien passé! fit observer philosophiquement madame Lavenel. La beauté est un don périssable.

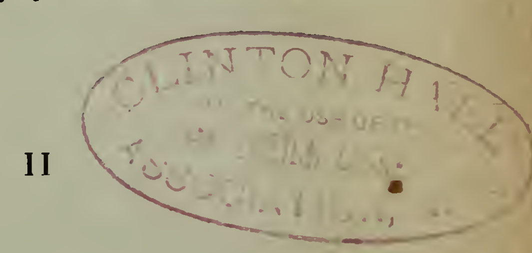
— Oui, c'est vrai, ça lui a passé; et pourtant, je ne sais pas... quand je la vois, toute fanée qu'elle est, il y a quelque chose qui me remue le cœur: c'est peut-être parce que je l'ai tant aimée autrefois. Si je l'épousais à présent, ce serait pour la battre, la battre, oui, tout à mon aise, pour me venger de ses sottises...

— Elle ne t'a dit ni oui ni non? demanda madame Lavenel, en allant fermer la porte de la boutique.

— Elle a dit non; et puis après elle a dit: Peut-être. Vous connaissez bien sa maudite habitude de ne jamais rien dire de positif.

— C'est une sage habitude, mon fils, répondit la vieille Normande; il vaudrait mieux l'imiter que la blâmer.

— Elle est sage quand elle nous profite; mais elle est bien désagréable quand elle nous nuit, répondit son fils en la suivant dans l'arrière-boutique pour souper. Ça ne fait rien, je la rattraperai, la veuve Crépin, je la rattraperai, bien sûr, et quand elle sera ma femme .elle me payera toutes mes courbettes.



II

Le dimanche suivant, madame Crépin fit son apparition à l'église de Diélette avec un chapeau orné de marguerites lilas et blanches; une belle cravate lilas toute neuve s'étalait sous son menton et proclamait à tous que le deuil était fini. Les deuils de campagne, bien plus sévères que dans les grandes villes, prescrivent le noir pendant deux ans; les couleurs de demi-deuil n'osent apparaître qu'à l'expiration de cette période, et comme madame Crépin avait beaucoup aimé son mari, quelques personnes rigoristes déclarèrent qu'elle aurait dû attendre au moins six mois avant de quitter le noir absolu.

— Laissez donc cette pauvre femme tranquille, dit

la grosse madame Aubier à un groupe de matrones qui habillait de la belle manière les marguerites de la veuve ; qu'est-ce que cela peut vous faire qu'elle ait du lilas ou du vert à son cou? En a-t-elle moins pleuré son mari?

— Il n'y avait pas tant de quoi le pleurer, proféra une voisine anguleuse. De son vivant, elle s'est assez plainte de ce qu'il ne venait jamais à terre sans lui laisser un enfant sur les bras!

— Laissez les morts en paix, continua la bonne âme ; le capitaine et ses enfants dorment tranquillement sous leurs croix ; il leur est bien indifférent à cette heure que madame Crépin porte le deuil deux ans ou dix!

— Elle se remariera bientôt! dit une autre voisine et amie ; Lavenel y va tous les jours.

— Eh bien, quand elle se remarierait?

— Après toutes les simagrées qu'elle a faites lors de l'enterrement du capitaine!

— C'est qu'elle a le cœur tendre, glissa surnoisement une troisième voisine et amie ; elle a bien aimé son premier mari, elle aimera encore mieux le second.

— Ah! mais, c'est que le premier avait un bien grand mérite que le second n'aura peut-être pas : il n'était presque jamais avec elle!

— Mon Dieu! s'écria madame Aubier, qui ne put s'empêcher de rire, que les femmes ont mauvaise langue!

Loin de prendre cette remarque comme une injure, les voisines et amies se groupèrent autour de la grosse dame.

— On n'en dit pas autant de vous, fit la plus hardie; c'est que vous n'êtes ni fière ni méchante, vous, madame Aubier. Si tous les gens étaient comme vous, le monde irait mieux.

— Allons, allons, c'est bien, dit l'excellente créature, pour l'amour de moi, puisque je suis si bonne, tâchez donc de dénigrer un peu moins votre prochain.

— Il y a prochain et prochain, cria une dernière bonne langue, derrière madame Aubier, qui s'en allait tout essoufflée du côté de sa maison, et qui ne put répondre.

L'objet de ces propos était majestueusement rentrée chez elle au milieu des regards curieux; lorsque la porte fut fermée, elle s'approcha de la glace verdâtre pour y contempler l'effet de ses rubans, non sans se hausser sur la pointe de ses grands pieds. Le lilas lui allait bien, c'était incontestable; sous les ruches et les fleurs de son chapeau, son visage prenait une douceur inaccoutumée. Philomène avait été plutôt belle que jolie; ses traits réguliers, fins autrefois, avaient grossi, et le hâle avait endurci sa peau. Telle qu'elle était, lorsqu'une expression aimable animait son visage, elle était encore fort bien; mais au repos, dans son costume de tous les jours, rien

ne l'empêchait d'avoir trente-huit ans, et de les porter hardiment.

Avec une certaine complaisance, elle dénoua les brides de son chapeau et le posa sur un chandelier garni de sa bougie, en guise de champignon, puis elle mit un bonnet de mousseline blanche et procéda aux apprêts de son dîner.

Tout en prenant solitairement son repas, Philomène repassait dans son esprit les événements de sa vie ; ce jour était pour elle une sorte de solennité, une espèce d'ère nouvelle dans son existence. Aucune des remarques chuchotées à voix basse dans l'église, aucun des coups d'œil narquois et curieux lancés à son chapeau ne lui avait échappé, et avec la sûreté de mémoire qui caractérise les gens à longue rancune, elle avait tout classé dans son esprit afin de s'en venger à loisir, suivant le temps et l'occasion. Mais l'important résultat qu'elle avait obtenu détruisait l'amertume de tous les quolibets ; en quittant le deuil ouvertement, elle avait préparé les esprits à l'annonce d'un second mariage, et quand cet événement se produirait, il ne serait une surprise pour personne.

— Oui, je me remarierai, disait-elle à demi-voix, pour s'entrenir elle-même, oui, certes ! Après avoir passé les plus belles années de ma vie à attendre un mari toujours absent, je me remarierai et j'épouserai un homme bien gentil, bien aimable, qui restera toujours avec moi.

Cette pensée lui donna l'idée d'aller chercher dans son cellier une bouteille de vin; d'ordinaire elle buvait du cidre; mais, pour festoyer avec elle-même la solennité de ce jour, elle se versa un verre de vieux bordeaux, rapporté jadis par le capitaine, et reprit le cours de ses méditations.

— Mais il me faut un mari d'un autre acabit que Lavenel. Bel oiseau, vraiment, que ce pauvre homme avec ses yeux de pruneau et son nez de polichinelle! Il n'a pas seulement cinq pieds de haut! Il me faut un grand bel homme, comme était mon défunt, mais plus jeune. — C'est que je ne veux pas prêter à rire!

Sur cette réflexion, Philomène trempa un biscuit dans son vin, et cessa de se parler à elle-même pour réfléchir en silence.

Le souvenir du capitaine, brusquement jeté au milieu de ses projets d'avenir, avait évoqué bien des pensées lointaines. Elle avait toujours été fière, et dans le petit bourg on la déclarait « immariable ». Plusieurs prétendants, agréés par ses parents, acceptés tacitement par elle, s'étaient vu évincer au bout de quelques semaines, sans que rien de leur part eût motivé cet outrage; chaque mariage rompu ne tardait pas à être suivi d'une nouvelle demande, et certains avaient cru remarquer que le nouveau venu avait quelque avantage sur l'ancien; Philomène faisait de ses prétendus une sorte d'échelle sociale

dont elle brisait sans pitié les échelons lorsqu'elle en trouvait un plus haut.

Cette manière originale de s'élever lui avait valu nombre de critiques, les unes innocentes, d'autres sanglantes, de la part des gens évincés et de leurs familles; on parlait en riant des « mariages de Philomène », et bientôt il ne se trouva plus dans le pays de garçon assez hardi pour lui faire la cour. D'ailleurs, les jeunes gens avaient reconnu l'inutilité de leurs efforts; bien que la dot de la jeune fille, enfant unique et héritière de ses parents, fût assez modeste, même pour le pays, il était clair qu'elle n'épouserait ni un marchand, ni un cultivateur, et ces deux classes étaient les seules à peu près auxquelles elle pût prétendre. Il y avait bien encore à Diélette un notaire, plusieurs capitaines au long cours en retraite, quelques petits caboteurs... ; mais le premier cherchait femme en plus haut lieu, les seconds étaient trop vieux, et d'ailleurs, pour la plupart mariés; les derniers étaient trop peu de chose; Philomène entra dans sa vingt-septième année sans avoir trouvé le mari de ses rêves.

Elle possédait à Granville une cousine beaucoup plus jeune, aimable fille, jolie, rieuse, pleine d'inventions drôles; celle-ci eut une destinée bien singulière. Elle avait à peine dix-huit ans, lorsqu'un romancier encore inconnu vint prendre des bains de mer sur leur plage. Le jeune homme, dévoré du besoin d'é-

crire, fit alors le meilleur de ses romans, car il devint éperdûment amoureux de la jolie pêcheuse de crevettes et l'épousa au bout de trois mois. Jamais folie n'eut un plus heureux dénoûment. La jeune femme était intelligente; elle comprit qu'elle devait à son mari de ne jamais le faire rougir d'elle, et apprit tout ce qu'elle ignorait. Avec une sagesse rare, et qu'on n'eût pu exiger d'elle, elle voulut rester à Granville tant qu'elle ne serait complétement policée; son mari s'était prêté à ce désir; que lui importait Granville ou Paris, pourvu que sa femme fût avec lui? La petite fortune personnelle qu'il possédait lui permettait de vivre largement en province, tandis qu'à Paris elle lui donnait à peine le nécessaire. Un séjour de trois années dans ce pays intéressant, au sein d'une application continuelle, fut au moins aussi utile à Charles Verroy qu'à sa femme, car il en rapporta un talent mûri et original qui lui fit bientôt une place.

Au moment où Philomène, lassée d'attendre à Diélette un mari qui ne venait pas, se décidait à aller le chercher ailleurs, elle apprit le mariage projeté de sa jeune cousine. C'était une belle occasion de voir du pays : Philomène se fit faire une robe et un bonnet, et partit pour assister à la noce.

Ce fut une noce magnifique ; tout Granville y assistait, car le mariage de la petite fille sans fortune et sans éducation avec un monsieur de Paris qui

avait quatre mille livres de rente semblait aussi fabuleux aux gens du pays que si un roi eût épousé une bergère. N'oublions pas qu'il y a trente ans ce pays était encore vierge de pas mondains. Parmi les invités se trouvait un capitaine au long cours, récemment arrivé du Brésil pour voir sa mère; Philomène fut aimable, elle était jolie, on lui connaissait quelque fortune, le mariage fut conclu en un clin d'œil; trois mois après, elle était madame Crépin.

Elle tenait enfin cet idéal rêvé toute sa vie : être la femme d'un personnage marquant!

C'est quelque chose que d'avoir atteint son but, et beaucoup d'entre nous s'en vont de ce monde sans pouvoir se vanter de l'avoir fait; mais le but que l'on poursuit dans la vie n'est pas un couvert d'argent au haut d'un mât de cocagne; c'est un nuage qui se déplace et change de forme à mesure que l'on fait du chemin sur la route de l'existence. Le but de madame Crépin avait été d'être madame Crépin; mais quand elle fut en possession de ce titre, il lui fallut autre chose.

Il aurait fallu d'abord ne pas être encombrée d'une nichée d'enfants; le ciel, dans sa bonté, lui en accorda cinq : il est vrai qu'elle en perdit trois dans une épidémie, et deux peu après, ce qui lui rendit le repos; mais c'étaient huit années de perdues pour son bonheur et son ambition, car on vit bien peu pour soi quand on est entouré de berceaux. Comme elle

commençait à s'occuper d'arrondir son bien et d'embellir sa demeure, le capitaine fit une chute malheureuse et se fractura le crâne; Philomène se trouva veuve.

Son chagrin fut grand; cette femme au cœur sec avait aimé son mari. Son amour était bien un peu matériel : le meilleur de nous-mêmes, cette tendresse désintéressée, cette bonté naïve que nous apportons dans nos affections, quand nous avons l'âme élevée, avait peu de rapport avec la passion jalouse et emportée qui caractérisait Philomène; mais cette passion était de l'amour, et madame Crépin pleura sincèrement son mari. Puis, au bout de quelques mois, un sentiment tout particulier, une sorte de bien-être l'envahit doucement. Il était douloureux d'avoir vu la terre recouvrir le cercueil du capitaine, mais c'était quelque chose d'entendre le vent rugir autour de la maison avec la douce inquiétude de n'avoir personne à la mer. — Rage, tempête! rage! disait Philomène, qui avait l'habitude des monologues; tu ne me troubles plus maintenant. Quand les enfants des autres piaillaient à lui fendre les oreilles, elle promenait un regard tranquille sur son petit ménage bien arrangé; là, pas de doigts malins pour écrire sur les meubles avec des confitures, pas de joujoux à terre, pas de linges pendus aux fenêtres, pas de bouillie à faire le soir, pas de petits bas à raccommoder la nuit, et une sorte de frisson agréable passait dans le dos de

Pilomène quand elle pensait à sa tranquillité présente.

Le lecteur bien pensant et plus encore la lectrice mère de famille vont s'indigner contre l'auteur et crier bien haut que de tels monstres n'existent pas. — Mille pardons, lecteur et lectrice, ils existent, ils sont partout ; c'est votre tailleur, votre cordonnier, votre blanchisseuse, le gendre de votre cousine, chère madame, quand elle ne sera plus, le neveu de votre beau-frère, cher monsieur, qui le pleurera bien et dûment d'un cœur très-sincère, qui lui fera un enterrement superbe, et un an après, en essuyant les verres de sa lorgnette à l'Opéra, pensera qu'après tout il a bien fait de mourir, puisque cela lui procure à lui de si douces jouissances. De tels sentiments ne s'avouent pas, ne se ressentent même pas d'une manière bien définie : ils restent à l'état vague et embryonnaire ; mais si les défunts même sincèrement pleurés s'avisaient de revenir et de réclamer leurs biens, comme on les renverrait devant les tribunaux, en leur contestant le droit de déranger les vivants ! Du reste, on a écrit sur ce sujet plusieurs volumes, et il n'est pas besoin d'y revenir.

Donc, Philomène était heureuse dans sa tranquillité que rien ne troublait plus, et ce bonheur avait duré environ dix mois, lorsqu'un ver rongeur se glissa dans son sein. Avec le capitaine avait disparu le prestige de sa position. Un capitaine au long cours

est un personnage, et puis il rapporte de ses lointains voyages des objets extraordinaires, des cadeaux bizarres, des bibelots que « ni pour or ni pour argent on ne trouverait dans une boutique ». Chacun de ses retours est attendu, commenté; ses départs font un événement dans le petit bourg qu'habite sa famille; on lui donne des commissions pour l'autre côté de l'Océan... Mais quand le capitaine est mort, sa veuve est bien peu de chose; elle retombe au rang des êtres neutres, déclassés, à moins qu'elle n'ait une grande fortune, car chacun sait qu'une grande fortune est le premier des biens.

Comment ressaisir ce prestige évanoui? La veuve s'inquiéta d'abord de réaliser le plus d'argent possible, et grâce à diverses négociations, moitié gré, moitié force, elle obtint de la famille de son mari une part beaucoup plus belle qu'il ne convenait; mais comment refuser à une femme qui a eu cinq enfants et tant de malheur? N'était-il pas bien naturel de lui accorder un peu de bien-être sur ses vieux jours? Bien que Philomène eût brouillé son mari avec tous les siens dès les premiers mois de leur mariage, la famille Crépin se conduisit honorablement. Le seul point sur lequel elle se montra récalcitrante fut celui du recouvrement des créances, et encore durent-ils céder à la fin, comme le petit clerc de notaire l'avait appris à madame Lavenel.

La fortune était donc assurée, — mais c'était une

piètre fortune, quelque chose comme dix-huit cents francs de rente; une femme qui avait les goûts élevés de Philomène ne pouvait se contenter de si peu : d'abord elle avait toujours rêvé d'acheter un piano! Pas pour elle, car elle n'avait pas eu le loisir d'apprendre la musique; malgré le grand désir qu'elle en avait manifesté dans les premiers temps de son mariage, le capitaine n'avait fait qu'en rire, prétendant qu'à vingt-sept ans il est trop tard pour devenir une virtuose — mais pour les personnes qui viendraient chez elle, quand ces personnes sauraient jouer du piano. Or, avec dix-huit cents francs de rente, on n'achète pas un piano, ce piano fût-il un chaudron.

Et puis, quoi? A trente-sept ans, la vie n'est pas terminée. Il y a des femmes qui se marient pour la première fois à trente-sept et même trente-huit ans! Ce sont de vieilles filles, il est vrai; mais une veuve de trente-huit ans est une jeune veuve et peut prétendre à un mari jeune et bien fait, comme on disait jadis.

Le mari jeune et bien fait était une agréable perspective, mais bien plus brillante encore celle de ce qu'il pouvait apporter avec lui. Le grade du capitaine, comme autrefois les prétendus de Philomène, devenait un échelon, non plus un modeste échelon, un petit échelon de rien du tout, mais un piédestal pour monter plus haut.

Lavenel! Beau prétendant en vérité! Cependant, tout marchand de grains et farines qu'il était, Lavenel ne devait pas être rebuté; le sage réserve toujours une poire pour la soif, et puis, qui ne connait cette loi immuable, qu'une femme courtisée attire les galants, tout comme la lumière attire les papillons? Il fallait à Philomène un pantin au bout d'une ficelle pour montrer au monde entier qu'elle possédait le pouvoir de faire bondir les cœurs ambitieux des hommes séduits par ses charmes — et son argent.

Lavenel faisait un très-bon pantin; il était assez connu dans le bourg et dans les environs pour que Philomène pût se sentir flattée d'entendre murmurer: Il voudrait bien épouser la veuve Crépin! Elle trouvait la mère assez désagréable, il est vrai; d'abord, la mère de l'homme qu'elle aurait pu épouser lui était naturellement désagréable, et puis madame Lavenel était trop fière, trop silencieuse, trop clairvoyante. Philomène n'aimait autour d'elle que les imbéciles; elle les méprisait souverainement, mais elle n'avait pas besoin d'estimer son prochain. Il y a des gens qui ne peuvent vivre avec ceux qu'ils méprisent; madame veuve Crépin, au contraire, eût voulu que la terre n'en portât point d'autres. Il est si doux de régner sur son entourage et de se dire matin et soir, en ouvrant et en fermant les yeux à la lumière: Tous ces gens-là sont des nigauds, et je les mène à mon bon plaisir!

Philomène savourait en elle-même la douceur de cette pensée, lorsque le facteur frappa à sa porte. Pensant que c'était le *Phare de la Manche* tout bonnement, elle se leva d'un air distrait, fit deux pas; à sa grande surprise, le facteur déposa sur la commode le journal et deux lettres.

III

Deux lettres! qui pouvait lui écrire? à moins que son notaire... Mais il lui avait écrit l'avant-veille, pour lui annoncer l'heureux succès de ses négociations; Philomène regarda longuement les deux enveloppes, les soupesa dans sa main, les flaira attentivement, et enfin commença par la plus légère et la moins élégante.

C'était un débiteur de Paris qui, prévenu qu'elle était chargée du recouvrement des créances dans la succession de son mari, lui écrivait pour lui annoncer que l'état des ses affaires ne lui permettait pas de régler immédiatement; que d'ailleurs sa créance n'avait pas été justifiée d'une façon suffisante, et qu'enfin il porterait la chose devant un conseil de prud'hommes... Philomène fronça ses sourcils blancs comme ceux d'une albinos, remit la lettre dans l'en-

veloppe, l'enveloppe dans un tiroir, et envoya mentalement le débiteur à tous les diables.

Après cette opération, madame veuve Crépin revint à la seconde enveloppe, restée sur le coin de la commode, et la regarda de travers. Allait-elle aussi, cette bête de lettre, lui annoncer quelque nouvelle désagréable et gâter ainsi le plaisir d'une aussi belle journée? Elle avait pourtant l'air assez avenant, cette épître mystérieuse : le papier était beau et lourd ; de plus, elle ne venait pas de Paris... Après un court moment d'hésitation, madame Crépin déchira l'enveloppe.

Pourquoi met-on de la gomme jusque dans les recoins les plus ignorés des enveloppes? Pourquoi y a-t-il des lettres qu'on ne peut ouvrir qu'après une lutte acharnée? Est-il bien nécessaire que les fabricants vous obligent à un combat corps à corps contre cet ennemi insaisissable et mou que l'on nomme une feuille de papier vergé, combat où les dents sont parfois et en dernier ressort l'instrument du carnage? C'est une question que nous renvoyons au jury des récompenses à l'Exposition, afin qu'il déclare si le secret de la correspondance est mieux gardé par ces procédés violents que par un simple cachet.

Après tous ces efforts pour ouvrir la lettre qu'elle tenait à la main, Philomène se dirigea, de fort mauvaise humeur, vers sa boîte à ouvrage, s'arma d'une paire de ciseaux qu'elle introduisit par la pointe.. et,

comme il arrive généralement en pareil cas, elle coupa en deux la feuille de papier qu'elle retira enfin, glorieuse, mais mutilée, de son étui protecteur.

Ici madame Crépin envoya à tous les diables — sans doute pour tenir compagnie au créancier de Paris qui s'ennuyait peut-être — le fabricant de ciseaux, le marchand d'enveloppes et la personne qui lui écrivait, — après quoi elle regarda la signature.

« Marie Verroy ! » C'était Marie, sa cousine de Granville, qui lui écrivait ! Après cinq ou six années de mutisme absolu ! Philomène pensa qu'elle devait avoir envie de lui emprunter de l'argent, et prit sa mine la plus sévère, tout comme si la jeune femme eût été vis-à-vis d'elle en personne. Peu à peu sa figure se dérida, — autant qu'il était en son pouvoir néanmoins, pas davantage, — et elle finit par sourire tout à fait en arrivant à la signature.

Marie se souvenait d'elle, lui rappelait quelques bonnes journées passées jadis tantôt à Granville, tantôt à Diélette, quand leurs parents s'entre-faisaient leur visite annuelle, et lui demandait si elle ne pourrait pas lui trouver dans son voisinage une chambre ou deux pour quelques jours. Ils faisaient une excursion sur le littoral et voulaient s'arrêter environ une semaine dans ce joli petit port en miniature.

— Mais certainement, certainement, répondit tout

haut Philomène : la chambre est toute trouvée; ce sera celle que j'ai au premier, et tu y resteras, ma chère cousine, autant qu'il te plaira.

La joie et la gloire d'avoir chez elle Charles Verroy, un homme célèbre, un romancier dont les ouvrages s'étalaient dans les vitrines, chez les libraires, à Cherbourg, à Coutances et même ailleurs, rendaient Philomène insensible à la dépense. Elle apprécia immédiatement ce que cet honneur allait lui coûter; il faudrait deux repas par jour avec de la viande et des légumes, et quelques poulets, — Philomène en élevait dans la petite cour qui précédait son jardin; — un peu de poisson; le vin du capitaine recevrait un assaut assez rude... Oui, mais Diélette tout entier saurait qu'elle hébergeait le célèbre Verroy, son cousin; et puis un bienfait n'est jamais perdu, — — c'est pourquoi il faut avoir l'âme généreuse!

Philomène prit une chaise et tira à elle l'encrier de voyage du capitaine; c'était une lourde machine avec un couvercle à ressort qui partait quelquefois tout seul, causant au milieu de la nuit des frayeurs aussi soudaines que mal justifiées au gros chat gris endormi dans la cheminée; des rigoles noires tout autour prouvaient assez que le roulis ne l'avait pas toujours respecté; cependant Philomène éprouvait un plaisir digne et pondéré à écrire avec l'encrier du capitaine; c'était une des choses qui lui donnaient de l'importance à ses propres yeux.

Elle écrivit sur du papier à la bordure de deuil, — jamais elle n'avait trouvé de bordure assez large ; si on l'eût écoutée, il eût fallu en faire fabriquer pour elle de deux doigts et demi d'épaisseur ; à ses yeux, c'était une des recherches qui constituent le luxe, tel que l'entendent les gens comme il faut. Elle écrivit donc sur un papier fort correct ; son écriture lisible et lâchée couvrit bientôt la première page, non sans une légère tendance à grimper vers le ciel, — mais Philomène avait de si hautes aspirations !

« Ma chère cousine, écrivit madame Crépin, ta « lettre me cause un vif plaisir en me prouvant que « tu ne m'as pas oubliée ; moi non plus, je ne t'ai « pas oubliée, et j'ai constamment songé à toi. Tu con- « nais sans doute mes malheurs et la mort de mon « pauvre mari ; le capitaine Crépin m'a laissée dans « une triste position ; mais ma... »

Ici, madame Philomène écrivit le mot « pauvreté », puis s'arrêta pour réfléchir. Il n'entrait pas dans ses projets qu'on pût la croire pauvre ; elle effaça artistiquement le mot *pauvreté* avec l'extrémité de son petit doigt, ce qui fit sur le beau papier bordé de noir une très-vilaine tache grisâtre, — mais les idées esthétiques de la veuve n'allaient pas jusqu'à blâmer ce procédé sommaire et enfantin de raturer une expression déplaisante. Au lieu de « pauvreté », elle mit « modeste situation de fortune », et continua :

«... ne me défend pas de vous offrir le peu que je

« possède. Tu trouveras chez moi, ma chère Marie, « ainsi que mon cousin Charles, une hospitalité bien « simple, mais offerte de bon cœur, et j'espère que « vous vous trouverez assez bien ici pour y rester « plus longtemps que vous n'en avez l'intention pré- « sentement. »

Cette épître terminée, non sans un ou deux petits pâtés que madame Crépin fit également disparaître avec le bout de son doigt, ce qui leur donna apparence de comètes chevelues se détachant en sombre sur un ciel clair, elle la relut, examinant avec soin si quelque malicieuse faute d'orthographe ne se serait point glissée dans les mots difficiles; il y en avait bien une ou deux, mais elles échappèrent à son investigation, et la poste les emporta le lendemain vers Granville avec beaucoup d'autres du même calibre.

Le soir de ce jour mémorable, Philomène sortit pour prendre l'air; tout ce que Diélette a de bien se promenait sur la plage, admirant un des plus beaux couchers de soleil qui se puissent voir. La mer, bleue comme la Méditerranée, déferlait doucement sur un sable impalpable avec de jolies franges d'écume; le soleil disparaissait peu à peu dans un léger nuage de vapeurs embrasées; les îles anglaises se détachaient au loin en violet sur la mer et le ciel dorés, et, pour ainsi dire, incandescents; les blanches falaises d'Aurigny se dressaient en face et semblaient

tout proche. L'anse de Vauville, cette baie incomparable fermée par deux promontoires magnifiques, n'a qu'un seul défaut, qui est une qualité : — celui de n'être point connue. Le jour où les touristes l'auront envahie, elle sera parfaite et insupportable comme tous les sites célèbres.

Les habitants de Diélette sont blasés sur la magnificence de leurs couchers de soleil, et nous n'avons jamais ouï dire que l'endroit eût donné naissance à un peintre. Allez après cela parler de l'influence prépondérante des beautés naturelles sur le développement artistique d'un peuple! Cependant la douceur de la soirée, la beauté du spectacle avaient touché les plus farouches, et tous, jusqu'à un ancien maître d'équipage qui depuis sa retraite tournait invariablement le dos à la mer qu'il méprisait pour ses eaux tranquilles, après tant de campagnes orageuses, tous regardaient du côté de l'occident, attirés malgré eux par tant de flammes et un si intense déploiement de splendeurs. Madame Philomène arriva comme les autres sur la plage, revêtue des insignes lilas de sa nouvelle situation, et s'arrêta par-ci par-là, pour échanger un bonsoir avec quelques-uns.

Il convient ici de dire que, malgré ses ambitions et leur réalisation momentanée, madame Crépin n'avait jamais été admise dans ce qui formait le noyau de la société, l'élite du bourg maritime. Son origine n'était pas la cause de cet ostracisme, mais

bien plutôt les airs hautains de la chère dame. A peine mariée, elle avait voulu être la première parmi les premières; mais pour cela, il eût fallu prendre la place de quelqu'un. Or, les premières tenaient à leur rang, comme de juste, et Philomène, qui, avec plus de patience, eût pu se faufiler adroitement vers le but de ses convoitises, se vit repousser avec cette froideur polie qui vous fait si bien sentir la distance entre les grands de ce monde et les simples mortels, comme Philomène, vous ou moi.

Madame Aubier, qui était du meilleur monde cependant, ne faisait point tant la renchérie, et madame Crépin avait chez elle un libre accès; cependant aux grande dîners on ne l'invitait pas souvent, tout au plus quand on se trouvait treize, pour être quatorze, ou bien lorsqu'un gros bonnet se faisait excuser et qu'on n'était plus que onze. Le nombre douze est tellement sacré qu'une maîtresse de maison ne peut admettre onze convives! L'ordonnance du repas serait totalement détruite.

C'est à madame Aubier que s'arrêta Philomène; tournant le dos à l'Océan, car tous les promeneurs lui présentaient le visage, elle se planta devant la bonne dame. Après les pourparlers préliminaires, pleine de gloire et bouffie d'orgueil, elle alla droit au but.

— J'aurai du monde la semaine qui vient, dit-elle d'un ton assuré.

— Des parents de la campagne? demanda innocemment madame Aubier.

— Des Parisiens!

Cette réponse fut prononcée avec la modestie d'un lycéen qui parle de ses succès auprès des femmes

Deux personnes curieuses s'approchèrent. Des Parisiens! je ne pense pas qu'à l'heure actuelle il s'en rencontre beaucoup à Diélette dans le courant d'une année; mais dans ce temps-là, c'était un événement tout à fait extraordinaire. Enchantée de son petit effet, madame Crépin continua sans pouvoir contenir l'exubérance de sa joie :

— Le célèbre romancier Charles Verroy, mon cousin, et sa femme, vont passer huit jours chez moi.

On ouvrit de grands yeux; le nom de Verroy n'avait pas encore pénétré fort avant au sein de ces masses, dont la plupart ignoraient le nom de Victor Hugo et ne se doutaient pas qu'en ce moment même le poëte, de sa terre d'exil, en face d'eux, contemplait peut-être la France, dorée par les rayons du soleil couchant. Mais Verroy était un célèbre romancier, Philomène l'affirmait, — et cet homme extraordinaire allait venir à Diélette! D'aucuns ouvraient des yeux énormes; d'autres, sceptiques par nature, haussèrent les épaules en murmurant : Voilà Philomène qui fait encore de ses *craques!*

Madame Aubier, toujours indulgente et toujours

pratique, accueillit cette nouvelle étonnante avec calme, et, après une seconde de méditation :

— Où les logerez-vous, Philomène? dit-elle.

— Chez moi, dans la chambre que j'ai au premier. Ce sont des gens sensés, ma chère madame Aubier; ils sont assez raisonnables pour comprendre que je ne puis pas leur offrir un palais et pour se contenter du peu que je possède.

Madame Crépin avait à son service une demi-douzaine environ de phrases analogues, toutes relatives à sa modeste position; elle devait les avoir glanées dans les romans qui formaient le fond de ses lectures; car, parente d'un homme de lettres, elle se piquait de littérature et même portait imperturbablement à tort et à travers des jugements critiques sur les ouvrages qui avaient le malheur de lui déplaire. Ces phrases étaient connues de tout le bourg pour avoir été entendues mille fois, et à cet endroit de la conversation deux dames malicieuses s'entre-poussèrent du coude en échangeant un quart de sourire; mais madame Crépin ne les vit pas.

— Madame Lavenel! appela madame Aubier.

La vieille femme qui passait tourna vers le groupe sa tête coiffée de la coiffe normande, aujourd'hui si fort tombée en désuétude et remplacée par un petit bonnet d'ouvrière qui est loin de la valoir comme pittoresque et comme élégance; en voyant Philomène, madame Lavenel s'approcha lentement.

— Voilà notre voisine qui se lance dans les grandeurs, dit madame Aubier en riant doucement; figurez-vous qu'elle va recevoir des Parisiens!

— Elle est la maîtresse de recevoir qui bon lui semble, répondit la vieille femme.

Son œil rusé scrutait le visage de celle qu'un jour ou l'autre elle pensait avoir pour belle-fille. Mais Philomène se rengorgeait d'un air si modeste qu'elle ne put tirer aucune conséquence de son examen. Lavenel rejoignit sa mère sans affectation, et les voisins continuèrent à se promener lentement sur la route. Insensiblement, Philomène et son prétendant se trouvèrent marcher de front à quelque distance des autres.

— Vous allez avoir du plaisir et de la distraction, madame Crépin, dit le marchand de grains et farines, alors endimanché, vêtu d'un paletot marron et d'un chapeau haute forme qui ne l'embellissaient pas.

Madame Crépin soupira.

— Je n'ai pas volé un peu de distraction, répondit-elle, après tant de chagrins...

— Hum! fit Lavenal du plus profond de sa voix de basse un peu empâtée. Voyez-vous, madame Crépin, la meilleure distraction est encore la société d'un bon mari.

— Ah! c'est bien vrai, gémit la rusée commère; quand mon pauvre Crépin vivait, je ne connaissais

pas de plus grande satisfaction que de le voir auprès de moi.

— Au diable les veuves! pensa Lavenel, elles ont la fureur de vous parler de leur défunt mari. Puis tout haut, il reprit : Oubliez ce triste passé, madame Crépin, et d'ailleurs autrefois, quand nous étions garçon et fille, nous nous appelions de notre nom de baptême : du vivant de votre mari, j'en avais perdu l'habitude; mais pourquoi ne pas la reprendre, à présent que cela ne peut plus choquer personne?

Madame Crépin ne répondant pas, son amoureux s'enhardit.

— Écoutez, Philomène, dit-il... « Philomène » avait passé comme une lettre à la poste; il continua d'un ton plus tendre : Cela ne sert à rien de ruminer ce qui n'est plus; il vaut mieux mettre autre chose à la place; vous m'avez dit non, mais ce n'est pas non... c'est peut-être. Eh bien, il faut dire oui et vous faire une jolie petite existence. Vous m'avez dit que vos affaires n'étaient pas arrangées avec la famille du défunt capitaine?... La veuve du défunt capitaine ne répondant pas, il acheva sa phrase : — Il faut me charger de tout cela, et ce ne sera pas long!

— C'est à voir, voisin, répondit la dame de ses pensées. Peut-être bien se décideront-ils à me laisser ce qu'ils me doivent.

— Tu veux m'en faire accroire, pensa Lavenel;

heureusement le petit clerc a parlé. Fine mouche, va! — Philomène, reprit-il tout haut, il y a bien longtemps que je vous recherche. Je vous avais demandée il y a tantôt vingt ans; vous n'avez point voulu de moi...

— Si tu crois avoir embelli depuis ce temps-là, pensa la veuve, tu te trompes fort.

— ... Et moi, j'ai toujours voulu de vous, conclut le célibataire endurci. Ma mère m'a tourmenté assez de fois pour me marier. En a-t-elle été voir des brunes et des blondes pour m'engager au mariage! mais je n'avais d'idée que pour vous, méchante, et je ne voulais personne. Tant que le capitaine a vécu; je me suis fait une raison, parce que, voyez-vous, ce n'est pas la peine de se faire du chagrin pour ce qu'on ne peut obtenir; mais quand je vous ai vue veuve, alors j'ai dit à ma mère que je ne voulais pas d'autre femme que vous, et elle m'a répondu : Eh bien, mon garçon, si c'est Philomène que tu veux, il faut la prendre.

— A condition qu'elle le veuille, rectifia madame veuve Crépin.

— Je finirai bien par vous gagner, repartit insidieusement le marchand de grains; je ne suis pas, d'ailleurs, un parti au-dessous de vous, comme fortune; on gagne gros à vendre de l'avoine et du son; j'ai une cinquantaine de mille francs dans le commerce et une jolie jument rouane..

— Je n'aime pas les chevaux rouans, répliqua Philomène d'un air rêveur.....

Philomène n'avait pas tort, car les chevaux « rouans », tachetés de brun et de blanc, ne sont pas estimés sur les marchés, en raison de leur robe.

— On la changera, s'il n'y a que cela, fit Lavenel d'un air conciliant.

— Il y a autre chose, repartit la veuve.

— Quoi donc?

— C'est que je ne veux pas me remarier.

— Avec personne?

— Avec personne pour le moment, mais cela peut changer. Quand pensez-vous avoir fait fortune, Lavenel?

— Mais dans une dizaine d'années... si tu me donnes ton argent, ajouta-t-il par parenthèse, au plus profond de sa conscience. C'est ce qu'on appelle une restriction mentale, et grâce à cette simple restriction, les gens qui sont bien avec le ciel peuvent dire sans mentir les plus grandes faussetés du monde. C'est du moins ce qu'il nous est ordonné de croire sous peine du feu éternel. Lavenel ne croyait peut-être pas énormément au feu éternel, mais il avait une foi aveugle dans l'utilité des restrictions mentales en ce qui concerne les affaires de ce monde.

— Eh bien, dit Philomène, nous verrons quand vous aurez fait votre fortune.

Lavenel était prudent comme un vieux chat; tou-

tefois, il ne put s'empêcher de bondir, et ce geste incongru attira sur lui l'attention de plusieurs Diélettois peu accoutumés à lui voir faire de la chorégraphie en public. Il se calma aussitôt et reprit l'allure paisible d'un honnête commerçant qui se promène grâce au repos du dimanche.

— Dix ans, Philomène, vous vous moquez de moi! Mais, ma chère, dans dix ans, j'en aurai cinquante, et vous... Je ne suis pas assez grossier pour mentionner l'âge d'une dame; mais, que diable! nous avons fait notre première communion ensemble, et il y a déjà pas mal d'années! Voulez-vous que nous prêtions à rire aux gens?

— Eh bien, Lavenel, fit la veuve d'une voix douce, ne nous marions pas. Ah! mon Dieu, ce n'est pas moi qui le demande!

— Patatras! se dit en lui-même le marchand de farines confondu par cet écroulement de l'édifice élevé avec tant de peine depuis dix minutes.

— Eh bien, bonsoir, alors, dit-il tout haut en portant la main à son chapeau.

— Vous ne me reconduisez pas jusque chez nous? demanda la Célimène villageoise de l'air du monde le plus détaché.

Lavenel, stupéfait, remit son chapeau sur sa tête et suivit docilement Philomène jusqu'à sa porte.

Tout le monde était encore sur la jetée; les chiens

seuls, couchés sur le seuil de leurs maîtres, animaient la place déserte.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser? dit poliment le marchand de farines en ôtant tout à fait son chapeau.

Pour toute réponse, Philomène lui tendit l'une après l'autre ses deux joues aux pommettes saillantes fortement colorées, et reçut sur chacune un baiser retentissant qui fit lever la tête à deux ou trois chiens plus nerveux que les autres apparemment.

— Bonsoir, voisin, dit la veuve en rentrant chez elle.

— Bonsoir, voisine, répondit Lavenel. Il fit deux pas et, ayant réfléchi, il énonça ainsi, toujours mentalement, le résultat de ses méditations : — J'en suis pour ce que j'ai dit : Que le diable l'emporte!

IV

Le jeudi suivant, une voiture bizarre, composée de carriole, de cabriolet et de simple charrette, déposa M. et madame Verroy devant la maison de madame Crépin ; le bourg tout entier, soit visiblement sur la place, soit invisiblement derrière les rideaux des fenêtres, assistait à ce débarquement. On constata

avec plaisir que « la Parisienne » était bien plus jolie que sa cousine, et avec regret qu'elle portait une robe noire très-simple, sans garnitures, absolument comme une personne du pays. La simplicité de ses atours et le peu de volume de son bagage déterminèrent les assistants à se disperser, — d'autant plus qu'il fallait bien raconter l'événement à ceux qui, moins fortunés, n'avaient pu en être les témoins.

Madame Verroy renversait toutes les idées établies sur la complexion féminine en rapport avec le caractère : par exemple, une boulotte est infailliblement gaie comme un pinson ; une brune de haute taille et de traits réguliers est noble et sérieuse, ou bien mélancolique, — ou bien sèche et rêche ; essayez d'affirmer le contraire, et vous verrez comment vous serez traité par vos lecteurs. Marie Verroy, par esprit de contradiction sans doute, était grande et svelte, brune, plutôt belle que jolie, et avec cela d'une intarissable gaieté. Cette gaieté, qui rayonnait au milieu de tous les orages, était son attrait principal, et mieux que personne, son mari savait quel mérite avait Marie à offrir à tous et toujours ce visage aimable et ce rire communicatif.

Aussitôt descendus de leur véhicule extraordinaire, le seul qu'ils eussent trouvé, lorsque cette brouette mystérieuse eut repris le chemin du logis, avec des airs penchés qui devaient causer des peurs effroyables aux passants, les nouveaux arrivés furent

conduits par Philomène dans une petite chambre blanchie à la chaux, meublée d'un lit, d'une table et de deux chaises, mais fort avenante, malgré cette simplicité, grâce à quelques géraniums d'un rouge splendide, posés sur l'appui de la fenêtre.

— Voilà tout ce que je possède, dit Philomène en montrant de vilaines dents que la brosse troublait rarement dans leur quiétude ; je suis pauvre, mes amis, et ne puis vous offrir qu'une pauvre demeure...

— Mais nous serons très-bien ici ! s'écria Marie, si seulement tu as la bonté d'augmenter notre ration d'eau, car ce qu'il y en a là ne suffirait pas à nous laver les mains.

Madame Crépin regarda d'un air étonné le pot à eau minuscule au sein de sa cuvette encore moindre. Quelle singulière fantaisie de demander tant d'eau ! Était-ce pour la boire? Elle leur offrirait du cidre de préférence, car le sien était d'un bon cru, elle ne craignait pas de le dire.

— Non, ma bonne amie, répondit Marie en riant, ce n'est pas pour la boire, et du cidre ne ferait pas notre affaire. Une bonne grande cruche d'eau fraiche, voilà ce qu'il nous faut pour le moment.

Philomène, qui faisait sa toilette en trempant dans le pot à eau le coin d'un essuie-main, qu'elle passait ensuite légèrement sur son visage, se dit que sa chère cousine était une faiseuse d'embarras; mais

sans plus faire d'objections, elle apporta la cruche qui contenait sa provision journalière.

— Merci, lui dit la jeune femme, et maintenant, dans cinq minutes, nous serons à ta disposition.

Madame Crépin disparut, et les époux, restés seuls, regardèrent la table de toilette d'un même mouvement; puis, ayant levé les yeux l'un sur l'autre, ils partirent d'un même éclat de rire.

— Pourquoi ris-tu? demanda Marie.

Charles indiqua la cuvette et la cruche, et, sans mot dire, fit le tour de son visage avec le coin de son mouchoir de poche.

— C'est le procédé usité ici, paraît-il; c'est sommaire et peu coûteux.

— Mauvaise langue! lui répondit sa femme; dépêche-toi, tu feras bien de ne pas faire attendre la cousine.

— D'autant plus qu'elle n'a pas l'air commode. Elle n'a pas embelli depuis dix ans.

— Que veux-tu, mon ami! l'âge et les chagrins...

Cinq minutes après, ils étaient en effet assis à la table de madame Crépin, table ronde, ou plutôt guéridon sur lequel il était extrêmement dangereux de déposer quelque chose ailleurs qu'au milieu, car le poids le plus léger le faisait basculer infailliblement. On ne sait pas pourquoi ce meuble, invraisemblable à force d'être incommode, est en haute faveur dans la menue bourgeoisie de province.

Le repas était bon, très-bon même, — le vin du défunt capitaine fit son apparition au dessert, avec des cerises envoyées par Lavenel. Celui-ci, ne sachant de quel côté soufflerait le vent, avait voulu amadouer les voyageurs; en effet, les fruits furent dûment louangés, et le nom de leur propriétaire sortit des lèvres de la veuve.

— Eh! mais il est galant, ton voisin ! dit Marie en retournant aux cerises.

Philomène baissa les yeux. Voyant qu'elle ne répondait pas, madame Verroy la regarda ; la chère âme eût bien voulu rougir, mais ne rougit pas qui veut; cependant son embarras ne pouvait manquer de crever les yeux à un aveugle, comme disait Charles.

— Est-ce qu'il aurait des intentions? demanda celui-ci en souriant.

— Ah! mon cousin, après tant de chagrins, vous ne supposez pas que je puisse songer...

— Vous, non, cousine, mais ce monsieur n'a peut-être pas eu de chagrins, lui; quoi de plus naturel alors qu'il songe à s'en préparer?

— Ah! mon cousin!

Philomène porta son mouchoir à ses yeux.

— Mais certainement, cousine, on se prépare des chagrins quand on aime quelqu'un qui ne veut pas de vous, et puisque vous ne voulez pas de lui...

— Il ne fait pas mon affaire, dit Philomène d'un air digne ; si je pouvais jamais penser à me remarier,

ce n'est pas un marchand de grains qui me ferait oublier le capitaine.

— Ah ! ce n'est pas un marchand de grains? répéta Charles, incapable de contenir la malice qui le démangeait; sa position sociale n'est pas assez relevée?

Sa femme lui donna sous la table un avertissement qui faillit troubler l'équilibre du dessert, mais Philomène en ce moment n'était pas disposée à comprendre la raillerie.

— Non, dit-elle; si jamais je changeais de nom, je devrais à mon défunt mari de ne pas descendre au-dessous de mon rang actuel.

Elle se leva pour servir le café et leur tourna le dos avec tant de dignité que Charles la suivit d'un regard respectueux et plein d'admiration. Sa femme s'efforçait de regarder par la fenêtre et de calmer un accès de fou rire qui la secouait intérieurement. Philomène revint avec un plateau chargé de tasses.

— Certainement, reprit-elle, continuant son idée, ce ne serait pas la peine d'avoir été la femme d'un capitaine au long cours pour épouser un simple commerçant; et puis, d'ailleurs, j'ai toujours détesté le commerce...

— Mais, insinua Marie, qui avait repris un peu de sang-froid, si le commerçant te plaisait?

— Oh ! Marie, après tant de peines, peux-tu croire qu'un autre homme que mon mari me sera jamais quelque chose..

— Non, non, ma cousine, nous ne le croyons pas, s'empressa de répondre Charles; nous avions mal compris. Est-il beau garçon, ce monsieur qui a des cerises?

— Il n'est pas mal, mais le capitaine était bien mieux. Lavenel a les cheveux plats, et il porte la barbe en collier : c'est vilain.

Charles contemplait Philomène avec une admiration croissante; sa femme avait beau le tirer par la manche, il ne la quittait plus des yeux; madame Verroy vint à bout de détourner la conversation et demanda à faire une promenade. Philomène les conduisit partout où l'on pouvait aller à pied sec et les ramena si fatigués qu'ils allèrent se coucher sans souper.

Avant de fermer l'œil, Verroy ne put s'empêcher de dire à sa femme :

— Elle est superbe, la cousine! Elle sera mariée avant trois mois! C'est un type!

— Laisse-la tranquille, répondit la bonne Marie, ce n'est pas bien de se moquer d'elle; ne fait-elle pas ce qu'elle peut pour nous être agréable?

— Mais je me trouve fort bien ici, et je la remercie de son hospitalité. Seulement elle épousera son marchand de farines.

— Je ne crois pas, fit Marie.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas; mais je ne crois pas qu'elle l'épouse.

— Eh bien, elle en épousera un autre alors !

— Cela, c'est bien possible.

— Elle ferait bien mieux de ne pas prétendre le contraire !

— Charles, mon ami, lui dit sa femme, tu te crois à Paris; n'oublie donc pas que nous sommes en Normandie !

V

— Qu'il est aimable, ce beau pays! comme il sait se faire aimer, et qu'on a de peine à le quitter! Dis, Marie, veux-tu que nous achetions ici une petite maison?

— Tout ce que tu voudras, Charles, une ou plusieurs! Y a-t-il des maisons à vendre par ici, Philomène ?

Philomène, qui marchait devant nos amis, se retourna et s'arrêta sur le bord du chemin étroit.

— Il y en a, et il n'y en a pas ; celles qui sont à vendre ne sont pas logeables, et celles qui sont logeables ne sont pas à vendre.

— Admirable ! fit Charles en riant ; mais à louer, cousine?

Philomène se remit en marche.

— A louer, non, il n'y en a pas.

— Alors, Marie, il faudra renoncer à ce rêve, ou bien aller un peu plus loin.

— J'aurais mieux aimé vous garder près de moi, dit Philomène d'un ton attendri. Voici à peine cinq jours que nous sommes ensemble, et l'on dirait, tant je me suis accoutumée à vous, que je ne vous ai jamais quittés.

— Bonne Philomène ! fit Marie en lui tapant affectueusement sur l'épaule.

— C'est un malheur de mon caractère, je suis trop aimante, je m'attache trop vite, et cela ne fait que me préparer des chagrins.

— Voyons, cousine, dit Verroy d'un ton conciliant, le monde n'est pas peuplé uniquement d'égoïstes et d'ingrats !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répondit Philomène d'une voix mouillée de larmes ; mais, voyez-vous, je suis si peu intéressante ! Qui est-ce qui pourrait s'attacher à moi ? Je n'ai plus de parents, pas d'amis...

— Eh bien, et nous ?

— Oui, ma bonne Marie, tu as raison ; j'ai tort aussi de vous parler de mes peines : les malheureux ne doivent pas affliger de leurs chagrins les heureux de ce monde...

Charles, légèrement impatienté, fit voler d'un revers de sa canne les têtes fleuries d'une demi-douzaine d'ajoncs poussés au bord du chemin. Cette

petite scène d'émotion n'était pas la première, et Verroy, dont le sens critique s'était aiguisé par l'observation, se demandait depuis quelques instants si Philomène était une excellente créature que la vie de province et des aptitudes particulières rendaient naturellement insupportable, ou bien si elle était tout simplement un joli échantillon de « fausse bonne femme ».

Pendant qu'il guillotinait ainsi les fleurs de la falaise, Marie l'avait devancé, et, prenant le bras de Philomène, elle lui avait prodigué toutes les consolations banales qu'on offre en pareil cas. Une chose étonnait la jeune femme : elle toujours si prompte à trouver de bonnes paroles dans son cœur en présence de quelque misère ou de quelque malheur, elle ne pouvait offrir à sa cousine que de vulgaires lieux communs.

— C'est que nous avons été longtemps sans nous voir, se dit-elle en manière d'explication; nous nous aimons toujours, mais nous ne nous connaissons plus.

Le silence s'était fait, Philomène avait remis son mouchoir dans sa poche, et les trois promeneurs marchaient maintenant sur la même ligne dans le sentier devenu plus large.

Tout à coup, par une de ces surprises si fréquentes dans ce pays extraordinaire, un petit pli de vallon s'ouvrit sur leur gauche.

Dans le vallon coulait un mince ruisseau, un joujou

de ruisseau ; un mathématicien eût calculé que la source, sa mère, ne débitait pas plus de vingt litres par heure ; mais le joli ruisseau avait peu de souci des mathématiques et des mathématiciens ; il n'était pas près d'être emprisonné dans des tuyaux de fonte pour l'alimentation et la salubrité publiques. Il s'en allait jouant innocemment au soleil, s'arrêtant par-ci par-là dans des touffes épaisses de cresson, entre des rives de menthe, parmi d'énormes gerbes de jonc, et après s'être culbuté une douzaine de fois sur de gros cailloux, suivant la destinée commune à tout ce qui est et chemine dans ce monde, il allait se perdre dans les galets et disparaissait noyé par les flots de la mer...

A cent mètres plus haut, dans le vallon, s'élevait un bouquet d'arbres. Comment les hêtres branchus, semblables à de minuscules figuiers des Banians, s'arrangent-ils pour braver les coups de vent? comment, les frênes, défendus par les hêtres, parviennent-ils à dépasser leur barrière protectrice ? comment, à l'abri des uns et des autres, les champs de pommiers s'allongent-ils paresseusement sur les croupes mollement ondulées? Les cultivateurs du pays n'en savent rien, et les savants qui apprennent l'arboriculture dans les livres l'ignorent encore bien mieux ; les hêtres le savent, eux, et c'est pour cela qu'ils penchent sous l'effort des tempêtes de mer leurs sommets gris roussâtre dont le feuillage

dure si peu, mais dont les branches sont si bien enchevêtrées les unes dans les autres ; ces branches forment une retraite impénétrable, et derrière les doubles haies hautes et moussues, la végétation, baignée des chaudes effluves du Gulf-Stream, s'étale avec un luxe presque insolent.

Dans le bouquet d'arbres se nichait une maisonnette grise, dorée par des lichens superbes qui plaquaient de larges taches d'un jaune éclatant sur le fond du vieux granit ; au-dessus de la porte d'entrée, basse et étroite, on pouvait lire, profondément gravé dans une pierre énorme, en caractères de trois pouces de haut :

F. B. P. JOSEPH HEUSEY, 1757.

Une vieille auge de pierre, toute moussue, une barrière de bois gris rongée par la mousse, deux boulets de pierre qui avaient jadis couronné les montants de la porte d'entrée, étaient tout l'ornement d'une petite cour pleine d'herbe. Un sentier tracé depuis le bassin jusqu'à la porte indiquait cependant que la maison n'était pas complétement abandonnée. Quelques grands pommiers allongeaient leurs branches par-dessus le mur voisin jusqu'au milieu de la cour, et le ruisseau la traversait, à peine contenu par une sorte de rigole de cailloux.

— Mon Dieu ! que c'est joli ! s'écria Marie.

Charles tira son chapeau à la maisonnette.

— Je te salue ! lui dit-il ; tu es une demeure honnête, si honnête que Faust n'aurait pas osé venir y chercher Marguerite. D'honnêtes gens t'ont bâtie, t'ont aimée, sont nés et sont morts sous ton humble chaume... Tu es la demeure de mes rêves, ô maisonnette, quel que soit ton propriétaire !

— A qui appartient ce trésor ? demanda Marie.

Philomène tira une vieille clef usée de dessous ses jupons ; elle avait deux poches énormes et mystérieuses, deux gouffres d'où sortaient, suivant les circonstances, les objets le moins faits pour s'y rencontrer.

— C'est le père de mon grand-père qui l'a fait bâtir, dit-elle en assurant la barrière ; tu sais bien, Marie, que ta mère était une demoiselle Heusey, et que c'est par là que nous sommes parentes...

— Alors, murmura Marie, ce serait le premier nid de ma famille...

Charles s'approcha de sa femme et lui prit la main. Ces gens devenus mondains et Parisiens jusqu'à la moelle ne dédaignaient pas leur humble origine. Verroy, pour n'être pas né d'un pêcheur de poisson, mais d'un notaire de province, estimait sa femme d'aussi bonne souche que lui. Philomène avait ouvert la porte et pris les devants ; il garda la main de Marie dans la sienne, et ils passèrent ensemble le seuil de cette maison de famille.

La salle basse était éclairée par une fenêtre à petits losanges enchâssés dans du plomb ; un lit à l'ancienne mode, tout en bois, fermé de trois côtés, occupait le fond de la pièce, et, dans la paroi de ce lit, une ouverture laissait voir un tout petit croisillon qui donnait sur les derrières de la maison ; un lierre qui garnissait extérieurement la muraille le tapissait de ses rameaux et de son feuillage, et lui donnait l'air d'un vitrail d'église. Les rideaux, de vieille toile bleu foncé, bordés de franges à boules rouges et bleues, dataient peut-être de la fondation de la maison ; une armoire de châtaignier, scellée dans le mur ; dans l'embrasure de la fenêtre, lambrissée jusqu'en haut, un banc qui faisait un retrait en équerre vers la cheminée ; une table du même bois, lourde et inébranlable, composaient l'ameublement rustique de cette demeure, semblable à des milliers d'autres dans ce pays.

— C'est là, dit Philomène en indiquant le lit, qu'est né notre grand-père, Marie.

— Et où est-il mort ? demanda la jeune femme à voix basse.

— Là, dit madame Crépin en montrant le coin de la cheminée.

Le silence régna pendant un moment dans la salle basse ; les jeunes gens, devenus très-graves et se tenant toujours par la main, sentaient tout un

monde de pensées remuer dans leur cerveau. Philomène ouvrit l'armoire.

— Les vilaines bêtes! s'écria-t-elle; elles ont rongé la dernière cuiller de bois! Heureusement en voici une dans la souricière.

Verroy et sa femme tressaillirent à cette voix discordante ; le silence, à peine troublé par une parole chuchotée à l'oreille, ne leur semblait presque pas assez respectueux pour cet asile de famille ; mais Philomène allait et venait, bousculant tout et faisant voler de grands flots d'une poussière qui, pour être vénérable, n'en prenait pas moins à la gorge.

— A qui appartient cette maison? demanda Charles pour la seconde fois.

— Eh! mais, à moi! répondit madame Crépin sans s'arrêter. Où donc est le grand fauteuil? Ah! je l'aurai monté en haut. Il n'y a pas seulement de quoi s'asseoir.

Elle gravit lestement l'escalier et revint bientôt, traînant sans cérémonie un vieux fauteuil de paille. La forme et les moulures étaient du pur Louis XV; la paille avait été changée bien des fois, mais la dernière ne remontait pas à moins de quarante ans; elle était devenue couleur bronze nouveau.

— D'où vient ce meuble? demanda Verroy.

— C'est celui qui était au coin du feu, dans la cheminée ; c'est là-dessus qu'on a trouvé le grand-

père mort un soir de juin, quand on est rentré de la moisson ; on lui a apporté sa *guichonnée* de soupe, et l'on s'est aperçu qu'il était froid. Tu ne peux pas te souvenir de ça, Marie; tu étais trop petite; je ne sais même pas si tu étais née !

Tout en parlant, Philomène faisait tourner le fauteuil sur un de ses pieds de derrière et lui administrait une volée de coups de tablier, destinés à le nettoyer. Les jeunes gens, sans mot dire, s'étaient assis sur le banc de châtaignier, où la mère de Marie avait grimpé toute petite, se retenant à la table pour ne pas tomber.

— Là, dit madame Crépin quand elle eut terminé son nettoyage, asseyez-vous.

Levant les yeux, elle vit que ses hôtes n'avaient pas attendu son invitation, et alors elle s'assit elle-même sans cérémonie dans le fauteuil du grand-père.

— C'est vilain ici, dit-elle, c'est sale; on ne peut pas en chasser les souris; mais il faut bien que j'y vienne de temps en temps pour donner un peu d'air. J'ai profité de ce que vous étiez ici, puisque vous aimez les vieilleries.

— Philomène, dit Marie sans presque élever la voix, vends-moi cette maison.

Un éclair bleu d'acier traversa les yeux de la veuve; elle venait de trouver un filon nouveau dans les mines de la vie; elle sourit et montra ses dents, — ce qui était fort imprudent, en tout cas.

— Tu n'y songes pas! répondit-elle. Que peut-on faire d'un semblable taudis?

— Pour l'amour de la famille! répliqua madame Verroy.

— Mais il est dans la famille, ma chère.

— Je t'en prie, Philomène! insista la jeune femme.

— Cousine, cela nous ferait tant de plaisir! ajouta le mari.

— Allons donc, mes chers amis, c'est une plaisanterie! Je suis décidée à ne pas m'en défaire.

— Alors, loue-nous cette maison; nous cherchions à louer quelque chose... Voilà ce qu'il nous faut; nous ferons apporter des meubles.

— Vous la louer? certes non; mais si elle vous plaît, vous pouvez y demeurer tant que vous voudrez. Je suis enchantée de vous être agréable.

— Mais, Philomène, insista Marie, tu n'es pas riche; permets-nous de payer le loyer de cette maison; cela vaut quelque chose...

— C'est insignifiant; j'aime mieux vous l'offrir, et je vous l'offre de bon cœur. Quand voulez-vous y venir?

— Mais, fit Marie en regardant Charles, nous avions l'intention de passer l'été quelque part, près de Granville; nous serons mieux ici; rien ne nous empêcherait de nous y installer tout de suite, c'est-à-dire la semaine prochaine...

— Demain, si vous voulez. C'est-à-dire, non. Vous

m'avez promis huit jours, et je ne vous ferai pas grâce d'une heure; mais jeudi, vous serez libres de venir happer des souris et chasser des araignées autant que le cœur vous en dira.

Après avoir exprimé leur reconnaissance, les jeunes gens visitèrent la maison. Un cellier faisait vis-à-vis à la salle, et au premier deux chambres à coucher, séparées par un petit cabinet, reproduisaient la même disposition.

— C'est le paradis, déclara Charles, quand l'inspection fut terminée; nous allons passer un été délicieux, et je vais travailler comme une machine à vapeur.

— Comment peut-on aimer une vilaine masure comme cela? s'écria Philomène en remettant la clef dans sa poche, pendant qu'ils traversaient la cour pour s'en retourner. Un endroit triste, isolé, malpropre... Tenez, regardez, la mauvaise herbe. Cela pousse partout. Ah! vous aurez fort à faire pour l'*approprier*.

— Mais, cousine, nous ne l'approprierons pas.

— Comme vous voudrez. C'est égal, vous avez un drôle de goût.

— La cousine n'est pas poétique, fit observer Marie, pendant que Philomène s'attardait à refermer la barrière.

— Elle n'a pas non plus la bosse de la vénération familiale. C'est une drôle de femme. Mais quelle jolie

maison! Dis, Marie, comme nous allons être heureux là dedans!

La jeune femme lui serra le bras sans répondre, et ils reprirent le chemin de Diélette.

VI

C'était une jolie maison, en vérité, et les jeunes gens y furent bientôt installés. Les chambres d'en haut étaient propres et gaies; quelques mètres de cretonne claire eurent fait en moins de huit jours un asile confortable de ces murs hospitaliers.

Madame Crépin, alerte et gaie, allait et venait sans cesse sur la route, un panier au bras. Elle avait procuré une servante, trouvé des meubles, fourni du linge, — et en échange de tant de bons offices, M. et madame Verroy pouvaient-ils faire autrement que de l'inviter à dîner? Elle apportait une demi-douzaine d'œufs et passait la journée à la Heuzerie. Quoi de plus naturel!

Elle présenta ses cousins dans le pays à ses voisins et amis; d'ailleurs, chacun était fort curieux de voir un homme célèbre. Ils trouvèrent partout l'accueil le plus cordial, suivant la coutume aimable de la contrée, où l'hospitalité et la bienveillance envers les

étragers sont si naturelles qu'on ne les considère même pas comme des vertus. Une seule maison montra un visage renfrogné : ce fut celle de Lavenel.

Le marchand de grains n'avait pas vu sans méfiance l'intrusion de cet élément nouveau dans la vie de Philomène. D'abord, lui, Lavenel, n'avait que faire de ces gens-là; que venaient-ils chercher dans le pays? N'y avait-il pas assez de place sous le soleil pour qu'ils vinssent troubler ses projets? Cependant, il ne voulait pas se les mettre à dos, et il essaya de donner à son visage une expression moins maussade, lorsqu'il vit que décidément les Verroy avaient l'intention de passer l'été dans ses eaux.

Madame Lavenel, mieux avisée, n'avait pas manqué de tancer son fils dès le commencement, et elle présenta ses hommages à Marie Verroy de la meilleure grâce du monde. Elle l'invita à manger des fruits dans son jardin, en cueillit un panier qu'elle lui passa au bras au moment du départ, et, comme il fallait rapporter le panier, à la visite suivante, elle offrit le café à la jeune femme.

Entre hommes, offrir le café signifie avaler soi-même et faire avaler à ses hôtes une quantité considérable de petits verres d'eau-de-vie; entre femmes, la chose a moins de conséquence; le sucre y joue un plus grand rôle, et un petit verre de liqueur remplace les libations de ces messieurs, non cependant sans que le café ait reçu son addition traditionnelle

d'alcool, mais dans la tasse seulement. Madame Lavenel ne dédaignait pas « une larme » dans son café, et fut fort étonnée de voir Marie Verroy refuser le carafon; elle avait espéré que la douce chaleur du breuvage, jointe à l'expansion de la causerie, lui permettrait d'interroger la cousine de sa bru en expectative. Un peu désappointée, elle n'abandonna pas la partie, toutefois, et se borna à prendre les choses de plus loin.

Philomène n'assistait pas à cette petite fête; madame Lavenel avait eu soin de choisir un jour où elle était forcée de s'absenter pour aller au marché des Pieux. Aussi la bonne dame n'eut-elle pas besoin de guetter à la fenêtre pour s'assurer que leur entretien ne serait pas troublé.

Après les préliminaires indispensables, tels que visite du jardin, confection d'un bouquet, compliments et gracieusetés diverses, les deux dames se dirigèrent vers la salle basse, attenant à la boutique, et là, à la grande surprise de madame Verroy, qui avait bonne envie de s'en aller, « le couvert se trouva mis ». Il fallut s'asseoir et prendre du café confectionné d'avance par les mains vigilantes de madame Lavenel, et qui n'avait rien gagné à passer deux heures au bain-marie.

Madame Verroy s'exécuta, toutefois, et mit la meilleure grâce possible à s'ennuyer pendant une demi-heure ou plus. Elle ne fut pas peu étonnée de

voir son aimable hôtesse l'interroger avec précaution sur son enfance, sur ses relations de parenté et d'amitié avec Philomène et sa famille; bref, lui faire subir un examen complet. Les questions se suivaient dans un certain ordre chronologique, qui permit à Marie, très-fine d'ailleurs et fort sensée, de comprendre les vues de madame Lavenel.

Elle se laissa donc questionner, répondant à toutes les interrogations la vérité exacte, mais jamais plus. Au bout de quelques instants, madame Lavenel s'aperçut qu'elle avait affaire à forte partie, et dès lors elle eut recours à la ressource suprême des gens retors : elle parla tout à fait franchement.

— Vous vous doutez bien, ma chère dame, lui dit-elle, que je ne me serais pas permis de vous parler de votre famille si je n'étais pas dirigée par des sentiments plus forts que moi. (Ici, elle poussa un soupir.) Le vœu de mon cœur, — je puis bien vous le dire, — a toujours été d'avoir madame Crépin pour bru. Mon pauvre garçon l'a toujours aimée, n'a jamais aimé qu'elle, et j'aurais bien voulu, avant de mourir, voir mon fils établi suivant son désir. C'est bien cruel, allez, pour une mère, de quitter ce monde en laissant ses enfants tout seuls, isolés, sans amitié!

Le cœur de la vieille dame semblait gonflé d'amertume; Marie Verroy se sentit obligée de lui adresser quelques bonnes paroles.

— Vous êtes encore jeune, madame Lavenel; vous avez bien le temps de penser à tout cela.

— Non, voyez-vous, ma chère dame, on ne sait qui vit ni qui meurt! J'aurais voulu voir mon garçon marié. Et puisqu'il n'en veut pas d'autre que Philomène, quand elle s'est vue veuve et qu'il m'a fait part de son idée, je lui ai dit : Eh bien, mon garçon, puisque c'est Philomène que tu veux, prends-la!

— C'était fort sage de votre part, dit Marie.

— Oui, ma chère dame, c'était un sacrifice, parce que Philomène, voyez-vous, elle n'est pas aussi jeune ni aussi riche que mon fils aurait pu le prétendre; mais je suis décidée à tout pour le voir heureux.

Marie pensa que c'était une bien aimable façon d'accueillir sa bru que de la trouver vieille et pauvre. Mais il faut prendre les gens comme ils sont, et elle ne souffla mot.

— Il y a un empêchement, dit enfin madame Lavenel, voyant que sa visiteuse ne l'aiderait pas.

— Et lequel?

— Philomène ne veut pas se remarier.

— Il est bien malheureux que votre fils ait arrêté son choix précisément sur une femme qui ne veut pas se remarier, dit Marie en s'efforçant de prendre un air de commisération qui ne venait pas tout seul.

— Oh! oui, pour cela, oui. Mais j'ai pensé, dans mon petit esprit; car je ne suis qu'une pauvre femme ignorante, madame Verroy, — ce n'est pas comme

vous, qui savez tant de choses! — j'ai pensé que si Philomène était bien conseillée, elle changerait peut-être d'avis.

— Croyez-vous? demanda Marie d'un ton très-dubitatif.

— J'en suis persuadée. Cette pauvre Philomène, elle aime trop sa famille! C'est par excès de bon cœur. Elle me disait l'autre jour que, si elle se remariait, ce serait bien vilain de sa part, car elle frustrerait ainsi de son héritage ceux de ses parents qui y ont droit.

— Par exemple! s'écria madame Verroy, voilà une idée bien extraordinaire.

— C'est comme je vous le dis, fit madame Lavenel qui réellement ne mentait pas, car Philomène, deux jours auparavant, lui avait tenu ce langage biscornu,

— Quelle folie! C'est pis que don Quichotte! ne put s'empêcher de dire la jeune femme en riant. Et qui donc sont ces héritiers pour lesquels madame Crépin veut faire un vœu de veuvage éternel?

— Mais... je vous parlais tout à l'heure de votre famille... Je n'en vois pas d'autre que vous!

— Moi! s'écria madame Verroy avec tant de vivacité qu'elle faillit renverser son café. Moi! Mais elle a à peine dix ans de plus que moi!

— Elle se dit malade, elle est sûre de ne pas vivre longtemps, et elle ne veut pas vous dépouiller de ce qui vous revient.

— Mais, madame Lavenel, s'écria Marie, un peu nerveuse de voir agiter cette question délicate avec si peu de cérémonie, il y a d'autres parents que moi, j'en suis sûre. Et enfin, on est bien libre de donner son bien à qui l'on veut.

— C'est à vous qu'elle veut le donner.

— Je n'en veux pas, dit Marie avec force. Vous pouvez lui dire que je n'en veux pas. C'est horrible de penser qu'une femme à peine plus âgée que moi songe à me faire son héritière. Non, je ne veux pas en entendre parler.

— Vous ne l'empêcherez pas si c'est son idée, insista madame Lavenel.

— Elle ferait mieux de se remarier, continua Marie, suivant sa pensée. Elle songe à une mort prochaine parce qu'elle est isolée et triste; mais au sein d'un intérieur nouveau, elle oublierait vite ses idées funèbres.

— Eh! oui, fit madame Lavenel, enchantée de voir que son amorce avait pris, c'est ce que vous devriez lui dire. Mais ne lui parlez pas de moi, n'est-ce pas? Elle m'avait défendu de vous en souffler mot... Elle serait fâchée, et cela n'avancerait pas les affaires de mon garçon.

— C'est trop juste; je lui conseillerai le mariage en général.

Madame Lavenel resta un moment silencieuse.

— Il ne faudrait pas le premier venu à Philomène..

Sans être en rien répréhensible, elle a ses petites fantaisies, et son humeur n'est pas toujours facile... Ce qui lui conviendrait serait un garçon pas trop jeune, car elle a trente-huit ans, rangé. honnête, n'aimant pas la boisson, enfin un brave homme. .

— Prenez mon ours! pensa Marie. Elle ajouta tout haut: — Comme votre fils, n'est-ce pas, madame Lavenel? Vous avez raison, chacun prêche pour son saint, et si M. Lavenel aime Philomène depuis si longtemps, il connaît les défauts qu'elle peut avoir, et il est décidé à passer par-dessus.

— Comme vous parlez bien! fit madame Lavenel, pleine d'admiration. On voit bien que vous avez lu dans les livres; moi, je ne suis qu'une pauvre bonne femme de campagne, et je ne sais pas dire ce que je pense, mais je sais toujours bien que vous êtes une brave dame et bien aimable tout de même.

Les deux femmes se séparèrent, et madame Lavenel, tout en rangeant ses tasses à café, se dit qu'elle n'avait pas perdu sa journée.

VII

Quand Charles Verroy apprit les intentions de madame Crépin, il commença par être de très-mauvaise humeur.

— J'en suis sûr, dit-il à sa femme, que cette grande sotte de Philomène l'a dit exprès pour que cela nous soit redit.

— Oh ! mon ami peux-tu penser ?...

— J'en suis sûr ! L'intention peut être bonne de sa part, mais on ne dit pas ces choses-là, on les fait. Cela prouve chez elle un manque de tact dont je ne la croyais pas capable.

Un peu contristée, car elle aimait réellement sa cousine, la jeune femme se promit de prendre Philomène à part pour lui donner les sages conseils que nécessitait son isolement.

— Pourquoi ne te remaries-tu pas ? lui dit-elle un soir, pendant que Charles, étendu sur une natte, au milieu de la cour de la Heuserie, essayait de lire son journal aux dernières lueurs du jour.

Elles étaient hors de portée de la voix et descendaient le chemin de la mer.

— Après tout ce que j'ai souffert ! répliqua Philomène ; mon pauvre mari était si bon, si affectueux, que je n'en retrouverai jamais un pareil !

— On ne trouve pas le pareil, dit Marie, mais on en trouve un autre qui ne lui ressemble pas du tout et qu'on aime tout de même. La vie est si longue quand on est seule !

Philomène prit une triste figure, ce qui lui donnait une apparence encore plus bourrue que de coutume.

— Oui, la vie est longue ! Si seulement la famille

de mon mari était gentille pour moi! mais n'avoir personne sur qui compter, personne qui veuille seulement vous rendre service en cas de besoin!

— Nous sommes là, fit doucement Marie.

— Oui, vous, aussi je n'aime que vous. Quand on pense que depuis la mort de mon mari, personne de sa famille n'a mis les pieds chez moi! Ils me comptent comme morte, je présume.

— Cependant ne t'ont-ils pas fait quelques avantages dans la succession?

— C'est-à-dire que le capitaine avait des dettes et que je les ai payées, repartit Philomène avec aigreur. Si, après cela, ils m'ont laissé le recouvrement des créances, ce n'est que juste.

— Sans doute, sans doute. Et ils n'ont pas été gentils pour toi?

Philomène entama une longue litanie de plaintes contre sa belle-mère, son beau-frère, ses trois belles-sœurs, leurs oncles, tantes, cousins, neveux, etc., etc. Tous l'avaient de tout temps honnie et détestée, tous lui voulaient du mal, et elle le leur rendait bien, non pas à leur vouloir du mal, — car, Dieu merci! elle n'en avait jamais souhaité à personne, — mais elle ne les aimait guère et ne chercherait jamais à leur faire plaisir, car ce serait bien perdre sa peine.

Quand elle eut fini et qu'elle s'arrêta pour reprendre son haleine, Marie lui répondit tranquillement :

— Que ne te maries-tu? Ce serait la meilleure manière de les punir de leurs mauvais procédés.

— Pour qu'ils n'aient pas mon héritage? Sois tranquille, ils ne l'auront pas. Ils tournent autour, mais ils seront bien attrapés. Ce n'est pas grand'-chose, et une pauvre veuve a bien de la peine à vivre dessus; mais le peu qu'il y a leur passera sous le nez.

Marie garda le silence. Une idée qui lui était déjà venue lui trottait par la cervelle.

— Pourquoi ne places-tu pas ta fortune en viager? lui dit-elle; tu serais assurée de ne rien laisser à personne, et cela te permettrait de vivre plus à l'aise.

Philomène ne répondit pas.

— Si tu voulais te remarier, reprit la jeune femme, ce serait autre chose; on est bien aise de laisser quelque chose à ses enfants; mais puisque tu es résolue à rester veuve...

— Non, dit brusquement madame Crépin; je ne veux pas me défaire de mon bien; veux-tu que je te dise? C'est toi qui l'auras.

Marie secoua la tête.

— Tu es trop jeune, dit-elle, pour penser à cela. N'en parlons pas, je t'en prie.

— C'est toi qui l'auras, insista Philomène. Il n'y a que toi qui m'aies témoigné de l'affection; toi et ton mari avez seuls songé à venir me voir dans ma solitude. Vous n'avez pas dédaigné ma pauvreté; il est juste que vous en soyez récompensés.

Elle se jeta au cou de madame Verroy en pleurant, et la serra longuement sur son cœur. Marie, émue de sa tristesse, la consola de son mieux, et avec de bonnes paroles parvint à arrêter cette effusion et ces larmes.

— Je suis nerveuse, dit enfin madame Crépin, quand elle se fut un peu remise. C'est la vie retirée que je mène; jamais de plaisir, jamais de distractions... il n'est pas bien étonnant que je sois facile à émouvoir. Ah! ma pauvre Marie! que tu es heureuse, toi! Tu vis dans les plaisirs, tu as mille ressources dont je n'ai pas seulement l'idée...

— Viens nous voir à Paris, dit Marie, viens passer quinze jours chez nous. Nous avons un appartement plus grand qu'il ne nous est nécessaire ; tu ne nous dérangeras en rien; pars avec nous aux premiers jours d'automne.

— Tu n'y penses pas! Je ne suis pas assez riche pour me payer de si coûteuses fantaisies!

— Le voyage n'est pas une si grosse affaire, fit remarquer madame Verroy.

— Pour vous; mais pour moi c'est une grosse et très-grosse dépense. Tu ne te figures pas le peu que je possède.

— Eh bien, dit Marie, tu feras le voyage à mes frais. Tu n'as rien voulu pour le loyer de ta maison ; j'ai bien le droit de t'offrir ce voyage.

— Tu es trop bonne, ma chère amie. Je te remercie et...

— Tu acceptes?

— Je refuse.

— Va te promener, alors, s'écria Marie. Mais ne viens plus me parler de ton manque de distractions et de ton isolement, car je ne te plaindrais guère.

Philomène reprit alors le fil de son discours, — elle en avait toujours une bobine toute prête, — et ses lamentations durèrent jusqu'au moment où Charles, n'y voyant plus du tout, vint les rejoindre.

— Je l'invite à venir nous voir à Paris, lui dit sa femme en le voyant approcher.

— Tu as bien fait.

— Mais elle ne veut pas.

— Elle a tort, répondit flegmatiquement le jeune homme. C'est pour se faire prier, n'est-ce pas, cousine?

Philomène avait un peu peur de son cousin, dont le sang-froid et la prudence réservée la gênaient faute de savoir ce qu'il y avait dessous. Elle rit et montra ses dents jaunes.

— Je vous assure, mon cousin, que ce n'est pas pour me faire prier, dit-elle.

— Alors vous viendrez; ce n'est qu'une question de temps.

Madame Crépin prit congé des jeunes gens et retourna chez elle en se demandant si M. Verroy, tout Parisien qu'il était, ne serait pas plus fort qu'elle-même, Philomène Crépin.

VIII

Il se mit à pleuvoir, et chacun sait qu'en Normandie la pluie est le pire ennemi. Partout ailleurs, on se tire encore d'affaire, et quelques jours de pluie ne donnent pas le spleen; mais dans cette heureuse contrée les qualités du terrain se tournent en défauts : les jolies *chasses* ombragées de beaux arbres, tapissées de verdure, deviennent, suivant le plus ou moins de pente, des bourbiers ou des torrents; les endroits élevés, d'où le paysage se dessine avec tant de variété, sont de véritables piloris où le promeneur malavisé reçoit de tous les côtés les injures d'un *crachin* féroce qui pénètre sous ses vêtements les plus intimes et lui fige le sang dans les veines. Après quatre ou cinq jours de ce régime, les murs suintent, les toits pleurent dans les greniers, et la mélancolie s'empare de la proie que le mauvais temps lui a préparée.

Il pleuvait depuis huit jours, et Charles commençait à devenir nerveux; sa femme essayait bien de le désennuyer avec toutes les ressources de son esprit original et primesautier; mais toute sa bonne volonté se trouvait impuissante contre la tristesse pénétrante

des jours gris et des soirées noires, où l'on entendait incessamment le bruit pressé des gouttes d'eau les unes sur les autres.

— Si nous invitions quelqu'un à venir partager notre misère? dit Marie, un soir que Charles bâillait à se donner la nausée.

— Partager? patauger, veux-tu dire. Quel mortel assez audacieux pourrait se risquer à traverser les océans de boue qui nous séparent de l'humaine espèce?

— Je n'en sais rien. N'aurions-nous pas quelque ami en vacances qui voudrait adoucir nos ennuis?

— Ils sont tous chasseurs! repartit Charles en bâillant de plus belle. Dans trois mois, nous en aurons plus que nous ne voudrons; mais pour le moment...

Un autre bâillement lui coupa la parole; Marie, gagnée par la contagion, se mit de la partie, et quand ils eurent fini, les yeux pleins de larmes involontaires, ils se regardèrent en éclatant de rire.

— Cela va bien! fit Charles en s'essuyant les yeux; en effet, il est temps de recourir à l'amitié, d'autant plus que vraisemblablement, quand elle aura reçu notre lettre, l'amitié, il aura cessé de pleuvoir, et nous aurons un peu de beau temps. Qui faut-il immoler?

Les jeunes gens passèrent en revue leurs amis de tout âge et de toutes conditions, et en choisirent deux ou trois auxquels ils envoyèrent la copie d'une

même circulaire sous la formule d'un appel désespéré.

Pendant qu'ils attendaient les réponses, une lettre leur arriva de Paris. Elle voyageait depuis huit jours et les avait suivis dans toutes leurs stations, si bien que l'enveloppe, maculée de timbres et couverte en tous sens d'adresses, avait eu à peine assez de place blanche pour qu'on y écrivit le nom de leur demeure actuelle.

— Avec un déménagement de plus, dit Charles, nous n'aurions pas pu la recevoir. Je ne peux même pas reconnaître l'écriture de la première adresse.

Philomène, qui se trouvait là, se mit à souffler le feu dans la vaste cheminée, comme pour prendre à témoins les dieux protecteurs du foyer qu'elle n'éprouvait pas la moindre curiosité, et pendant ce temps-là, Charles ouvrit l'enveloppe et en lut le contenu.

— Tiens, s'écria-t-il avec l'air heureux d'un homme qui voit poindre le salut, tiens, Marie, voilà un véritable ami! C'est Masson qui nous demande où nous sommes; il a obtenu un mois de congé et veut le passer avec nous.

— Quel dommage! fit Marie en parcourant la lettre; voilà déjà une semaine de perdue!

— Écrivons tout de suite, tout de suite, chantonna Charles en courant vers la table; ou plutôt, comment envoie-t-on une dépêche, cousine?

Pour bien prouver qu'elle n'écoutait pas, Philo-

mène lui fit répéter la question. Envoyer une dépêche n'était pas facile; il fallait faire à pied une demi-douzaine de kilomètres, autant pour revenir... la poste valait mieux. Et puis étaient-ils si pressés de voir leur ami, qu'ils eussent peur de perdre une journée?

— Voilà Philomène qui devient jalouse, s'écria Marie en riant.

— Eh bien! oui, je suis jalouse! avoua Philomène avec l'expression la plus touchante. Après des années de solitude et d'abandon, voilà que j'ai trouvé des amis, et l'on va me les prendre! Je ne l'aime guère, votre monsieur Masson... c'est Masson que vous l'appelez?

— Tu l'aimeras mieux quand tu le connaîtras, car c'est le meilleur garçon qu'il y ait au monde. Et puis laisse-nous donc tranquille avec ta jalousie! Est-ce que nous ne t'aimerons pas autant quand il sera là? Il y a beau temps que nous le connaissons, va! et cela ne nous a pas empêchés de t'aimer, nigaude!

Philomène remercia sa cousine de ce discours sans apprêt par un regard plein de reconnaissance, et Charles confectionna une lettre dans laquelle les explications sur le procédé à employer pour se rendre à la Heuserie ne tenaient pas moins de deux pages entières. Après quoi, on attendit pour voir venir.

Madame Crépin était rêveuse et préoccupée, et

pendant le dîner, qui eut lieu à midi, comme d'habitude, elle mangea peu et émietta beaucoup de pain sur la table, à côté de son assiette, où elle eut bientôt un petit tas de miettes qui n'étaient pas, il faut en convenir, d'une blancheur immaculée.

— Qu'as-tu? Tu ne manges rien, lui fit observer sa cousine lorsqu'on arriva au dessert.

— Je n'aime pas la crème, répondit Philomène; elle me reste sur l'estomac.

— Mais il y avait autre chose que de la crème, et tu n'as rien mangé.

Philomène sourit d'un sourire navré.

— Que veux-tu? dit-elle, quand je repense à mes chagrins... cela me coupe tout à fait l'appétit.

Charles, qui venait de déployer le journal, en attendant son café, fit entendre un petit sifflement modulé tout bas d'une façon extrêmement harmonieuse. Sa femme lui lança un regard de reproche, mais en pure perte, car il continua son petit air de la façon la plus innocente.

— Pourquoi, dit Marie avec bonté, penser à ces vilaines choses, passées et finies depuis longtemps? Il ne faut plus songer qu'à l'avenir.

Après un petit moment de silence, elle ajouta :

— Que deviennent les Lavenel?

Un autre silence se fit. Madame Crépin ne paraissait pas pressée de répondre : la présence et la musique de Charles la gênaient évidemment; ma-

dame Verroy le comprit et se hâta de remplir les tasses de café brûlant et parfumé.

— Eh bien, cousine, fit Verroy, ces bons Lavenel?

— Ils vont très-bien, cousin; je vous remercie pour eux.

Le café dégusté, Marie emmena Philomène dans sa chambre.

— Dis-moi, cousine, lui dit-elle, il y a donc quelque chose?

— Lavenel m'ennuie, répliqua d'un ton bourru la cousine interpellée.

— Il t'a parlé de ses intentions?

— Oui.

— Quand?

— Hier soir.

— Eh bien?

— Eh bien, il m'ennuie!

— Et tu le lui as dit?

— Certainement.

— Qu'a-t-il répondu?

— Que ça lui était égal, et qu'il me voulait quand même!

— Voilà un monsieur qui tient à ses intentions, répondit Marie, qui ne put s'empêcher de rire. Il aura un brevet de fidélité au prochain concours, n'en doute pas! De sorte que l'affaire est toujours pendante?

Philomène grogna une espèce d'acquiescement.

— Ce qui ne me plaît pas, dit-elle, c'est qu'il a fait mine de vouloir m'embrasser, et cela ne m'a pas convenu; aussi je le lui ai dit. Je ne crois pas qu'il y revienne.

— Tu t'entends à rembarrer les amoureux, fit Marie en sortant. Tu finiras par l'épouser, ma bonne amie; on n'échappe pas à sa destinée!

— L'épouser, un marchand de grains, moi qui déteste tant le commerce! Ah! tu ne connais pas mon caractère! fit la veuve avec amertume.

— Comme tu voudras, se hâta de dire la jeune femme; seulement ne me mange pas!

Elles parlèrent d'autre chose, et le jour s'acheva sans encombre. Le lendemain, dans l'après-midi, le temps s'étant quelque peu éclairci, Marie proposa à Verroy d'aller rendre visite à Philomène, qui n'était pas venue; différents petits achats à faire les déterminaient à profiter du premier jour de calme, et ils partirent allègrement par les sentiers encore mal asséchés, un panier à la main, enchantés de leur escapade, comme des écoliers en vacances.

Au moment où ils débouchaient sur la route, ils aperçurent Lavenel qui venait à eux. Celui-ci ne les voyait pas, et tout en marchant, il adressait au soleil problématique, aux étoiles absentes et aux anges chargés de veiller sur lui, sans doute, des apostrophes véhémentes qui se traduisaient par des mouvements passionnés de la tête et des bras. Un sourire de

triomphe éclairait son visage, et il s'adressait à lui-même, d'une voix suavement modulée, des compliments que nos amis ne purent entendre, mais qui n'avaient rien de décourageant, à en juger par l'expression de sa figure.

— Il est fou! dit Marie en se serrant encore un peu plus contre son mari.

— Je croirais plutôt qu'il est ivre; mais il marche droit, et si son cerveau est endommagé, ses jambes sont solides.

Lavenel, qui n'était plus qu'à dix pas, les aperçut, tressaillit comme un homme qui sort brusquement d'un rêve, raffermit son chapeau sur sa tête et composa son visage. Au moment où ils se croisèrent, il leur adressa un bonjour d'une voix forte, avec un sourire où brillait toute la joie du succès, et les dépassa sans s'arrêter...

— Quel singulier visage il a aujourd'hui! dit Marie; en tout cas, il a l'air satisfait de son sort.

— Je parierais bien, répondit Charles, qu'il a fait un héritage...

— Où que Philomène l'a accepté, interrompit vivement sa femme.

— Ce qui me paraît infiniment plus vraisemblable.

Ils firent une trentaine de pas de plus, et devant eux, à travers le sable, sur un repli de la route qui leur permettait de voir à quelque distance, ils aperçurent Philomène qui venait, un panier au bras, la

tête en avant, le pas guilleret, et dans son genre une autre incarnation de la joie.

— C'est singulier, fit Marie, regarde, Charles, comme elle a l'air enchantée!

Madame Crépin se présentait de profil, ce qui ne l'avantageait pas, — et un large sourire dessinait sa grande bouche; le front en avant, un peu baissé, comme c'était son habitude, elle avait l'air de vouloir enfoncer la porte de la vie; elle aussi se parlait à demi-voix, et le triomphe d'une joie maligne éclairait par instants son visage jaune d'une lueur singulière.

— Méphisto! dit Charles tout bas. Asseyons-nous ici, Marie; voici un buisson protecteur qui nous permettra de connaître les discours mystérieux qu'elle se tient en ce moment.

Avant que sa femme eût eu le temps de protester, il s'était laissé tomber par terre, et, en la tirant par ses jupes, il l'avait obligée d'en faire autant.

Philomène, toujours absorbée dans son idée, arrivait à grands pas, et nos amis purent l'entendre se dire :

— Oui, oui... ça les fera enrager tous; compte dessus! le beau hibou!

Soudain elle aperçut les époux, assis sur le gazon fort humide, et s'arrêta court, comme si l'on avait tiré sur sa bride.

— Qu'est-ce que vous faites là? leur dit-elle brusquement, et sans trop de politesse.

— Nous allions vous voir, et comme vous veniez à notre rencontre, nous sommes restés ici pour attendre, répliqua Charles sur le même ton et de la même façon.

Philomène changea de manières sur-le-champ.

— Vous allez vous enrhumer, dit-elle avec douceur ; l'herbe est mouillée. Venez chez moi, puisque vous étiez en route.

Les trois promeneurs reprirent ensemble le chemin de Diélette.

— Nous avons rencontré Lavenel, dit Charles, incapable de contenir sa malice. Est-ce qu'il a des propriétés par ici?

— Non, dit Philomène avec inquiétude ; pourquoi ?

— Parce qu'il avait l'air d'un propriétaire qui vient d'acquérir.

— Il a peut-être envie d'acheter, répondit la veuve, et son visage se rembrunit.

— C'est à vous, Philomène, ce coin de terre qui va de la Heuserie à la mer?

— Oui, cousin.

Cette réponse sortit avec tant de peine du gosier de madame Crépin, que Marie secoua légèrement le bras de Charles pour l'avertir de ne pas continuer, et il se tut, pendant que ses yeux brillants de malice examinaient la veuve avec la satisfaction d'un collectionneur qui a rencontré une belle médaille.

La conversation languissait ; une courte station

chez Philomène ne l'aviva point, et au bout de quelques instants les époux sortirent pour leurs emplettes.

Ils avaient à peine franchi le seuil de la porte que, sur la sienne, apparut madame Aubier avec son bonnet à ruches, son foulard blanc et sa large figure épanouie. Bien qu'il ne fût indiqué dans aucun guide, le spectacle de cette bonne humeur souriante était certainement ce que Diélette offrait de plus réjouissant à l'œil des touristes; Charles et sa femme ne purent s'empêcher de la contempler avec un sourire, et madame Aubier fit deux pas à leur rencontre.

— Entrez donc, leur dit-elle, mais entrez donc! Voilà quinze jours que l'on ne vous a vus.

— Ce n'est pas notre faute, madame Aubier, c'est celle de la pluie, répondit Charles en se rendant à cette invitation : vous avez un joli pays, mais de bien vilains chemins.

— On ne peut pas tout avoir, répliqua philosophiquement la bonne dame en les introduisant dans son petit salon meublé à l'ancienne mode, et plein de fleurs.

Auprès de la fenêtre, une très-jolie personne d'environ vingt ans tricotait, sur des aiguilles fines comme des cheveux, de mignons bas à jour en fil d'Écosse, dont le réseau ténu ressemblait à de la toile d'araignée.

— Et voilà ma filleule Virginie qui tricote ses bas

de noces, dit madame Aubier en offrant des siéges.

— Oh! ma tante, dit Virginie, rougissante et souriante, et cent fois plus jolie encore dans son aimable confusion.

— Mademoiselle va se marier? demanda Charles avec sa bonne grâce habituelle.

— Mais non, monsieur, c'est une plaisanterie de ma marraine, répondit la jeune fille, qui continua de sourire et de rougir avec le naturel le plus charmant.

— Elle se mariera une fois ou l'autre, monsieur Verroy, et le plus tôt possible, n'en doutez pas. Ces jeunes filles sont toujours si pressées d'endosser le collier de misère!

Virginie entendait fort bien la plaisanterie; moitié paysanne, moitié demoiselle, elle avait les charmes d'une villageoise et les grâces d'une citadine; aussi conquit-elle immédiatement le cœur de M. et madame Verroy. La bonne dame, enchantée du succès de sa filleule auprès de gens si intelligents et si illustres, ne se tenait pas de joie et, dans l'épanchement de son excellent cœur, ne savait plus que leur offrir; il fallut l'arrêter, sans quoi elle aurait fait monter toute sa cave et descendre toute sa provision.

— Qui avez-vous vu aujourd'hui? demanda-t-elle quand cette effervescence se fut un peu calmée, grâce à l'absorption de quelques biscuits et d'un doigt de vin.

— Peu de monde; Philomène seulement.

— Et Lavenel, ajouta Charles, Lavenel que nous avons rencontré, gesticulant comme un télégraphe Chappe et prophétisant comme Ézéchiel.

— Lavenel? Où cela? demanda vivement madame Aubier.

— Sur le chemin de chez nous.

Le visage de la bonne dame devint aussi rond que la pleine lune, et elle fondit toute sa personne grassouillette en un petit rire muet et communicatif.

— Virginie, dit-elle ensuite, va-t'en nous chercher des poires, — sur le second rayon à gauche, — ce sont des poires de l'an dernier; une merveille de conservation; vous m'en direz des nouvelles!

— Madame Aubier, je proteste! s'écria Charles; il n'est pas permis de faire manger les gens comme cela, et en plein jour, encore!

Madame Aubier cligna de l'œil.

— Va, ma petite Virginie, dit-elle.

La jeune fille sortit, et aussitôt madame Aubier se pencha confidentiellement vers les visiteurs.

— Vous avez rencontré Lavenel?

— Oui, madame, et qui tournait des bras de moulin à décrocher les astres du firmament.

— Et plus tard Philomène?

— Oui.

— Quelle mine avait-elle?

— Elle riait toute seule et avait l'air d'un chat qui a attrapé une souris.

— Oh! Charles! fit Marie.

— Oui, ma bonne amie, mais pas pour la manger!

— Eh bien, dit madame Aubier, en se rapprochant des deux époux, je vais vous apprendre une nouvelle : Philomène a dîné tantôt chez madame Lavenel, et ils ont mangé une oie.

— C'est du cannibalisme... commençait Charles, mais il se contint.

— Une oie à cette saison? demanda Marie.

— Oh! c'est une oie extraordinaire, une oie miraculeuse! Elle a été seule réchappée d'une couvée d'automne; on désespérait de la mener à bien, et puis, depuis Pâques, elle s'est mise à engraisser, elle est devenue magnifique. On se la montrait comme une curiosité.

— Et madame Lavenel s'est décidée à sacrifier cet animal extraordinaire? demanda Charles d'un air très-sérieux.

— Oui, monsieur; mais dans le plus grand mystère. De peur que les voisins n'en eussent connaissance, madame Lavenel a plumé l'oie dans son jardin, derrière sa maison, là où d'aucun endroit on ne peut l'apercevoir. Mais... — ici la bonne dame fut prise d'un accès de rire qui fit trembler son double menton, — nos jardins se touchent, le vent s'est levé et a emporté les plumes de l'oie; tout Diélette s'en est

vu couvert. Jugez de l'étonnement général! Des plumes d'oie à la mi-juin! Ce ne pouvait être que l'oie unique de madame Lavenel. On n'en a plus douté quand on a vu Philomène entrer vers midi chez la chère dame, — et y rester.

— D'où nous concluons?... demanda Charles, que tous ces petits commérages amusaient infiniment.

— Que l'oie n'a pas été sacrifiée vainement et que nous entendrons prochainement parler des accordailles de Lavenel et de votre cousine. Surtout n'allez pas lui en parler.

— Soyez tranquille, madame Aubier, nous sommes discrets comme deux tombes; et d'ailleurs vos renseignements concordent trop bien avec mes propres remarques pour que je n'y ajoute pas une foi entière. Or, il ne faut pas parler de mariage...

Virginie rentrait en ce moment avec une assiette de fruits vénérables, ridés comme des pommes de reinette, et l'on ne parla plus de Philomène.

— Êtes-vous des nôtres pour longtemps, mademoiselle? demanda Charles à la jeune fille, qui contemplait avec une sorte de respect « une des gloires de la France », comme disaient les articles de ses amis.

— Je ne sais pas, monsieur, répondit Virginie; ma marraine a eu la bonté de me faire venir pour quelques jours auprès d'elle...

— Tu resteras tant que tu voudras, mignonne,

interrompit la marraine; c'est bien de la joie pour notre maison que d'avoir une jolie fillette comme toi pour la désennuyer un peu. Tâche de ne pas avoir envie de t'en retourner trop tôt.

— N'ayez pas peur, marraine, je me trouve bien ici.

La jeune fille s'approcha de la bonne dame et lui posa la main sur l'épaule avec un geste de tendresse enfantine et familière, tout à fait en harmonie avec les personnages et le lieu, si bien que Charles et sa femme échangèrent un regard d'approbation.

— Je voudrais la marier ici pour qu'elle ne s'en allât jamais, reprit madame Aubier, en s'adressant aux jeunes gens; il est vrai que son mari me la prendrait, mais j'aurais la ressource d'aller la voir pendant les heures de la journée où je suis seule... C'est triste, une maison sans enfants, — surtout quand elle en a été pleine et qu'il ne reste plus personne!

Le soupir de l'excellente femme trouva un écho dans le cœur de Marie; elle aussi avait perdu des enfants et savait ce qu'il en coûte. La main de Virginie s'appuya plus caressante sur l'épaule de sa marraine, et son regard plein de bonté chercha des yeux ceux de madame Verroy, pour lui apporter l'expression de sa sympathie.

— Elle est charmante, absolument charmante, pensa la jeune femme, en répondant à ce regard.

— Espérez-vous la marier, madame Aubier? dit-

elle tout haut. Quel homme mériterait une si bonne enfant!

— Ah! je n'en sais rien; ne m'en parlez pas! Je ne suis pas sa mère, — elle a perdu la sienne, la pauvre petite, — et pourtant je me sens de vrais sentiments de belle-mère contre celui qui me la prendra. Elle a de la fortune, — pas beaucoup, mais assez, dix-huit cents francs de rente environ, — son père ne s'occupe pas plus d'elle que des vieilles lunes de l'an dernier; — s'il se trouve un brave garçon et qu'elle soit contente de l'épouser, il fera bien de l'emmener, car je lui arracherais les yeux.

— Et s'il la rendait malheureuse, que lui feriez-vous? demanda Charles en souriant :

— Alors, oh! alors, je lui... ma foi! je n'en sais rien. On est bien à plaindre d'avoir besoin de gendres dans la vie, — c'est du moins ce que mon père disait quand je me suis mariée.

La bonne créature souriait, et ses yeux étaient humides. Virginie appuya ses deux mains sur les épaules rondelettes de madame Aubier, comme pour l'embrasser; mais elle n'osait se livrer à tant d'épanchement en présence d'étrangers, et cette étreinte muette suffit à sa timidité; elle retourna à la fenêtre et prit son tricot.

Au bout de quelques instants, M. et madame Verroy se retirèrent, et la première parole qu'ils échangèrent fut pour s'extasier sur la grâce de Virginie.

— Elle réhabilite ce nom! C'est tout dire, conclut Charles. Voilà plus de trente ans qu'il n'était porté que par des cuisinières!

IX

Deux jours se passèrent sans qu'on vît Philomène à la Heuserie, et cette infraction à l'habitude qu'elle avait contractée d'y prendre tous ses repas ne laissa pas de surprendre nos jeunes gens.

— Elle mange peut-être les restes de l'oie! disait Charles; mais cette explication purement matérielle ne suffisait pas à sa femme. Cependant, faute d'éclaircissement, elle se borna à des conjectures, qui étaient encore bien plus fondées qu'elle ne le croyait.

En effet, l'oie avait présidé à un repas digne des festins de sacrifices, dans lesquels les augures mangeaient les chairs des victimes prophétiques. Lavenel avait enfin obtenu de Philomène la promesse qu'elle lui consacrerait le reste de ses jours.

Quel motif avait décidé la veuve à agréer ce soupirant tant de fois rejeté? Un motif d'une extrême simplicité. Philomène n'avait qu'une intention très-vague de tenir sa promesse, si vague, en vérité, que ce n'était pas même un fantôme d'intention; c'était plutôt tout le contraire.

Mais, pour le moment, elle voulait que Lavenel lui donnât la paix; auprès de ses parents parisiens, dans l'intimité où elle vivait avec des gens très-civilisés, il coûtait à son amour-propre de se voir ouvertement recherchée par le marchand de grains. Celui-ci, — fin contre fin, — avait depuis peu inventé un moyen nouveau pour arriver à son but : il avait fait part à tout Diélette de ses intentions à l'égard de la veuve, si bien qu'elle ne pouvait plus faire un pas sans entendre parler de son prétendant.

— Eh bien, ce pauvre Lavenel, le ferez-vous toujours languir? disaient les commères; il en perd le boire et le manger!

Cette persécution d'un genre nouveau avait fort irrité Philomène, mais il n'était pas dans sa nature d'agir jamais ouvertement; et elle avait agréé Lavenel avec l'intention de changer d'avis aussitôt que M. et madame Verroy auraient quitté la Heuserie. Le voyage qu'elle avait l'intention de faire à Paris aux dépens du jeune couple servirait à motiver son changement d'humeur.

Cette combinaison machiavélique devait réussir à coup sûr; mais on oublie toujours quelque chose, et c'est cette chose-là qui fait dérailler le train. Lavenel, qui n'était qu'à demi confiant dans la parole de sa belle future, continua le système qui paraissait lui avoir si bien réussi, et, sous le sceau du plus profond secret, sa mère et lui apprirent à deux ou trois des

meilleures langues de l'endroit que prochainement madame Crépin changerait son nom contre celui de madame Lavenel. Une partie du secret cependant fut bien gardée : il avait été convenu qu'on ne dirait rien aux gens de la Heuserie, et tout le monde se trouva d'accord pour ne rien dire.

— Ils lui avaient demandé son héritage, voyez-vous, dit Lavenel en confidence, et s'ils apprenaient qu'elle va se remarier, ils pourraient bien lui faire quelque désagrément. Ils ne sont pas commodes, ces Parisiens-là; pour un oui, pour un non, ils enverraient les gens chez le juge de paix.

Le juge de paix est ce que tout bon Normand craint le plus, après Dieu, et quelquefois avant, car nul ne sait ce que son prochain peut dire de vrai ou de faux, et les différends à régler se régleraient plutôt à perte que de passer devant le magistrat. Lavenel était donc certain avec ce nom redouté d'obtenir le silence de ses confidents, et, en effet, personne n'eut envie de parler de Philomène aux « gens de la Heuserie ».

Madame Crépin avait fait de ce silence à l'égard de ses parents une condition *sine qua non* de son consentement. Une vieille coutume polonaise consistait à introduire un cas de nullité dans tout acte de mariage, corrigeant ainsi ce que des liens éternels pouvaient avoir de redoutable et d'incommode. Philomène, qui ignorait pourtant complétement tout

ce qui regarde la Pologne, avait trouvé une ressource analogue dans son fonds naturel. Il était peu probable que M. et madame Verroy n'entendissent pas parler de son mariage projeté, et dès qu'ils s'en verraient informés, le moment serait venu de se dégager envers Lavenel d'une promesse hasardeuse. Elle se réservait en outre de soutenir envers et contre tous qu'elle n'avait jamais rien promis, et que son consentement n'était qu'un audacieux mensonge de Lavenel et de sa mère. Il n'y avait pas eu de témoins à sa promesse, et sans témoins, on ne peut fournir la preuve, chacun sait cela.

Et qui sait? elle épouserait peut-être Lavenel... mais pas tant que sa mère vivrait; oh! pour cela, non; elle ne voulait pas de belle-mère. Mais si, prenant pitié de la fatigue qu'elle devait éprouver après une vie si bien remplie, Dieu rappelait à lui la vieille dame, — d'abord Lavenel serait plus riche, et puis, on ne sait pas, on pourrait peut-être quitter le commerce de grains et farines, pour aller aux Pieux faire valoir la terre... Philomène avait toujours rêvé de diriger une grande exploitation et faire marcher des domestiques, comme on dit, au doigt et à l'œil.

Mais jamais tant que les Parisiens seraient là! Ils n'y seraient pas toujours; on tire à la rigueur deux moutures du même sac, on n'en saurait tirer trois. On dégoûterait les Parisiens de l'endroit, ce ne serait pas très-difficile, et quand Philomène leur aurait fait

fournir tout ce qu'ils pourraient produire pour elle de bénéfice et d'agrément, ils s'en iraient pour ne plus revenir, secouant la poussière de leurs sandales sur ce pays qui les aurait trompés, et madame Crépin serait libre d'agir à sa guise.

Verroy pourrait désigner Diélette à la vindicte publique et la rayer du nombre des endroits honnêtes où les amis du repos et de la simplicité peuvent passer quelques semaines? D'abord, elle n'y avait pas même songé; et puis elle y eût songé qu'elle eût haussé les épaules. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire?

Elle avait dit à Lavenel que ses cousins lui avaient demandé son héritage; que c'était à leurs obsessions qu'elle avait accordé cette promesse imprudente; elle avait feint de craindre leur vengeance, et le pauvre homme, dûment stylé, avait répété sa leçon. Chose étrange! il ne croyait pas un mot de ce que lui disait Philomène de sa fortune, de ses intentions, de tout ce qui concernait ses intérêts. Il la savait menteuse et fausse, et pourtant il avait gobé sans hésiter ce mensonge et cette calomnie, probablement parce que n'étant point en cause lui-même, ce qui concernait son prochain le laissait indifférent. Et puis il est si doux de penser mal d'autrui!

Lorsque ce bruit parvint aux oreilles de madame Aubier, elle secoua la tête d'un air mécontent.

— Non, dit-elle à la bonne âme qui le lui avait

rapporté, je ne croirai jamais les Verroy capables d'une chose pareille, et je les crois moins capables encore de se venger d'une déconvenue; je ne veux pas savoir qui vous a dit cela, ma chère dame, — mais, quel qu'il soit, vous lui direz qu'on l'a trompé et qu'il devrait réfléchir à deux fois avant de répéter une chose qui pourrait lui attirer un désagrément bien mérité. Je suis sûre que si M. Verroy entendait parler de cela, il remonterait à la source, et que cela finirait mal pour tous ceux qui s'en seraient mêlés.

— Vous n'allez pas le lui dire, au moins, madame Aubier! s'écria la commère effrayée.

— Je ne fais pas de cancans, répondit la bonne dame; c'est déjà trop d'en entendre faire, mais je vous conseille plus de prudence.

Virginie, qui avait écouté sans mot dire, attendit que la visiteuse fût sortie, puis elle vint embrasser sa marraine.

— Pourquoi me câlines-tu, petite? demanda madame Aubier.

— Parce que vous êtes bonne et juste, marraine. Je pense comme vous; il me semble impossible que le monsieur et la dame qui étaient là l'autre jour soient capables d'une idée aussi basse.

— Tu as raison, fillette; ce sont de bonnes petites gens, et je mettrais bien ma main au feu que c'est encore un tour de Philomène. Voilà un panier de

belles fraises, reprit-elle après un silence; veux-tu aller le porter à la Heuserie, à tes amis les Parisiens?

— Oh! marraine, fit Virginie qui rougit de plaisir, toute seule?

— As-tu peur que le loup te mange?

— Non, marraine, mais je ne les connais pas...

— Tu les connaîtras! Vas-y tout de suite; il me semble que j'ai besoin de leur faire réparation pour les sottises que je viens d'entendre. Si j'avais de meilleures jambes, je t'accompagnerais; mais je ne suis plus d'âge à courir les chemins. Va, fillette.

Virginie prit dans l'antichambre un grand chapeau de paille ordinaire, orné d'un velours noir, s'empara du panier, et, le cœur joyeux, la démarche alerte, elle se dirigea vers la Heuserie.

X

L'après-midi était belle; la mer déferlait avec une régularité assoupissante, et la frange argentée qui bordait les vagues laissait de tout petits flocons d'écume sur un sable impalpable qui miroitait au soleil. Des nuages légers planaient très-haut dans le ciel, et des millions de paillettes dansaient au large dans le frémissement de l'onde: Virginie s'en allait

avec son panier, comme le petit Chaperon-Rouge, heureuse et fière d'être envoyée en messagère chez ces Parisiens de renom.

Les semences du pissenlit, que les enfants appellent des voyageurs, et qui voltigeaient de toutes parts dans l'air de juin, n'étaient pas plus légères que le cœur de la jeune fille. Elle allait devant elle, soufflant parfois sur un petit « voyageur » qui passait lentement près de son visage, regardant la baie avec admiration sans se bien rendre compte de ce qu'elle éprouvait, puis reportant ses yeux de l'autre côté sur les croupes gazonneuses, et se disant que tout cela était bien joli et la vie bien douce.

Heureuse jeunesse! Il est des heures, aux approches de la vingtième année, où soudain le cœur se réchauffe, se gonfle, et, semblable à un aérostat, s'envole au plus profond du ciel, sans que personne sache pourquoi. Il fait beau, un vent léger agite les feuilles, les « voyageurs » s'envolent de tous côtés, un pinson jase sur une branche, et voilà que tout à coup on se dit que la vie est bonne et longue, l'avenir brillant, le monde plein de joies encore inexplorées... On ne connaît plus le charme de ces rêveries quand on a dépassé la trentaine; les joies sont venues, mais le reste est venu aussi, hélas!

Virginie n'avait pas encore vingt ans, et par une si belle journée il lui semblait impossible qu'il ne lui arrivât pas quelque chose d'heureux. Elle avait

beaucoup lu les contes de fées, et... Ici nous allons ouvrir une parenthèse.

Il s'est trouvé des gens fort sages, pleins de sens pratique, d'esprit même, qui ont déclaré la lecture des contes de fées pernicieuse et propre à fausser le jugement de l'enfance. Ils avaient grandement raison, ces sages; il est certain que les bêtes ne parlent aucune des langues humaines, que les magiciens ne peuvent changer des citrouilles en carrosses, et que les fils de roi épousent de préférence des princesses de leur rang, quand ils en trouvent; mais s'est-il jamais rencontré un enfant assez peu intelligent pour croire sérieusement à tant de merveilles? L'enfant n'est pas aussi crédule qu'on le suppose; s'il a une foi absolue dans la parole de son père et de sa mère, c'est qu'il les regarde dans les yeux pendant qu'ils lui parlent, c'est parce qu'une habitude née avec ses premiers cris lui a appris que ses parents l'aiment et ne lui veulent que du bien. Mais si un étranger essaye de lui enseigner quelque fait extraordinaire, de lui donner quelque renseignement qui paraît invraisemblable à son esprit, — intolérant parce qu'il est ignorant, — l'enfant regarde l'étranger avec le regard indéfinissablement malin de celui qui feint par bienséance d'être trompé, et dit ensuite : Il a cru que je le croirais, mais ce c'est pas vrai, papa, n'est-ce pas?

L'enfant ne croit pas aux contes de fées, pas plus

qu'il ne croit au petit Noël ; mais il trouve une douceur extraordinaire à se persuader qu'il y croit. Après la leçon déplaisante, le maître grognon, la petite brûlure qui le fait souffrir, après la punition qui le prive de son dessert, après le pensum ou le verbe pris sur la récréation, il est bien doux de se dire : — Ah ! s'il y avait des fées ! Si le plafond pouvait s'ouvrir, pour laisser passer une dame merveilleuse, couverte de satin et de diamants, qui m'emmènerait dans son palais... Comment serait-il fait, ce palais ?...

Aussitôt le pensum, le maître, la brûlure, le pain sec sont oubliés, et l'enfant rêve de chimères appropriées à son âge, tout comme plus tard il rêvera d'un amour éternel, infini, comme plus tard encore il rêvera d'être préfet ou d'avoir le ruban rouge.

Qui voudrait priver le jeune homme de croire à l'amour désintéressé de sa blanchisseuse? qui aurait le courage de refuser au petit commerçant d'espérer un jour une maison de campagne sur un coteau pelé dans la banlieue de Paris? Ni l'un ni l'autre ne croient réellement à leur chimère, mais ils aiment à se persuader qu'ils y croient. C'est là le bonheur. Ne vivons-nous pas tous de rêves que tout au fond de nous-mêmes nous savons irréalisables ?

Virginie avait beaucoup lu les contes de fées et, bien entendu, n'y croyait pas ; mais elle aimait à s'en souvenir, et tout en marchant, elle mêlait confusé-

ment dans sa mémoire le Petit Chaperon rouge, Cendrillon et Peau-d'Ane. Ce n'est pas sur le chemin de la Heuserie qu'on pouvait rencontrer des loups ni des fils de roi ; cependant elle se disait que si le fils du roi avait passé sur la route le jour que le loup a mangé le Petit Chaperon rouge, attiré par les cris de la pauvre enfant, il aurait enfoncé la porte, tué le loup, et emmené la petite bergère chez la reine sa mère ; la reine était bonne, le petit Chaperon aimable et charmant, malgré la futilité de son caractère ; le fils du roi l'aurait épousée, et alors...

— Où allez-vous comme cela, ma belle demoiselle? dit une voix tout près de Virginie.

— C'est le loup ! pensa-t-elle avec un tressaillement qui secoua le panier de fraises et en fit tomber quelques-unes.

Ce n'était pas le loup ; c'était Lavenel qui faisait désormais tous les jours une inspection autour de la Heuserie. L'œil du maître, voyez-vous !

Remise de sa frayeur, Virginie salua le marchand de grains, qu'elle connaissait de longue date.

— Je vais voir les Parisiens, dit-elle, et leur porter ce panier de fraises que ma marraine leur envoie.

Lavenel, fidèle à ses habitudes, prit deux fraises dans le panier et les mangea sans cérémonie ; puis il releva les yeux sur la jeune fille et parut tout étonné.

— Vous avez bien grandi, depuis l'année dernière,

lui dit-il, avec plus de grâce qu'il n'en apportait d'ordinaire aux relations de la vie : quel âge avez-vous donc, mademoiselle Virginie ?

— J'aurai vingt ans à la Toussaint, répondit la jeune fille.

— Et vous allez à la Heuserie ? Je vais un peu plus loin ; je ne veux pas vous retarder.

Il se mit en marche avec Virginie et, chemin faisant, lui adressa mille questions relatives à son père, à l'état de ses affaires, à ses projets. Sans méfiance, la jeune fille répondait franchement. D'abord elle ne savait pas mentir, et puis Lavenel devant épouser Philomène était à peu près un homme marié, et pour elle, un homme de quarante ans, marié ou à peu près, était un personnage vénérable.

Jamais les gens de quarante ans ne sauront combien ils paraissent vieux à ceux qui n'en ont que vingt !

Lavenel apprit ainsi que M. Beuron avait acheté trois pièces de terre, qu'il avait remplacé une mauvaise vache par deux bonnes, que sa dernière récolte d'avoine avait été vendue un cinquième de plus que celle des voisins, parce que la qualité en était très-supérieure, et tout cela lui donna fort à réfléchir. Il marchait tête basse, enfoncé dans de profondes méditations, quand tout à coup :

— Et vous, mademoiselle Virginie, quand vous mariez-vous ? dit-il d'une voix douce.

— Moi? Nous avons le temps. D'abord je suis très-difficile !

— Vous en avez le droit, répliqua galamment le marchand de grains. Mais pour corriger ce que cette phrase avait de trop aimable, il ajouta sur-le-champ : Une demoiselle riche comme vous a le droit de prétendre à ce qu'il y a de mieux.

— Je ne suis pas bien riche, répondit innocemment Virginie.

— Bah ! Vous avez bien deux mille francs de revenu ?

— Dix-huit cents seulement.

— Eh ! mais, c'est joli ! En terres ?

— Non, en argent comptant ; c'est une fantaisie de mon père qui a voulu faire liquider la succession de ma mère aussitôt après sa mort, pour qu'il n'y eût pas d'embarras à ma majorité.

— En écus ! répéta Lavenel... C'est une drôle d'idée et pas bien bonne, car, vous savez, mademoiselle, les gens de par ici aiment mieux la terre.

— Il faudra pourtant que mon mari s'en contente, reprit Virginie en souriant.

— La terre, voyez-vous, continua Lavenel, cela se voit, cela se touche, — il frappa le sol de son pied peu élégant, — tandis que des titres de rente, qu'est-ce que c'est ? du papier, tout bonnement. La terre au soleil, il n'y a que ça !

Virginie ne l'écoutait guère ; la Heuserie n'était

plus bien loin, et la jeune fille se demandait comment elle tournerait son compliment d'arrivée. Lavenel troubla sa méditation.

— Mais votre père n'a d'enfant que vous? dit-il; vous êtes son unique héritière?

Virginie hocha doucement la tête.

— Il a une seconde femme, dit-elle avec une ombre de tristesse dans sa jolie voix bien timbrée; je crois qu'il lui laissera son bien.

— Eh! que diable, la moitié tout au plus! s'écria Lavenel, soudain fort échauffé. On ne déshérite pas son enfant. Qu'est-ce que vous me dites là?

Virginie continuait à hocher la tête tout doucement; il reprit avec une véhémence nouvelle:

— Ce sont des biens au soleil, des meubles et des immeubles. Si c'étaient des papiers, des titres de rente, des machines au porteur, comme on en a à présent, je ne dis pas. Mais des biens au soleil! Cela ne se peut pas. On plaiderait, on gagnerait.

— Ah! monsieur Lavenel, dit tristement la jeune fille, il n'y a pas de procès à faire. Ils ont fait un contrat, et les acquêts n'entrent pas dans la communauté.

Lavenel un peu refroidi fit quelques pas sans mot dire, puis revenant à une idée mystérieuse qu'il n'émettait pas:

— Votre père était riche quand il s'est marié pour la seconde fois? dit-il.

— Il était à son aise.

— Alors, vous avez la moitié de ce qu'il possédait à ce moment-là. Vous êtes une héritière, mademoiselle Virginie. Connaissez-vous la loi ?

— Un peu, répondit la jeune fille, d'un ton mélancolique. Il le faut quand on défend son bien.

— Vous avez raison. Une héritière doit toujours connaître la loi. Eh bien, moi, si je me mariais, — ici Virginie le regarda à la dérobée, mais il fit mine de ne pas s'en apercevoir, — je voudrais mettre tout en commun, de sorte que les intérêts de ma femme ne feraient qu'un avec les miens, et je saurais les sauvegarder, je vous en réponds.

— Les *gens* (parents) de Philomène n'ont qu'à se bien tenir, pensa Virginie. — Au revoir, monsieur Lavenel, dit-elle tout haut; me voici arrivée.

— A tous ces jours, mademoiselle, répondit le galant de Philomène en honorant la jeune fille d'un grand coup de chapeau.

XI

Virginie entra dans la cour; au bruit de la barrière qui retombait, Marie parut à la fenêtre du premier.

— Charles, dit-elle à son mari, voilà le Greuze qui vient avec un panier de fraises.

Charles dégringola rapidement pour voir le Greuze, et faillit tomber sur la jeune fille, qui recula d'un pas en souriant.

— Ce que c'est que le trop d'empressement, mademoiselle, dit-il, en la conduisant dans la salle du rez-de-chaussée; dans mon impatience de vous voir, j'ai failli vous faire passer de vie à trépas.

Virginie se mit à rire : ce sans-façon la mettait à son aise, et sa sympathie pour les Parisiens redoubla quand elle vit entrer Marie, toujours avenante et gaie, qui lui tendit les deux mains, lui prit son panier, et lui adressa aussitôt une demi-douzaine de questions amicales, toutes faites pour provoquer la confiance et encourager la timidité de la jeune provinciale.

— Est-ce vous, mademoiselle Virginie, qui avez pensé à venir, ou bien votre marraine qui vous a envoyée? demanda Charles, qui aimait à voir paraître les dents blanches de la fillette dans son sourire timide et bienveillant.

— Je ne veux pas mentir, monsieur, dit-elle; c'est ma marraine qui m'a dit de venir, — mais elle savait bien le plaisir qu'elle me causait.

— Gentiment répondu, fit le romancier d'un air d'approbation. Et pensez-vous, mademoiselle Virginie, avoir autant de plaisir à revenir une autre fois?

— Pour cela, j'en suis bien sûre, répliqua-t-elle en regardant Marie.

Au bout de cinq minutes, l'entente la plus parfaite régnait entre nos trois personnages, et l'on eût dit qu'ils s'étaient connus toute leur vie.

Il arrive parfois qu'une communauté d'opinions sur les points essentiels se sous-entend entre gens qui se voient pour la première fois; un mot, un sourire, échangés à propos, vous font deviner que ce nouveau venu sent et pense comme vous; alors s'établit une grande cordialité, d'autant plus vive qu'elle est plus soudaine et qu'elle donne à ces nouveaux amis le plaisir inespéré d'une découverte agréable.

C'est ce qui arriva à Virginie auprès des jeunes époux; elle se sentit leur amie, et aussitôt, avec cet enthousiasme qui est un des plus beaux dons de cet âge, ils lui devinrent aussi chers que si elle les eût connus toute sa vie.

Charles se fit raconter par Virginie les impressions de son enfance; il trouvait un charme extraordinaire de fraîcheur et de grâce à ce récit des pensées d'une petite fille, plus intelligente que son entourage, mais pourtant étrangère à toute vanité, à toute ambition.

— Et vous n'avez jamais désiré habiter les grandes villes? lui demanda-t-il enfin.

— Jamais! répondit la jeune fille; j'y vivrais peut-être aussi bien qu'une autre, car je m'imagine qu'il doit s'y rencontrer beaucoup de belles choses, et aussi de bonnes gens, ajouta-t-elle en regardant

madame Verroy pendant que son joli visage se couvrait de rougeur à la pensée de sa hardiesse.

Une ombre parut sur la porte toujours ouverte, suivant l'usage patriarcal de la campagne, et au milieu d'un cri de joie et d'étonnement, au milieu des fous rires de Charles et de Marie, aux pieds de Virginie qui recula d'effroi, on vit tomber une valise, un chapeau de paille, un étui pour un autre chapeau, un chevalet de campagne, un parasol et un pliant de peintre, une gourde, une boite à couleurs, un mouchoir noué aux quatre coins qui contenait du linge et des bottin s, et un grand corps vêtu de toile grise et chaussé d'espadrilles s'étendit de tout son long sur le banc de famille en s'écriant :

— Eh bien! parlez-moi des lieues de pays pour rafraîchir un homme ! Je suis mort, mes amis, je suis mort !

Virginie, effarée, contemplait cette invasion sans savoir que dire ; semblable à un chat errant qui avait adopté le foyer des Verroy et qui s'y chauffait d'ordinaire, les pattes en manchon et le nez sur les cendres, si elle avait osé, elle aurait grimpé dans la cheminée.

— C'est notre ami Masson, lui dit Charles pour la rassurer.

Masson se leva, ramassa son chapeau, fit à la jeune fille un salut Louis XIII, balayant le sol avec le rebord de son yokohama, qu'il avait payé quarante-

cinq centimes en face de la gare, et lui dit d'une voix mélodieuse :

— Mademoiselle, je suis votre très-humble serviteur.

Tout le monde éclata de rire, et Virginie, s'enhardissant, aida Marie à ramasser tout le bagage épars sur le sol.

— Agréez, mesdames, mes humbles excuses pour le mal que je vous donne, gémit Masson en reprenant sa place sur le banc ; mais je viens de faire six lieues à pied avec le bibelot que vous voyez, et en espadrilles!

Ces chaussures fantaisistes, maculées de boues de toutes couleurs, avaient conquis en chemin une double semelle d'argile, bien plus épaisse que la première. — Et les rires de recommencer.

Marie apporta du vin, des fruits, du pain et du beurre ; Virginie, qui décidément l'avait adoptée, la suivait partout et finit par trouver on ne sait comment, avec l'intuition des caniches et des gens qui aiment, un verre, un couvert, une serviette, et Masson quitta l'horizontale pour s'asseoir devant ce festin.

Au moment où, ayant rempli son verre, il allait le porter à ses lèvres, il s'arrêta et le leva jusqu'à son front.

— Je bois aux dieux hospitaliers, dit-il à ses hôtes ; — à Hébé, ajouta-t-il en se tournant vers Virginie,

qui, interdite, baissa les yeux et sourit à demi.

Après avoir vidé son verre, Masson aborda le solide, et au bout de quelques instants pendant lesquels les autres l'avaient regardé manger :

— Cela va mieux, dit-il. Voici comment c'est arrivé.

Un léger bruit attira son attention du côté de la cheminée ; il vit le chat qui, ayant reconnu l'absence de tout danger, descendait avec précaution le long de la crémaillère et retournait à ses chères cendres encore tièdes.

— Nous voilà au complet, dit-il, je commence. Avant-hier soir, je bouclais ma valise, quand je vois entrer mon ami Bénédict ; j'avais laissé ma clef sur ma porte, et vous apprendrez tout à l'heure ce que m'a coûté cette négligence. Bénédict entre donc, me regarde empaqueter mes effets, et, remarquant une paire de superbes souliers de chasse qui n'avaient encore tué qu'un lièvre l'an dernier, il me dit :

— Qu'est-ce que tu vas faire de cela ? — M'en servir là-bas, lui répondis-je. — Là-bas, où ça ? — En Normandie sur la plage, dans le sable. — Dans le sable, où ça ? — Quelque part, du côté des Pieux. — Les Pieux ? c'est dans les terres ; j'y ai été il y a cinq ou six ans. — Eh bien, dans les falaises, quelque part ; ailleurs il y a des falaises, que diable ! — Oh ! oui, mon ami, il y en a ! Mais tu te figures que tu pourras marcher dans ce pays-là avec des bottes de gen-

darme? C'est tout rocher, mon ami, tout rocher. On dirait que l'on marche sur des étrilles qui auraient le dessous en l'air. Jamais tu ne pourras marcher là dedans avec ces haltères-là. — Il retournait mes belles bottines avec dédain, et ce disant, il les laissa retomber sur le plancher de la hauteur d'un mètre. J'avoue que c'était lourd. — Que veux-tu que je mette à mes pieds, alors? lui demandai-je avec l'innocence d'un agneau qui bêle en appelant le boucher. — Des espadrilles, mon cher, des espadrilles; c'est souple et moelleux; la semelle épaisse vous garantit des pointes de rocher, et puis on est si bien là dedans !

— Le sybaritisme et la lâcheté naturelle à l'homme aidant, j'achetai de belles espadrilles — vous les voyez — Masson allongea ses pieds qui n'avaient plus ni forme ni couleur, — et je les mis dans mon sac de voyage. Je pars, j'arrive, comme on dit dans les drames. On me dépose à une gare pleine de roses. Oh! des roses! je n'en ai jamais tant vu, — excepté sur vos joues, mademoiselle, dit-il, en se tournant brusquement vers Virginie qui l'écoutait les yeux grands ouverts. Il y avait aussi une voiture, une espèce de guimbarde qui m'amène aux Pieux. Jusque-là tout allait bien; c'était ce matin, vers dix heures, aux Pieux, et à propos, pourquoi cela s'appelle-t-il les Pieux ? Il n'y en a qu'un, sans calembour : c'est le clocher de l'église, qu'on doit voir tout

au moins de la banlieue de Paris, tant il n'en finit plus. — Là, je me sustente et je demande à l'aubergiste — qui eût cru cela de lui? il avait l'air d'un si brave homme! — je lui demande s'il y a loin pour venir à Diélette.

— Il y en a pour une petite heure par les chemins de traverse, me répondit l'aubergiste. — C'est bien, me dis-je, j'irai à pied.

J'endosse tout ce que vous voyez; j'avais l'air de Dupuis dans la *Cigale*, mais en moins bien, vous savez, — et me voilà parti par le chemin de traverse. Je marche une petite heure, et puis une grande, et je ne vois pas la mer; notre homme m'avait dit qu'un peu avant d'arriver chez vous, je verrais la mer. Je me dis que c'est parce que j'étais trop chargé, que je ne marchais pas au pas réglementaire, et je remarche une autre petite heure. Alors, — j'avais des bottines vernies; elles sont là, nouées dans le mouchoir, — je commençais à avoir chaud aux orteils; je m'assieds sur le rebord d'un talus, et je mets mes espadrilles, mes triomphantes espadrilles, et je repars d'un pied assurément plus léger.

Quand j'eus fait un petit kilomètre, je me sentis tout à l'aise, mais néanmoins les lieues de pays commençaient à me sembler longues. Voilà le paysage qui se modifie; plus de landes; des ravins, de délicieux ravins, avec d'adorables ruisseaux, remplis du plus délectable cresson; cela me faisait songer à la *Cyro-*

pédie, — et au poulet rôti; puis d'autres ravins, d'autres ruisseaux, d'autre cresson... — Je crois, me dis-je, mon ami Masson, que tu as perdu la traverse. Et en effet je l'avais perdue! Mais j'en ai retrouvé une autre, et les traverses, d'ailleurs, quand on les perd, ce n'est pas perdu pour tout le monde.

Ici, une autre ombre parut dans la porte, et Philomène entra doucement; à cette vue, Virginie rougit, le chat s'enfuit, et Marie se leva pour offrir un siége. Un petit moment de malaise général suivit, et Masson reprit son récit, mais sans plaisir et sans gaieté; la fatigue avait évidemment pris le dessus; Virginie s'en alla, accompagnée par les instances de Charles et de sa femme, pour l'engager à renouveler souvent sa visite.

— Je n'ai pas voix au chapitre, dit Masson en s'inclinant; mais si j'osais, mademoiselle, j'exprimerais le même vœu...

Virginie lui jeta en remercîment un regard si plein de malice et de gaieté que le jeune homme en resta stupéfait.

— Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante!

dit-il quand elle eut disparu. On peut bien voler ce vers-là à M. Augier, en parlant d'une si aimable fille!

— Depuis que nous la connaissons, mon cher, répondit Verroy, nous ne nous disons plus autre chose.

Philomène jeta à la porte par où avait disparu Virginie, un regard sournois, chargé de menaces; mais la porte ne parut pas s'en émouvoir. Masson, qui l'avait suivi, ne s'en émut pas non plus, mais il le casa dans sa mémoire, afin de l'en retirer plus tard, le cas échéant.

XII

Lavenel s'en était retourné chez lui, car aucune affaire ne l'avait conduit du côté de la Heuserie, en réfléchissant profondément à bien des choses secrètes.

D'abord, par quel singulier hasard arrivait-il que Virginie Beuron eût retardé cette année la visite qu'elle faisait d'ordinaire à sa marraine au temps de Pâques? Ces gens qui changent leurs habitudes sont vraiment insupportables! On est accoutumé à les voir en avril, ils arrivent en juillet, et l'on ne sait plus seulement où l'on en est de la saison.

Et puis, comme elle était jolie, cette petite fille! L'année précédente, elle n'avait pas grande apparence; ces fillettes maigrelettes qui se remplument sont sujettes à vous causer de ces surprises, mais c'est bête, car vraiment on ne sait plus sur quoi compter avec elles! Elle était noire, la voilà blanche et rose; elle était longue avec des pattes d'araignée

emmanchées aux épaules, et voici qu'elle a des bras superbes... C'est absurde!

Et puis, quel drôle de corps que le père Beuron, d'avoir mis le bien de sa fille en écus! Lavenel avait médit les écus, — d'abord parce que c'est l'usage en pays normand, — et puis, parce que c'était son idée d'en médire dans ce moment; mais au fond c'était un bien bel avantage pour le gendre qui viendrait, à condition toutefois que ce gendre fût un homme intelligent qui n'allât pas s'imaginer de reconvertir les écus en terre! Les écus! c'est fait pour rouler! Le commerce, par exemple, qui vit de crédit, mais aussi de beaucoup d'argent comptant, voilà ce qu'il fallait à cette jolie dot en écus sonnants!

Ici Lavenel pensa à ses dettes; il devait une dizaine de mille francs par le monde, et trouvait dur d'en payer l'intérêt à douze pour cent. Son prêteur était fort aimable, et ne réclamait aucun remboursement, ni proche ni lointain; mais douze pour cent par an, cela fait un pour cent par mois, et quand il y a beaucoup de centaines, c'est une rente! Une rente qu'il faut rattraper de bric et de broc sur les grains, farines et issues... Lavenel soupira.

Comme Philomène était déplaisante! Tenez, la voilà qui venait là-bas, avec sa démarche anguleuse, le poing posé sur sa hanche en arrière comme si elle se donnait à elle-même une bourrade pour s'envoyer en avant! Quelle différence entre Philo-

mène et Virginie! Eh! eh! d'ailleurs, c'était naturel, car entre ces deux dames la différence d'âge était de vingt ans. Lavenel ressongea aux grâces de Virginie, et pour éviter la vue de sa fiancée, il ouvrit une barrière, entra dans un clos et disparut à tous les regards.

Ses pensées l'avaient suivi cependant, car en rentrant chez lui il jeta avec humeur sur la table trois brins de trémaine, autrement dit de trèfle rose et parfumé, qu'il avait cueillis sur la route. Par-dessus ses lunettes, la vieille madame Lavenel contempla longuement les trois brins, puis son fils, puis les trois brins encore, et finit par demander:

— Qui qu' ch'est qu' cha?

— Ça, répondit son fils, c'est de la trémaine à Louis Bon-Marin, que j'ai cueillie dans sa pièce en herbe.

— Ah! fit la vieille femme sans cesser de reporter ses yeux du trèfle à son héritier; elle ne saisissait pas la corrélation entre ces brins de fourrage et la mauvaise humeur de maître Théodore Lavenel.

Celui-ci enfonça son chapeau sur ses yeux, plongea son nez de polichinelle et son menton de galoche dans les mystères de sa cravate aux plis nombreux, puis sans préambule:

— Savez-vous, ma mère, dit-il, que Virginie Beuron aura trente-six mille francs de dot en argent comptant?

— Non, mon garçon, répondit la vieille dame, qui cessa de regarder son fils et les brins de trèfle pour retourner à son tricot, car elle avait compris l'énigme.

— Et puis la moitié du bien de son père à la mort de celui-ci ?

Madame Lavenel agita négativement la tête, et mit ses aiguilles en marche avec dextérité.

— Et une jolie fille, Virginie, et aimable, et polie...

Il fit quelques tours dans la boutique, donna un coup de pied dans un sac vide qui traînait à terre, et tout à coup entre ses dents :

— Je mérite mon sort, dit-il ; il fallait être un imbécile pour vouloir épouser Philomène.

Pendant un moment, les aiguilles d'acier battirent la mesure d'un petit air rapide et mélancolique.

— Il n'y a encore rien de fait, dit lentement madame Lavenel.

Théodore se retourna brusquement.

— Vous dites, ma mère ?

— Il n'y a rien de fait, répéta la vieille femme de sa voix tranquille.

Lavenel vint s'appuyer sur le comptoir, posa ses deux coudes dessus, sa tête dans ses deux mains, et pendant un quart d'heure, la mère et le fils se parlèrent tout bas, comme dans les mélodrames.

XIII

— A présent que tu as du monde, dit Philomène à sa cousine le lendemain matin, un peu avant l'heure du déjeuner, je ne viendrai plus que quand tu auras besoin de moi.

Accroupie sur l'âtre, Marie confectionnait une omelette à l'aide d'un beau feu clair de bois de hêtre, qui dansait hardiment autour de la poêle ; elle leva en l'air la fourchette avec laquelle elle surveillait la cuisson, regarda madame Crépin, et lui dit avec étonnement :

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas vous déranger dans vos relations d'amitié, répondit la veuve avec la modestie qui était son plus bel apanage.

Marie haussa les épaules et plongea sa fourchette dans les œufs battus.

— Je ne vois pas en quoi tu pourrais nous déranger, dit-elle au bout d'un moment, et je ne vois pas non plus pourquoi tu dis des choses semblables ; tu sais bien que cela m'ennuie.

— Je ne veux pas t'ennuyer, ma chère, repartit madame Crépin d'un ton piqué ; c'est précisément

pour ne pas t'ennuyer que dorénavant je me tiendrai chez moi.

— Voyons, Philomène, dit madame Verroy en quittant son poste de confiance, pourquoi dis-tu des bêtises? Tu te fâches on ne sait à quel propos; il te prend envie d'être huit jours sans venir, je ne te demande pas pour quel motif; tu viens ensuite tous les jours pendant une semaine, j'en suis enchantée; tu es ici libre comme l'air; quelle lubie te fait éprouver le besoin de m'annoncer ton caprice sédentaire? Si tu voulais rester chez toi et ne pas me causer de contrariété, il fallait le faire sans le dire.

Philomène ne répondit pas, mais tourna le dos à la lumière et resta ensuite debout, immobile, comme un enfant mis en pénitence, pendant que Marie déposait l'omelette sur la table.

— Où sont nos messieurs? dit-elle en regardant autour de la salle. Elle aperçut alors la mine déconfite de madame Crépin et s'approcha d'elle.

— Eh bien? fit-elle en lui mettant la main sur l'épaule.

Philomène détourna la tête en étouffant un sanglot.

— Des larmes? dit Marie, plus irritée au fond qu'elle n'eût voulu en convenir; voyons, Philomène, qu'est-ce qu'il y a?

— Tu me rudoies, dit la veuve en dévorant ses pleurs. Je n'aime que vous au monde; il est bien

pénible de voir mon amitié et ma délicatesse si étrangement récompensées.

Marie se dit que Philomène choisissait bien mal ses moments d'expansion ; l'omelette refroidissait avec la rapidité ordinaire aux omelettes ; madame Verroy résolut de brusquer la situation.

— Assieds-toi là, grande sotte, dit-elle en appuyant ses deux mains sur les épaules de sa cousine, ce qui précipita madame Crépin sur une chaise : mets-toi à table, mange l'omelette, et ne dis plus de bêtises !

Elle corrigea ce que ce discours pouvait avoir de peu cérémonieux par un baiser sur chaque joue, et sortit pour appeler les deux jeunes gens, qu'elle trouva dans la cour.

— Je n'aime pas les œufs, disait Philomène ; ils me restent sur l'estomac.

— Vous nous avez déjà dit cela, cousine, répondit Charles, qui, entrant le premier, fut seul à recueillir cette confidence ; mais rassurez-vous, il doit y avoir autre chose.

Il y avait autre chose en effet, et Philomène ne parut point souffrir de l'estomac, car, malgré son émotion récente, elle fit preuve d'un joli appétit. Masson, placé en face d'elle, la regardait avec une certaine curiosité. Certes, elle n'avait point une figure banale ; l'expression de sa physionomie, très-variable, tantôt renfrognée, tantôt complétement

ouverte et expansive, modifiait totalement ses traits, d'un galbe net et très-décidé, de sorte que plusieurs fois par heure, ce n'était pas une Philomène que l'on avait sous les yeux, mais toute une collection de Philomènes.

— Eh bien, Masson, dit Charles quand l'omelette eut disparu, que fait-on à Paris ?

— On se promène sur les boulevards pendant la journée, on entre au café, et le soir on va au théâtre, répondit Masson avec l'air de béatitude de celui qui n'accomplit plus aucune de ces corvées.

— Qu'est-ce qu'on donne au théâtre? demanda Charles.

— La 3,000e de *Macadam en pâte* et la 495e des *Hurluberlus,* répondit le comédien en croisant les bras.

— Toujours la même chose alors ?

— Toujours.

— Qu'est-ce qu'ils font sans toi à ton théâtre ?

— Ils me font doubler. Pour ce que je joue ! J'apparais au 3e acte et je dis aux figurants : « Par le ciel, messeigneurs, vous venez de faire une triste besogne ! » Puis je passe mon épée au travers du corps à Gadoreau, tu sais, le petit Gadoreau ? Et je rentre chez moi me faire une tasse de thé et lire tes romans.

Marie riait ; Philomène la regarda d'un air de reproche ; elle ne comprenait pas très-bien, mais il

ne lui semblait pas qu'il y eût là de quoi rire. Alors, ce monsieur qui tutoyait Charles jouait dans un théâtre. Philomène n'avait jamais été au théâtre.

— Et ta mère? demanda Charles

— Elle me maudit toujours.

— Et elle t'envoie toujours de l'argent ?

— Bien entendu. Mais ce qu'elle m'envoie n'est rien à côté de ce qu'elle dépense en messes et en cierges pour me faire rentrer dans le giron de l'Église.

— Et ça ne réussit pas?

— Pas du tout. Que veux-tu que je fasse, une fois rentré dans le giron, eh?

— Vous avez toujours la même vocation artistique? demanda Marie.

— Moi ? pas le moins du monde. Je ne l'ai jamais eue, la vocation. Seulement, ma mère et feu mon oncle l'abbé voulaient me faire entrer au séminaire ; j'avais dix-sept ans, j'avais fini mes classes ; — pour leur faire pièce, je suis entré au Conservatoire ; mais jamais je n'aurais songé au Conservatoire sans le séminaire.

— C'était guérir le contraire par les contraires, suivant les règles, fit Charles ; tu es un grand médecin, Masson.

— Et vous continuez le théâtre tout de même ? demanda Marie en souriant.

— Que voulez-vous que je fasse ? Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, répondit philo-

sophiquement le jeune homme. J'hériterai un jour d'une dizaine de mille francs de rente; ce jour-là, je quitterai les planches, comme on dit, et j'irai planter des choux.

— Jamais! fit Charles; jamais tu ne planteras de choux! Ce n'est pas dans ta nature.

— C'est possible. Eh bien, je m'installerai dans une petite maison aux environs de Paris, je n'y planterai pas de choux, je me marierai, je serai bon époux, bon père et tout ce qui s'ensuit.

— Tel n'est pas mon horoscope, dit Marie; vous tournerez la tête à une héritière qui vous épousera de force, et vous deviendrez millionnaire.

— Je ne suis pas fat, répondit Masson en se caressant le visage avec complaisance; je ne prétends pas à de si hautes destinées.

Tout le monde se mit à rire du geste, non des paroles; Philomène continua à regarder le jeune comédien comme elle eût regardé l'éléphant du Jardin des Plantes.

— Non, reprit Masson, j'ai un autre idéal, j'épouserai une jeune fille aimable, pas trop instruite, mais qui sache un peu de cuisine; il faudra qu'elle m'apporte une cinquantaine de mille francs, car je ne suis pas assez riche pour deux, — et puis les mioches! — Je tiens à ce qu'elle soit jolie, — c'est si vilain une laide! — et pourvu qu'elle ait bon caractère, nous serons très-heureux.

— *Aurea mediocritas,* dit Charles.

— Précisément.

— Quel âge as-tu ?

— Trente-cinq ans dans huit jours.

— C'est le bel âge, dit Charles. Il y a deux ans que j'ai eu trente-cinq ans ; aussi je trouve que trente-sept ans est un âge encore bien plus beau.

Masson et madame Verroy se mirent à rire ; Philomène, toujours sérieuse, les regardait et se demandait de quelle ménagerie sortaient tous ces gens que jusqu'alors elle avait crus sensés.

— Quelle drôle de chose, dit Charles, que l'idéal ! Je me rappelle qu'à vingt ans je rêvais de trouver une blonde aux yeux noirs, mignonne et coquette, avec des grâces d'enfant ; j'ai promené cet idéal-là quelques années dans tous les coins de la France ; voici qu'un beau soir j'ai rencontré Marie, — brune, grande et simple comme une fille qui n'a jamais regardé un homme en face, — me voilà amoureux, — et vous savez le reste !

— La morale de cette histoire, fit Masson d'un ton didactique, est qu'il ne faut point se faire d'idéal.

— Au contraire, reprit vivement Marie, il faut s'en faire un, — et en changer. On a ainsi le plaisir de la comparaison.

Nos amis riaient de plus belle : Philomène sourit vaguement.

— Et vous, madame, demanda poliment Masson, quel est votre avis ?

— Oh ! moi, monsieur, répondit la veuve avec aisance, je n'ai pas d'avis. Une pauvre paysanne ignorante comme moi doit écouter les autres et se taire.

— Vlan ! pensa Charles. Voilà un froid qui tombe.

Le froid était tombé en effet, et le repas s'acheva moins gaiement qu'il n'avait commencé. Quand on eut quitté la table pour aller dans le petit jardin envahi par les herbes, plein d'ombre et de soleil tamisé par les branches, Masson s'approcha de madame Verroy.

— J'ai peut-être blessé votre cousine ? lui demanda-t-il avec la bonté naturelle à son caractère. Si j'essayais de réparer ma sottise ?... Mais, dites-moi comment j'ai pu la blesser, car je n'en sais rien, je vous le jure.

— Philomène est quinteuse, lui répondit Marie. Elle a eu de grands chagrins, elle a su les sup porter dignement; nous ne lui en voulons pas de ses petites fantaisies; après tant de peines, il est bien naturel qu'elle ait l'esprit un peu aigri.

En quelques mots, madame Verroy fit connaître à Masson les événements de la vie de madame Crépin; et l'excellent garçon se mit à la plaindre de tout son cœur.

— Vous aime-t-elle? demanda-t-il à Marie; elle vous paraît bien dévouée.

— Elle nous donne à tout moment des preuves d'amitié, répondit la jeune femme ; je crois que notre venue en ce pays a été pour elle un grand bienfait, en la tirant du marasme où elle se plongeait.

— Si elle vous aime, fit Masson, je l'aimerai aussi, car Charles et vous, êtes les meilleures gens du monde. Vive la cousine Philomène !

Marie le quitta, et Philomène se rapprocha aussitôt de sa parente.

— Vous avez parlé de moi ? lui dit-elle. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

Sans s'arrêter à l'incongruité de cette question, Marie rendit compte en quelques mots de la conversation précédente.

— C'est un excellent cœur, ajouta-t-elle en parlant de Masson ; tu nous aimes et il nous aime : je crois que vous serez bientôt grands amis.

Philomène pressa la main de sa cousine.

— Que tu es bonne! lui dit-elle avec effusion. Après un petit silence, elle reprit : — Quelle drôle de femme que cette madame Aubier! Il faut qu'elle ne soit pas gênée pour t'avoir envoyé comme cela, sans cérémonie, sa grande sotte de filleule !

— Virginie? Mais nous la trouvons délicieuse de tout point! C'est une très-gracieuse attention de la vieille dame, au contraire! Les fraises étaient cent fois meilleures, apportées par cette jolie fille.

— Jolie? repartit vivement Philomène, tu la trouves jolie?

— Extrêmement jolie, avec ses grands yeux doux et son modeste sourire.

— Un grand visage tout rond, qui ne dit rien, reprit la veuve avec amertume; une grande bouche, des yeux de hibou. — Mon Dieu! comment peut-on trouver de l'agrément à Virginie Beuron? Et puis elle est si bête! Est-ce que tu vas t'encombrer de cette fille-là?

— Elle ne m'a point paru bête, répondit Marie d'une voix plus grave que de coutume. Elle nous a semblé posséder un heureux naturel et un bon caractère.

— Elle dit tout ce qu'elle pense, s'écria inconsidérément madame Crépin.

— Eh! mais, c'est peut-être un mérite, répliqua madame Verroy assez sèchement. Puis, craignant d'avoir blessé sa cousine, elle ajouta avec douceur: — J'ai remarqué, Philomène, que tu as aussi des antipathies peu raisonnées; tu te fais des monstres des gens et des choses, parfois tout à fait sans motifs; je conçois que les épreuves de ta vie t'aient rendue défiante, mais ce n'est pas une raison pour que nous, qui n'avons point de motifs pour être soupçonneux, nous épousions tes antipathies sans examen. Virginie est une honnête fille, — tu ne m'as dit que du bien de sa marraine, — tu voudras

bien trouver bon que nous la recevions ici sur le pied de l'intimité qu'autorise notre vie campagnarde.

— Tu es bien libre de recevoir qui tu veux, ma chère, répondit sur-le-champ Philomène, avec une grande sincérité dans la voix et dans le regard. Certainement, ces gens-là sont d'honnêtes gens, et il n'y a rien à dire contre eux; seulement, je m'étais figuré que des personnes comme vous devaient se connaître en beauté et en esprit, — et jamais je n'aurais songé que vous pourriez trouver soit l'un, soit l'autre, à Virginie : voilà tout. Si on me l'avait dit, j'aurais juré le contraire.

— Eh bien, ma bonne amie, tu te serais trompée, — et cela prouve une fois de plus qu'il ne faut jurer de rien.

Philomène sourit moitié miel, moitié vinaigre, — et ne parla plus de se retirer sous sa tente.

XIV

— Mon cousin! dit Philomène, l'après-midi du dimanche suivant, pendant que Masson s'évertuait à esquisser une aquarelle de la Heuserie, et que Verroy le regardait faire en le critiquant avec la désinvolture de ceux qui ignorent tout d'un art.

— Ma cousine! répondit le jeune homme sans s'émouvoir. — Masson, tu fais ton arbre trop vert!

— Il est vert cependant! que diable! je ne puis pas le faire rouge! répondit le comédien en cherchant des tons sur sa palette de porcelaine.

— Non, pas rouge, — mais il n'est pas nécessaire de le faire vert émeraude.

— C'est juste, je vais chercher un autre ton.

— Ma cousine, veuillez m'excuser, dit Charles en se retournant, je suis à vous.

Philomène avait attendu patiemment la fin de ce dialogue; elle s'assit sur une marche de pierre en face de Verroy et commença l'attaque:

— Mon cousin, connaissez-vous les affaires? dit-elle à voix haute et claire.

— Cela dépend, ma cousine, de ce que vous appelez les affaires, répliqua sagement Verroy.

— Les affaires d'argent, mon cousin, les affaires qui ne vont pas toutes seules.

— Les affaires d'argent, ma cousine, vont bien rarement toutes seules. Cependant, je crois vous comprendre, et je vous répondrai que j'ai eu jadis quelques démêlés avec des éditeurs, des directeurs de journaux, voire même un propriétaire, il y a quelque temps, qui voulait me faire payer six mille francs de réparations locatives pour un appartement que j'avais pris en mauvais état et habité six mois. Mille francs de réparations pour chaque mois!

Mais je ne lui ai rien payé du tout, et j'ai obtenu à ce jeu-là une certaine habitude des affaires, — de quelques affaires.

— C'est ce qu'il me faut, mon cousin, répondit gracieusement Philomène ; — elle était décidée à ne pas se laisser démonter. — J'ai à Paris quelque débiteurs qui ne veulent pas me payer; comme faire pour rentrer dans mon argent ?

Charles médita un instant, et du bout du doigt indiqua à Masson, sur le papier, un pan de murai qui tombait sur le ruisseau d'une manière i tante. Le jeune homme fit un signe de tête, n, fil à plomb, envoya un geste de remercîm ait son ami du bout des doigts de la main gauche, et s'appliqua à rétablir l'équilibre dans son architecture.

— Sont-ce des commerçants, vos débiteurs ? demanda Charles à Philomène.

— Oui, mon cousin.

Elle ne mentait pas ; son unique débiteur était commerçant, et sa dette était peu de chose.

— Adressez-vous au tribunal de commerce.

— A Paris ?

— Vraisemblablement !

Philomène soupira.

— Une pauvre veuve est bien à plaindre, dit-elle ; si l'on charge les avoués, notaires et autres de régler les différends, ils s'arrangent si bien que la somme est plus que mangée quand l'affaire est finie.

— C'est le sort commun! dit Charles.

— Si j'étais riche, reprit la veuve, je laisserais aller ces créances-là ; elles me donneront certainement plus de mal qu'elles ne valent; mais je ne suis pas riche, et je ne puis laisser perdre...

Masson, impatienté du ton confidentiel que prenait l'entretien, fredonna tout bas les paroles du Cantonnier » :

Ça prouve que les malheureux,
S'ils sont malheureux,
Eh ben, c'est malgré-z-eux!

Philomène continua imperturbablement :

— Voyez-vous, mon cousin, j'ai vendu, il y a quelque temps, les meubles et les bestiaux de la ferme que je tenais de mon père : le nouveau fermier apportait tout le matériel d'exploitation ; j'ai touché la moitié de cet argent ; il me reste à recevoir à la Saint-Michel deux mille deux cents francs.

Masson, surpris, se retourna brusquement ; dans son idée, avec ses vêtements plus que modestes, sa démarche de paysanne, ses mains calleuses et ses vilains petits bonnets de linge, Philomène était une parente pauvre à qui les Verroy offraient l'hospitalité pour alléger ses dépenses ; mais un matériel de ferme qui valait près de cinq mille francs supposait une ferme considérable... Madame Crépin était donc riche? Que signifiaient alors ses doléances?

— Ce sera pour payer la liquidation de la succession de mon mari, continua la veuve impassible, quoique ses yeux de chat eussent fort bien apprécié le mouvement de Masson ; mais il me faudra encore quelques centaines de francs, et les créances de Paris me les auraient fournies bien à propos, si les gens voulaient payer.

Charles, très-ennuyé, avait bonne envie de s'en aller ; mais l'impolitesse aurait été trop flagrante ; il se contenta de se lever et de faire deux pas du côté de l'aquarelle.

— La terre, voyez-vous, mon cousin, reprit madame Crépin, c'est très-beau, sur le papier ; cela fait bien de dire : J'ai pour une soixantaine de mille francs en bonnes terres !

— Vous en avez donc pour soixante mille francs ? demanda Charles, saisi d'une envie démesurée de taquiner Philomène.

— Oui, mon cousin : mais si je voulais les vendre, je n'en trouverais pas la moitié ; vous savez que la terre, quand on veut l'acheter, elle vaut très-cher ; mais quand on veut la vendre, elle ne vaut plus rien. Et puis elle rapporte à peine trois du cent, et en fermage encore moins. Ah ! j'ai bien de la peine à joindre les deux bouts ! Ça fait que j'ai absolument besoin de rentrer dans mes créances. Est-ce que vous ne prendriez pas ma procuration, mon cousin ?

— Ah ! mais non ! s'écria Charles avec toute

l'énergie d'un sentiment comprimé qui se fait jour ; non, et non ! Il ne faut pas m'en vouloir, cousine, mais j'aurais trop peur de gâter vos affaires en y mettant la main !

— Il faudra donc que j'aille à Paris ! gémit Philomène.

— Cela me paraît le parti le plus raisonnable.

Madame Crépin resta pensive un moment.

— La vie est si chère dans les hôtels ! dit-elle ; je me demande si je ne ferais pas mieux de renoncer à tout !

— Je croyais que Marie vous avait priée de descendre chez nous, dit Verroy, décidément de mauvaise humeur.

— Que vous êtes bon, mon cousin ! s'écria Philo mène. Jamais je n'oublierai ce que vous faites pour moi ! Mais, ajouta-t-elle, je ne sais pas si je pourrai me décider à faire ce voyage. Je déteste tellement Paris que je n'ai jamais voulu seulement le traverser. J'ai été une fois rejoindre mon mari à Bordeaux ; eh bien, j'ai passé par le centre, uniquement par horreur de Paris.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce Paris ? demanda Masson, désireux de détourner la conversation.

— Il ne m'a rien fait, monsieur ; je le déteste, voilà tout.

— La cousine Philomène a de ces aversions justifiées, dit Charles en souriant un peu, très-peu.

Philomène le regarda; elle n'avait pas compris, mais elle sourit aussi.

— Je ne sais pas, reprit-elle, si je pourrai vaincre ma répugnance... J'y penserai ; en attendant, je vous remercie toujours de votre bonne invitation. Jamais je n'aurais été assez hardie pour vous demander ce que vous m'offrez...

— Passez, muscade! pensa Masson, le tour est joué. Elle est joliment forte, tout de même.

— Mais, continua Philomène, si je puis vous être utile en quoi que ce soit, usez de moi.

— Merci, cousine, dit Charles. Et il ajouta *in petto :* C'est encore moi qui dois la remercier, ou bien nous n'en finirons pas.

XV

— Elle est donc riche, votre cousine? demanda Masson, quand, le soir venu, Philomène eut quitté la Heuserie. Moi qui la croyais pauvre comme Job!

— Elle est propriétaire de cette maison, mon cher, et de bien des choses encore. Je la crois beaucoup plus riche qu'elle ne veut en convenir ; et ce qui me paraît prouvé, c'est qu'elle est extraordinairement avare.

— C'est un travers excusable, fit le jeune homme;

si, sauf l'avarice, elle est bonne et dévouée, comme vous ne souffrez pas de ce défaut, vous pouvez aisément passer dessus. Quel âge a-t-elle?

— Environ quarante ans.

— Seulement? Je lui aurais ajouté cinq ou six années; elle n'a plus d'âge, cette femme-là.

— Elle songe pourtant à se remarier, fit malicieusement Charles, qui lui gardait rancune.

— Oh! Charles, s'écria Marie, tu sais bien qu'elle s'en défend tant qu'elle peut!

— Oui, ma chère amie, mais je commence à la connaître; la conversation de tantôt m'a fait tomber des yeux un boisseau d'écailles. Elle se défend précisément de ce qu'elle est décidée à faire. Elle épousera Lavenel... à moins qu'elle ne trouve mieux.

— J'espère, conclut Masson, qu'elle nous invitera tous à la noce.

— N'y compte pas; ce seront des noces cachées, — sans lettre de faire part, — les témoins seront seuls admis, et encore on leur fera jurer qu'ils ne révéleront jamais l'âge de la conjointe; pour plus de précaution, il y aura des boules de coton toutes préparées, et tout le monde s'en mettra dans les oreilles. — Et à ce propos, Masson, pourrait-on faire déclarer nul un mariage dont les quatre témoins seraient atteints de surdité désolante et confirmée?

— Je n'en sais rien, mon ami; il y aurait peut-être là matière à faire un drame pour l'Ambigu...

— Ou un vaudeville pour le Palais-Royal.

Masson tira un cigare de sa poche, l'alluma et resta rêveur un moment.

— Tu penses au Palais-Royal? lui demanda son ami.

— Non, je songe à mademoiselle Virginie, — c'est Virginie que vous l'appelez, cette jolie fille! Elle doit avoir un Paul?

— Je n'en sais rien, je ne crois pas. As-tu entendu parler, toi, Marie, d'un Paul quelconque pour Virginie?

— Non. Elle est difficile à marier. Vous figurez-vous l'alliance de cette aimable enfant avec un homme grossier, qui jure et qui boit?

— Ça fait frémir! dit Charles d'un ton tranquille. N'y a-t-il dans le pays que des gens de cet acabit?

— Mais, mon ami, c'est réputé à mérite. On se moquerait d'un propriétaire qui ne saurait pas jurer convenablement et boire son café avec beaucoup d'eau-de-vie.

— Ce serait un meurtre! s'écria chaleureusement Masson; Virginie mérite un autre sort, et elle l'aura: d'abord on a toujours le sort que l'on mérite.

— Tu crois ça?

— Fermement.

— Et les femmes que l'on coupe en morceaux, elles ont aussi le sort qu'elles méritent?

— Les femmes que l'on coupe en morceaux,

répéta Masson sans se presser, en cherchant un argument, cela dépend; dans la quantité, il y en a certainement qui l'ont mérité; les femmes qui ont exaspéré leur mari, par exemple, et puis... non, je crois que c'est à peu près tout.

— Il y en a donc qui ne le méritaient pas?

— Cela doit arriver.

— Eh bien! qu'est-ce que tu fais de ta théorie?

— Ce qu'on fait de toutes les théories, mon ami, — on les met au rancart quand on n'en a plus besoin, répliqua Masson, en secouant la cendre de son cigare; les théories n'ont pas d'autre utilité.

Le soleil avait disparu derrière le vallon, et la lune montrait dans le ciel la tranche mince de son croissant effilé; une fraîcheur pénétrante avait succédé à la chaleur d'une journée de juillet, et l'ombre se glissait tout doucement sous les arbres, envahissant d'abord les coins, qui devenaient d'un noir profond et velouté, puis les trous des pierres, le dessous des corniches, le tronc des hêtres, la rigole du ruisseau verte et moussue, et les fenêtres ouvertes qui paraissaient des gouffres sans fond. La clarté décroissante flottait encore sur le toit de la maison, dans les massifs de verdure qui semblaient dorés d'un reflet de soleil, sur la façade grise qui paraissait blanche, et où les plaques de lichens formaient de larges taches plus blanches, presque éclatantes dans la demi-teinte.

— Vos lichens sont superbes, dit Masson, en regardant ce riche vêtement qui pare la pauvreté des pierres.

— Crois-tu que Philomène voulait les faire gratter? répondit Charles d'un ton indigné. Elle prétend qu'ils lui rongent sa maison.

— Qu'est-ce que ça fait, dit flegmatiquement le jeune homme, pourvu que ce soit joli?

— Mais, mon cher, c'est une calomnie; jamais les lichens n'ont rien rongé. Ils n'empruntent rien à la pierre ni aux arbres, et vois un peu ce qu'ils leur apportent de couleur et de richesse. J'ai failli lui dire des sottises.

— Au lichen?

— A Philomène. En voilà une qui n'a pas le sens poétique! Vois-tu d'ici les ouvriers grattant les pierres et récurant le ruisseau? Autant vaudrait remettre encore une fois à neuf notre pauvre obélisque de Louqsor. Un des chagrins de ma vie! Il m'a semblé, quand je l'ai vu nettoyé, qu'il était tout nu, et qu'il avait honte.

— Tu aimes trop les pierres, répondit Masson; cela te perdra.

— Pourquoi?

— Parce que tu feras bâtir, et que cela vous perd un homme.

— Bâtir! Non; mais j'aurais bien voulu acheter cette petite maison.

— Qui t'en empêche ?

— Philomène ne veut pas la vendre.

— Eh bien, mon ami, passe-t'en ; la résignation à ce que l'on ne peut empêcher est une des principales vertus de l'humanité.

Charles, un peu agité par le souvenir de ses griefs contre madame Crépin, marchait de long en large dans la cour ; tout à coup, il s'arrêta : la barrière venait de s'ouvrir, et dans l'ombre croissante, il voyait venir à lui deux femmes qu'il ne reconnut pas d'abord.

— Bonsoir, messieurs ! dit la voix de madame Aubier. Nous arrivons bien tard, n'est-ce pas ?

— Chère madame, c'est vous ? fit Marie en accourant, soyez la bienvenue !

On entra dans la maison, une lampe fit son apparition, et chacun put constater que la vieille dame avait l'air très-fatigué : Virginie, presque aussi pâle que sa marraine, la regardait avec des yeux pleins de tendresse et d'inquiétude.

— Pourquoi si tard, si loin ? demanda Marie.

— J'étais sortie ce soir, dit madame Aubier en parlant avec peine, afin de promener Virginie, qui n'a pas beaucoup de distractions. Mon mari dînait chez le percepteur ; nous étions seules, nous sommes venues par ici, avec l'intention de vous surprendre ; il y a longtemps que je ne suis plus bien bonne marcheuse .. Ici près, à l'entrée du chemin, j'ai été prise

d'un accès d'asthme; il y a plusieurs années que cela ne m'était arrivé... J'ai cru que j'allais mourir.

Marie s'empressait déjà, et apporta quelque calmant que l'on fit prendre sur-le-champ à l'excellente femme.

— Il fallait venir ici chercher des secours, puisque vous n'étiez pas éloignées, dit Charles à la jeune fille.

— Ma marraine n'a pas voulu; elle avait peur de mourir pendant que je serais partie... et à vrai dire, j'aimais mieux ne pas la quitter, répondit Virginie, en pâlissant encore au souvenir de ce moment d'angoisses.

Madame Aubier avait repris un peu de forces.

— Elle a eu bien peur, la pauvre petite, dit-elle, et moi aussi, à parler franc, mais plus pour elle que pour moi. Qu'aurait-elle fait toute seule...

La vieille femme frissonna, et Virginie, par un mouvement irréfléchi, oubliant la présence d'étrangers, se précipita à genoux la tête dans le sein de madame Aubier, et laissa déborder les larmes qui l'étouffaient; sa marraine lui posa la main sur les cheveux.

— Pauvre enfant, pauvre enfant, dit-elle à plusieurs reprises en la caressant avec douceur; elle n'a que moi pour l'aimer... son père n'en a souci, — elle m'est bien attachée!...

Marie s'approcha de la jeune fille, la prit par la taille, la releva et lui dit à l'oreille :

— Vous allez faire du mal à votre marraine.

Aussitôt, par un violent effort qui ramena le sang à ses joues blêmes, Virginie redressa la tête, sécha ses pleurs, et s'assit auprès de madame Aubier, dont elle garda la main dans les siennes ; mais son regard reconnaissant alla trouver Marie avec la douceur d'une caresse.

— Ce n'est pas tout, dit la vieille dame, il faut que je retourne chez nous. Je vous demande de me reconduire, monsieur Verroy, car j'ai peur d'être reprise de mal en route, et... il ne faut pas que cela arrive deux fois devant Virginie toute seule.

— Nous irons tous avec vous, répondit Marie. Nous prendrons des lanternes, et l'on va bien vous envelopper, madame Aubier.

— Tous? répéta la veille femme en regardant Masson, qui, pris d'un intérêt subit pour ces gens simples et ces événements si peu extraordinaires, regardait tout cela avec les yeux d'un homme qui voudrait bien être utile et ne sait que faire.

— Tous, madame, certainement ; nous ne serons pas trop pour vous escorter.

Marie apporta des châles, deux lanternes, et madame Aubier, appuyée sur le bras de Verroy, sortit lentement de la maison. Virginie voulait la soutenir de l'autre côté, mais Marie l'écarta avec douceur.

— Vous êtes fatiguée, lui dit-elle ; c'est à mon tour.

Masson, offrez donc le bras à mademoiselle Beuron.

Masson arrondit le coude, mais la jeune fille le refusa avec politesse.

— Je n'ai jamais donné le bras à un homme, lui dit-elle; je ne saurais comment faire, et cela me gênerait pour marcher.

Le jeune artiste se dit qu'on rencontre rarement une jeune fille qui n'ait jamais accepté le bras de personne, et cette réflexion lui inspira une considération nouvelle pour Virginie.

Ils marchaient côte à côte dans l'étroit sentier, un peu en arrière du groupe, et Masson sentait son cœur plein de pitié, de chaude sympathie pour la pauvre petite qui n'avait que sa marraine pour l'aimer. Un père indifférent, cela se voit; une belle-mère intéressée, cela arrive; mais ni frères, ni sœurs, ni proches parents, rien que l'affection d'une vieille femme que la mort pouvait emporter d'un moment à l'autre... Il se rapprocha de Virginie.

— Vous allez rester chez madame Aubier, n'est-ce pas? lui dit-il sans préambule.

— Je devais retourner chez mon père dans une quinzaine, répondit-elle aussi simplement; mais puisque marraine est malade, j'obtiendrai facilement la permission de rester.

Masson se sentit extraordinairement joyeux de cette perspective, qui la veille encore l'eût, selon toute probabilité, laissé indifférent.

— Et vous viendrez nous voir? dit-il avec enjouement.

— Si marraine est malade, je ne pourrai pas la quitter, répondit Virginie.

La joie de Masson tomba subitement, et il devint sérieux.

La marche du groupe qui les précédait se ralentissait de plus en plus; les forces de madame Aubier commençaient à la trahir; heureusement, on approchait de Diélette. Ils firent encore une centaine de mètres, puis, au moment où ils débouchaient sur la place, Marie appela Masson.

— Prenez ma place, dit-elle tout bas, vite!

A peine le jeune homme avait-il eu le temps de passer un bras autour de la vieille dame qu'elle perdit connaissance. Un moment de confusion s'ensuivit; la porte s'ouvrit pourtant, et, portée par les deux hommes, madame Aubier se trouva sur son lit. On envoya chercher son mari, et un vieux médecin en retraite qui n'exerçait plus que pour son plaisir — et le salut des habitants du bourg. — Au bout d'un temps qui parut long à tout le monde, l'excellente femme rouvrit les yeux.

— Ce ne sera rien, dit le médecin, c'est une syncope causée par la fatigue de l'accès précédent, et puis la marche. Que diable! madame Aubier, vous n'avez plus vos jambes de quinze ans! Vous ne devriez pas courir les routes comme cela! Si c'est un galant

que vous alliez chercher, il fallait me le dire, je suis encore aimable !

Il riait et se caressait le menton ; mais dès qu'il eut franchi la porte, il reprit un air soucieux, et tira à part madame Verroy.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître autrement que de nom, madame, lui dit-il ; mais vous me paraissez la personne la plus raisonnable qui soit ici. Il n'y a pas à compter sur le vieux Aubier ; d'abord on vient de l'arracher à ses dominos, et il ne sait plus où il en est, et puis, même à l'état normal, il n'est pas extrêmement lucide. Virginie est une enfant..... Pouvez-vous passer la nuit ici?

— Certainement, répondit Marie. Il y a du danger?

— Il y a toujours du danger quand on peut étouffer d'un moment à l'autre ; mais avec une surveillance assidue, il y en a beaucoup moins. Vous restez?

— Oui, docteur, je reste.

— Renvoyez vos messieurs ; nous n'avons pas besoin d'eux ; il y a toujours trop d'hommes dans une maison où il y a des malades. Les hommes, voyez-vous, ça n'est utile que dans les hôpitaux, parce que ce sont les femmes qui leur apprennent le service.

Verroy et Masson, mis en demeure de retourner à la Heuserie, déclarèrent qu'ils n'iraient pas si loin ; ils se firent donner deux lits dans une auberge et promirent d'accourir au moindre bruit.

XVI

A l'aube, la porte s'ouvrit discrètement, la bonne sortit pour chercher du lait, et les deux jeunes gens se faufilèrent dans la maison. Marie vint à leur rencontre, un doigt sur les lèvres.

— Tout va bien, dit-elle ; la nuit a été bonne. Ne réveillez pas Virginie.

— Où est-elle? demanda Masson.

Marie indiqua de la main la porte ouverte du salon.

Au milieu des objets en désordre, des meubles bousculés, avec un tapis de table sous la tête en guise d'oreiller, Virginie dormait sur un canapé, tout habillée, recouverte d'un châle. Ses lèvres, légèrement entr'ouvertes, laissaient voir ses dents blanches ; ses longs cils jetaient une ombre noire sur ses joues, et deux longues tresses de cheveux s'enroulant autour de son cou retombaient sur ses mains jointes. Elle avait l'air triste, et l'on voyait qu'elle avait pleuré avant de s'endormir.

Verroy avait avancé le cou dans la porte et regardait la jeune fille avec des yeux de père et d'artiste ; cette simplicité, cette tristesse et la beauté de Vir-

ginie touchaient à la fois son cœur et son amour de l'art. Masson, le voyant immobile, se hasarda à allonger le cou dans la même direction, et resta frappé de ce spectacle. Marie, qui les avait quittés pour aller à la cuisine, revint au moment où un léger mouvement de la dormeuse faisait glisser à terre une de ses tresses admirables. Elle tira Masson en arrière par le pan de son veston.

— Voulez-vous finir! lui dit-elle à voix basse; est-ce qu'un homme doit regarder dormir une jeune fille! Vous devriez sentir que vous lui volez quelque chose de sa candeur!

— Mais, balbutia Masson, abasourdi de l'apostrophe, Charles la regarde bien! Et puis elle est si jolie!

— Charles est marié. Ce n'est pas la même chose. Et puis il a tort. Allons, venez tous les deux, mes bons amis!

Elle les attira au dehors et ferma la porte du salon.

— Qu'est-ce que nous allons faire? demanda Verroy; j'ai bien faim.

— Vous allez prendre une tasse de lait et vous en retourner à la Heuserie, où la lampe est restée allumée et les fenêtres ouvertes toute la nuit.

— Tant mieux, dit philosophiquement Masson; comme cela l'huile n'aura pas laissé d'odeur! Il n'y a rien qui sente plus mauvais.

Au moment où, attablés dans la cuisine, nos amis

dégustaient d'excellent café au lait, Virginie apparut, timide et encore éblouie par la lumière du jour dans ses yeux gros de sommeil. Elle frottait lentement ses paupières avec le dos de sa main et paraissait mal réveillée ; cependant elle avait rattaché ses cheveux. Elle dit bonjour aux jeunes gens avec une douceur pleine de reconnaissance et voulut s'occuper de remplir envers eux les devoirs ordinaires de l'hospitalité ; Marie s'y opposa et la servit elle-même.

— Mais je n'ai pas passé la nuit debout, moi ! essaya de dire Virginie.

Madame Verroy lui imposa silence avec un baiser sur le front et la fit asseoir devant son déjeuner.

— Oh ! madame ! dit la jeune fille en portant à ses lèvres la main de Marie, qu'elle pressa aussitôt sur ses yeux pleins de larmes reconnaissantes.

Marie serra doucement la tête de la fillette sur son cœur généreux, sevré des joies maternelles, et Virginie sentit tout à coup qu'elle avait une autre amie que sa marraine, aussi tendre, aussi sûre.

XVII

Le soleil pénétrait à flots dans la grande cuisine propre et claire, et mettait des rayons partout : sur les casseroles de cuivre plus brillantes que l'or, sur les

moules à pâtisserie semblables à des tiares de rois assyriens, sur l'émail des porcelaines et le vernissé des faïences, sur les petits pains mollets dorés à l'œuf, sur le beure d'un jaune vif et la feuille de vigne qui formait écrin ; la joie du jour nouveau se joignait à celle de la santé revenue à la maîtresse de ce lieu avenant, et nos convives, individuellement aussi bien qu'ensemble, déclaraient qu'ils n'avaient jamais mangé d'aussi bon café au lait, quand la porte s'ouvrit et laissa passer le nez tragique et les yeux mélodramatiques de Théodore Lavenel.

Il salua l'assemblée en homme point étonné et qui sait au juste où en sont les choses ; puis, s'adressant à Virginie toute seule, sans manquer pour cela de politesse envers les autres :

— Ah ! ma chère demoiselle, dit-il, que vous avez dû avoir de tourment ! J'ai appris l'accident hier soir, au moment où j'allais me coucher ; je n'ai pas pris la liberté d'entrer ici — son œil funeste jeta un regard à Masson, comme pour lui dire : Attrape ! — car je sais trop bien qu'un étranger gêne dans ces événements-là ; mais je n'ai pensé qu'à votre peine toute la nuit, et je n'ai pas pu en fermer l'œil.

Virginie, sans savoir pourquoi, se sentit piquée de ce discours ; Lavenel eût mieux fait de ne pas parler d'étrangers en présence de ceux qui venaient précisément se montrer si secourables. Elle n'était pas faite aux mensonges polis de la civilisation, et igno-

rait tout de ce grand art de vexer les gens sans qu'ils aient le droit de se fâcher ; — mais sa franchise naturelle la servit à merveille.

— Sans ces messieurs et sans madame Verroy, ma pauvre marraine serait peut-être morte sur la route, monsieur Lavenel, répondit-elle tout bonnement; jugez si nous avons raison de bénir leur présence.

Lavenel salua de gauche et de droite, de l'air d'un homme qui veut être aimable quoi qu'il lui en coûte.

— Et, reprit-il avec une douceur angélique, ces messieurs et madame auront-ils la bonté de continuer leurs bons offices auprès de votre pauvre marraine ?

— Autant que ce sera indispensable, monsieur Lavenel, répliqua sèchement Marie. Je vous demande pardon. Je remonte.

Avec un très-léger salut à l'intrus, elle disparut dans l'escalier. Masson regardait Lavenel avec curiosité ; cet être bizarre qui tenait à la fois du sacristain, du clerc d'huissier et un peu du petit commerçant de province l'amusait beaucoup.

L'instinct du comédien le poussant à mal, il s'était composé une tête analogue à celle du marchand de grains : nouant un foulard en plis serrés autour de son cou, avec une rosette et deux petites oreilles sur le devant, il avait rabattu ses cheveux sur son front et sur ses tempes, élargi son gilet, remonté ses bretelles, mis ses mains dans les poches de son veston

tout à coup devenu flasque, et le tout par une série de mouvements si naturels que personne ne s'en était aperçu. Lavenel, se retournant vers la jeune fille après avoir adressé une révérence au dos de madame Verroy, se trouva face à face avec un autre lui-même; à force d'enfoncer le menton dans sa cravate, Masson était parvenu à imiter le profil du marchand de farine.

Ébahi, car le monsieur qu'il voyait ne ressemblait pas du tout à celui qui était là tout à l'heure, Lavenel regarda à deux fois ce visage nouveau; Masson, impassible, le regarda aussi du même air étonné.

Alors, notre héros déconcerté porta les yeux sur Charles, qui avait grand'peine à garder son sérieux. Heureusement pour la raison de l'amant de Philomène, celui-ci n'avait point changé de figure, et, pour éviter les suites de cette mystification, il se hâta d'adresser quelques questions banales au mystifié.

Pendant qu'il y répondait, Masson avait repris son visage ordinaire, si bien que quand Lavenel troublé voulut le regarder encore, il ne vit plus devant lui que le jeune artiste qu'il connaissait. Incapable de s'expliquer cette métamorphose, le pauvre homme interdit s'embrouilla dans ses phrases et finit par dire :

— Eh bien, mademoiselle Virginie, je m'en vais; tout à votre service.

Masson s'était précipité pour lui ouvrir la porte;

Lavenel s'écarta un peu pour ne pas le frôler en passant; je crois bien que s'il y eût eu là un bénitier, il l'eût aspergé d'eau bénite; mais il n'y en avait point, et Lavenel se trouva dans la rue sans avoir exorcisé personne.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Virginie, en voyant les deux amis tomber sur des chaises et rire à se tordre, en étouffant leurs rires dans leurs mouchoirs, de peur de troubler madame Aubier.

—Masson... essaya de dire Verroy, Masson... lui a montré sa figure...

— Et comme il n'est pas beau, il a eu peur, conclut l'artiste.

Virginie les regardait alternativement sans les comprendre.

— Sa figure? dit-elle.

Masson reproduisit aussitôt le type de Lavenel avec plus de perfection que la première fois, car l'étude ne gâte rien, et adressa à la jeune fille un salut si fidèlement calqué sur celui du malheureux absent que, malgré ses soucis, elle ne put s'empêcher de rire à son tour.

— Il me prend pour le diable! conclut le jeune homme en reprenant sa figure ordinaire, et en mettant son foulard dans sa poche.

— Il n'a peut-être pas tort, fit Charles.

— En ce cas, dit Virginie en souriant, vous seriez un bon diable, monsieur!

Surpris et charmé, le jeune homme répondit à son sourire; la chaude sympathie qu'il avait ressentie la veille lui remonta du cœur au cerveau comme une bouffée d'air printanier, et il ouvrit la bouche pour dire quelque chose qu'il se hâta de garder pour lui.

— Viens, lui dit Charles, qui avait pris son pardessus; viens, allons éteindre nos lampes si elles brûlent; nous reviendrons tantôt savoir des nouvelles; au revoir, mademoiselle.

— Au revoir, et merci, dit Virgine en mettant sa main brune dans celle de Verroy. Masson lui tendait la sienne grande ouverte; elle hésita un instant, puis y posa le bout de ses doigts et les retira aussitôt, avec une rougeur fugitive sur le visage.

— A tantôt, dit Masson, presque à voix basse.

La porte se referma sur eux bien doucement, si doucement qu'ils la poussèrent pour s'assurer qu'elle était fermée; puis ils prirent le chemin de leur logis. L'air était vif et sain; la baie tranquille paraissait d'un bleu profond; les falaises d'Aurigny se montraient toutes blanches dans le lointain, éclairées par le soleil levant; nos amis marchèrent un moment en silence, de ce pas rapide et élastique qu'inspire la fraîcheur du matin.

Quand ils eurent dépassé les dernières maisons, Charles fit la remarque que son ami avait l'air plus préoccupé que de coutume.

— A quoi penses-tu? lui dit-il doucement, pour ne

pas heurter de front sa rêverie ; ceux qui rêvent souvent savent combien paraît rauque et déplaisante la voix qui vous rejette brutalement dans la réalité.

— Que c'est beau, l'innocence! répondit Masson sur le même ton. Dans les villes, mon cher, on n'a pas idée de ça! Les petites filles les mieux élevées ont toutes donné le bras à un petit garçon!

— Eh bien? fit Charles, qui n'était pas au courant des idées de son ami.

— Eh bien, cette Virginie qui n'a jamais touché le bras d'un homme..., cela m'a ému, oui, Charles, cela m'a ému! Et aussi quand ta femme nous a grondés, parce que nous la regardions dormir..., elle avait raison, ta femme! C'est une belle âme et un cœur honnête! Elle avait, pardieu! raison.

Surpris de ce dithyrambe, Charles observa plus attentivement son compagnon de route, et lui trouva un air sérieux et pénétré que l'on rencontrait rarement sur son visage et seulement dans les grandes circonstances.

— Qu'est-ce que tu as? dit-il au jeune artiste; tu n'es pas dans ton assiette.

— Ce que j'ai! répondit Masson avec élan, — j'en suis tout surpris moi-même; Charles, mon ami, je crois que je suis amoureux! O Virginie, la bien nommée! s'écria-t-il, en tendant les bras vers Diélette qui blanchissait sous leurs pieds dans les sables, c'est ta candeur qui m'a vaincu.

Il plaisantait, mais le tremblement de sa lèvre indiquait une émotion sérieuse.

— Asseyons-nous, dit-il à Verroy en lui indiquant une large pierre; je ne sais ce que j'ai, il me semble que je suis ivre, et j'ai dans les yeux un soleil qui m'aveugle. Une jeune fille, mon ami, une vraie jeune fille! Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ce que c'est pour le comédien! Il joue tous les soirs avec une ingénue de quarante ans qui mène une vie à faire pâlir la lumière électrique. On nous amène au théâtre pour jouer les petits garçons dans les pièces à larmes, des petites filles à qui le diable n'a plus rien à apprendre, des enfants qui vous révélent des choses auxquelles nous autres nous n'oserions pas penser, et voilà que, par un beau jour de juillet, sur la grève, dans la falaise ou sur le chemin de la Heuserie, on rencontre une fille de vingt ans, belle à ravir, faite comme une nymphe, douce, bonne, spirituelle, et qui ignore tout de la vie! tout! qui a toujours marché seule dans les sentiers, qui n'a rêvé que de sa marraine, dont la joue est aussi vierge que le cœur... Est-ce que tu comprends ce que j'éprouve, Charles?

— Je le comprends, répondit gravement Verroy; mais il ne faut pas faire de lyrisme, mon ami. Veux-tu l'épouser?

— Ah! certes, je le voudrais. Je voudrais être riche à millions pour couvrir cette adorable créature de diamants et en faire la reine du monde.

— Tu lui rendrais un bien mauvais service. Elle est charmante dans son obscurité, mais le grand jour de la vie en public ne lui conviendrait peut-être pas. D'ailleurs, nous n'en sommes pas là. Peux-tu te marier, à présent?

— Ah! soupira Masson avec regret, tu brises les ailes de ma chimère. Non, je ne peux pas me marier. Ce n'est pas avec ce que j'ai qu'on se marie au théâtre.

Ils se mirent en marche, silencieux tous deux. Au bout d'un instant, Masson dit à son ami :

— Tu crois que ce n'est pas sérieux parce que c'est venu trop vite. Eh bien, je te déclare que c'est sérieux. A présent que je l'aime, toutes les autres femmes me déplaisent. Elle a ce que nulle autre ne peut m'offrir, ce charme de pureté... Tiens, tantôt, quand je lui ai tendu la main et que ses doigts l'ont effleurée, j'ai senti que c'était la première fois qu'elle touchait la main d'un homme! Cette femme-là sera à moi, rien qu'à moi, ou j'y perdrai toutes mes ressources.

— Attends un peu, pour voir si cela durera, reprit Charles; dès que tu seras rentré au théâtre, tu n'y songeras plus.

— Le théâtre? Merci! La veloutine, le cold-cream et le champaca, parfum royal! M'en voilà dégoûté pour toujours!

— Nous verrons bien, dit Verroy sans s'émouvoir.

Si tu y penses encore dans trois mois, nous en reparlerons.

— Ah! si j'étais riche, grommela Masson entre ses dents. Mais je n'ose même pas avoir envie d'être riche. Ce serait vilain de ma part. Allons, mon cher, nous ferons des aquarelles en attendant, et nous tâcherons de les vendre.

— Fais-en tant que tu voudras; il suffit à ma paresse de te regarder; je me figure que c'est moi qui travaille.

Mais, au lieu de faire des aquarelles, Masson s'étendit sur une natte dans la cour, le nez vers le ciel, et rêva tout le jour à Virginie.

XVIII

Vers midi, un nez pointu et des cheveux jaunes firent leur apparition à la Heuserie, accompagnés d'un panier qui contenait du poisson frais, des œufs du jour et un petit pain de beurre. Masson, tiré de sa rêverie, profita de la liberté qu'autorise la vie des champs pour se mettre simplement sur le coude et inspecter la nouvelle venue.

— J'ai pensé, dit celle-ci en s'approchant avec douceur, que vous n'aviez probablement rien à manger...

— Je ne sais pas, répondit l'artiste avec indifférence; je crois que Verroy fait cuire des pommes de terre en robe de chambre, car il n'a pas pu trouver les couteaux : nous sommes seuls...

— C'est ce que j'ai appris, continua Philomène; et je suis venue vous apporter quelque chose de meilleur que les pommes de terre de mon cousin, soit dit sans vouloir blâmer...

— Il n'est pas fort en cuisine, reprit Masson avec le même détachement des choses humaines, mais ça m'est égal, — je n'ai pas faim.

— Je ne suis pas bonne cuisinière non plus, mais je vais essayer de réveiller votre appétit, dit Philomène, plantée devant lui, et le couvant des yeux avec tendresse. Vous avez l'air bien fatigué, monsieur Masson; n'êtes-vous point malade?

— Moi? Non! mille grâces, chère madame, fit le jeune homme en se décidant à se lever; il s'étira, sans troubler Philomène dans sa contemplation, et se dirigea vers la maison où elle entra sur ses talons.

Charles avait renoncé à faire bouillir ses pommes de terre : tristement assis dans la grande cheminée sur un petit tabouret qui servait à Marie dans les opérations cabalistiques qui précèdent le repas, il regardait l'eau s'évaporer insensiblement dans le gouffre noir de suie, et constatait avec regret que bientôt l'eau serait complétement envolée et que les pommes de terre n'auraient pas bouilli.

— Que faites-vous là, mon cousin? demanda Philomène en entrant.

— Je n'en sais, ma foi, rien! J'essaye infructueusement de nous procurer quelque nourriture. Si toi, au moins, dit-il à Masson, tu étais venu m'aider, au lieu de rêver à tes amours...

Masson adressa à son imprudent ami un geste d'avertissement et de colère, que celui-ci feignit de ne pas voir.

— Il rêve à ses amours, continua-t-il, couché sur le dos, et moi, je m'évertue sans pouvoir faire bouillir cette marmite. Il y a grand feu, pourtant, vous le voyez!

— Oui, mais votre marmite n'a pas de couvercle; je crois que je suis venue à propos.

— Vous venez toujours à propos, dit gracieusement Charles, adouci à la pensée qu'il allait quitter son poste pour une bonne place à table.

— Vous êtes bien aimable, mon cousin! Tenez, allez, monsieur Masson, chercher du cidre et du vin, et revenez tout de suite, ce sera prêt.

Pendant que les amis étaient au cellier, Philomène bouscula si bien toute la maison qu'en un clin d'œil la table fut mise, et par la même occasion cent objets inutiles traînèrent dans tous les coins : c'était une des particularités de madame Crépin que de mettre en l'air toute sa cuisine pour cuire un œuf à la coque.

Cependant, quand les deux hommes se trouvèrent assis devant un bon repas, un sentiment de gratitude bien naturel leur fit faire mille amabilités à celle qui les avait secourus.

— Ma foi! cousine, dit Charles, quand le café fuma dans les tasses, vous nous avez sauvé la vie! Comme on se gâte pourtant! Étant garçon, que de fois j'ai été obligé de me préparer à manger! Dans ce temps-là, je savais comment m'y prendre, — mais dix ans de mariage vous donnent des habitudes de paresse et de bien-être.

— On doit être bien malheureux quand on est garçon, n'est-ce pas, monsieur Masson? demanda Philomène, réjouie par ces éloges et rajeunie par sa joie.

— Peuh! cela dépend du point de vue, et aussi des circonstances, répondit l'artiste. Dans certains cas, on est malheureux, — surtout en ce qui concerne la cuisine et le linge; mais en dehors de ces deux nécessités de la vie, je ne vois pas que l'on soit tant à plaindre.

Philomène baissa pudiquement les yeux sur sa tasse, et ajouta un morceau de sucre à son café, où il y en avait déjà deux.

— On est pourtant heureux dans le mariage, reprit-elle en tournant le liquide avec sa petite cuiller; j'ai eu bien des peines dans ma vie, mais mon temps le plus heureux a été celui que le capi-

taine passait à terre, et je crois qu'il doit en être de même pour toute femme qui aime son mari.

Masson avait bien envie de lui demander si le capitaine considérait aussi comme son temps le plus heureux celui qu'il passait auprès d'elle, et si le brave homme n'eût pas été couché dans le cimetière, le jeune artiste n'eût pas manqué de faire la question; mais il se retint par convenance, et se contenta de regarder son ami du coin de l'œil; celui-ci, qui avait compris, lui donna un coup de pied sous la table, et l'on procéda à d'autres discours.

Vers le soir, les jeunes gens retournèrent vers Diélette, accompagnés de Philomène et de son éternel petit panier.

Il en est des paniers comme des hommes : les uns ont l'air propre et bourgeois; d'autres semblent mépriser les vulgarités de ce monde et ne s'ouvrir que pour des choses exquises : fruits choisis, gâteaux de Julien, bonbons de Boissier, rubans aux couleurs fines, peut-être un petit chien mignon et imperceptible; d'autres sont des paniers de fatigue, faits pour aller au marché et rapporter des choux, tandis que cet autre ne rapportera que du gibier, poil ou plume; d'autres enfin, petits, mal faits, grinchus, indiscrets avec leurs claires-voies mal-apprises, révèlent à tout venant les secrets de leur propriétaire, — et notez que le propriétaire de ces paniers-là ferait bien mieux de garder ses secrets pour lui, à coup sûr.

Le panier de Philomène était de ceux-là.

Charles ne pouvait le souffrir, et Marie, pour débarrasser son mari du spectacle d'un si vilain objet, en avait acheté un autre à sa cousine. Mais madame Crépin n'aimait pas son panier neuf ; elle le trouvait *commun*.

Il était en fin osier noir et blanc, tandis que son affreux panier noir lui semblait *distingué*.

— Il est en effet d'une laideur rare, disait Charles. Mais il n'avait pu obtenir le dernier mot, et c'est le panier noir que voiturait Philomène sur la route de Diélette.

Charles le guignait depuis le matin, et s'était promis que ce jour serait le dernier pour l'objet malencontreux; il s'agissait seulement de le faire oublier quelque part par sa tenace propriétaire, et le reste ne serait plus qu'une question de choix quant aux moyens de le faire disparaître. Mais on eût plutôt pris Philomène sans sa bourse que sans son panier, et nos amis eurent la douleur au moment du départ de voir madame Crépin le dénicher d'un endroit obscur, où vraisemblablement il ne s'était pas mis de lui-même, et avec un calme magnanime, sans faire d'enquête, le passer triomphalement à son bras.

La soirée était aussi belle que la veille, mais le soleil n'était pas encore couché ; de temps à autre les jeunes gens s'arrêtaient pour admirer les teintes

merveilleuses du sable de la mer et des îles lointaines, qui semblaient à cette heure des taches violettes sur un océan de feu. Masson, sous l'impression d'un sentiment nouveau, parlait plus et mieux que de coutume; en dépit de sa volonté, un lyrisme contenu donnait à ses discours ce quelque chose d'élevé, de poétique, que les âmes les plus frustes saisissent à coup sûr. Le peuple adore les élans poétiques; il ne les comprend pas, mais dans la musique des syllabes, dans l'emploi de certains mots sonores auxquels il attache un sens connu de lui seul, il trouve un charme pénétrant qui nous a valu bien des chansons ridicules et bien des romances.

Philomène écoutait et admirait; elle trouvait beau ce jeune homme qui parlait bien, avec des gestes nobles et élégants; Masson était ce que dans ce milieu là on appelle un fils de famille, c'est-à-dire un homme du monde, ayant reçu une bonne éducation; de plus, il était comédien, — c'est-à-dire qu'il présentait les types les plus divers des romans qu'avait lus Philomène; dans ce décor superbe que font la grève et les falaises, avec le ciel du soir pour rideau de fond, il donnait à cette femme ignorante l'illusion des plus beaux drames, et la voix passionnée de Masson, écho de tout ce qu'il cachait en lui-même, éveillait en elle des cordes depuis longtemps muettes, et d'autres qu n'avaient jamais vibré.

Elle avait posé son panier pour l'entendre, et, les mains croisées, elle écoutait comme au sermon, — beaucoup mieux qu'au sermon, — lorsqu'un mouvement de Charles fit rouler l'objet de son antipathie jusqu'au bas de la falaise. Le panier noir tournoya plusieurs fois sur lui-même et alla s'arrêter au bord des vagues, qui déferlaient en bas presque jusqu'aux rochers. Il n'y avait que trente pieds de haut, et Charles regretta qu'il n'y en eût pas trois cents, car Philomène, poussant un cri de regret, se mit en devoir de courir après ce cher objet.

— Bah! cousine, laissez-le, dit Verroy en la tirant par sa jupe; il n'est pas beau, il ne vaut rien. Vous en avez un autre, et si vous y tenez, je vous en achèterai un tout pareil.

Promesse fallacieuse qu'il était bien décidé à ne pas tenir.

— Non, non, s'écria Philomène, je veux celui-là, et je l'aurai. C'est mon mari qui me l'avait acheté à Bordeaux.

— Ils font de biens vilains paniers à Bordeaux, dit Charles; mais Masson, ému par les mouvements hasardeux de Philomène, était déjà en bas et rapportait le précieux trésor à sa propriétaire, qui témoigna aussitôt la joie et la reconnaissance la plus vive.

— Pas de chance, soupira Charles; Masson me le payera!

— Hein? fit celui-ci.

— Rien, mon ami. Tu es un héros, et je t'admire.

Madame Aubier allait beaucoup mieux, et Marie put la confier sans inquiétude aux soins de Virginie. Les trois amis retournèrent à la Heuserie, pendant que Philomène rentrait chez elle.

Elle ouvrit sa porte avec précaution, comme un chat qui se brûle, et se hasarda dans l'obscurité jusqu'aux alentours de la cheminée; là, elle se procura de la lumière, puis elle déposa son panier sur la table, s'assit en face et se mit à le regarder.

Le capitaine avait, en effet, acheté cet affreux objet à Bordeaux, pour mettre dedans quelque emplette imprévue; puis il l'avait rapporté, comme on rapporte ces achats de hasard, parce qu'un sentiment d'économie bien mal placé vous pousse à vous encombrer de choses inutiles et déplaisantes, uniquement pour ne pas les jeter une fois qu'on les a payées. Avec le goût qui lui était propre, Philomène l'avait trouvé commode et joli, et dès lors n'en avait plus voulu d'autre; semblable au couteau légendaire d'un Jeannot resté inconnu, il avait plusieurs fois changé d'anse et de couvercle, et, dans ses métamorphoses successives, il était devenu de plus en plus cher à Philomène. Le souvenir du capitaine s'évoquait de lui-même en présence de cet objet, et sa veuve lui accorda une mention honorable. Puis, par une transition mystérieuse, — et même sans

transition — elle passa à l'idée de Masson, et une légère émotion fit frémir son cœur. Avec quelle grâce il avait descendu la falaise, et avec quelle amabilité il lui avait rapporté ce panier, parce qu'elle y tenait! En passant, Philomène jeta mentalement une pierre à son cousin Charles, qui dans cette affaire avait témoigné pour ses sentiments l'indifférence la plus dédaigneuse. Qu'eût-elle dit, grand Dieu! si elle avait connu la part active qu'il avait prise à l'événement! Mais elle devait toujours l'ignorer.

Oui, Masson était bien aimable! tout à fait gentil! Philomène, les yeux toujours fixés sur l'occasion de tant de rêveries, se rappela un à un les traits de son chevalier. Son teint, ses yeux, son nez furent l'objet d'une investigation rétrospective aussi minutieuse que celle d'un conseil de révision, et madame Crépin conclut que ce jeune homme était fort bien, fort bien, en vérité. Et puis si amusant! Mon Dieu! qu'il était amusant! — Elle ignorait pourtant son talent à contrefaire Théodore Lavenel; mais il ne manquait pas d'autres drôleries dans la conversation, et Philomène, qui ne le comprenait pas toujours, l'en admirait davantage. Ah! si Lavenel avait eu un caractère comme celui-là, au lieu du naturel grinchu que la nature lui avait départi dans un momen d'humeur! Elle aurait été bien heureuse avec un homme de ce caractère-là! C'est là ce qu'il lui fal-

lait. Les soirées d'hiver sont bien longues quand on n'a rien d'agréable à se dire. Un mari qui raconte des histoires, voilà le bonheur! Le capitaine racontait des histoires, et cela se comprend : il avait tant voyagé!

Mais les histoires de Masson étaient bien drôles, — d'autant mieux que Philomène leur trouvait un ragoût spécial ; elles l'introduisaient dans un monde nouveau, fantastique, où tout lui semblait extraordinaire. Que la vie serait gaie avec cet homme-là!

Et Philomène poussa un gros soupir.

Ses idées prirent un autre cours. Elle allait se rendre à Paris : ceci était intéressant. Paris en lui-même ne lui disait pas grand'chose; c'était une ville comme les autres, après tout. Quelques maisons de plus ou de moins, voilà toute la différence; et puis elle détestait Paris; les Parisiens ont l'air de croire qu'à Paris tout se fait mieux et meilleur qu'en province ; or, il n'est pas un être doué de raison qui ne sache le contraire.

Mais d'abord elle pourrait peut-être rentrer dans son argent, et puis, — et puis elle verrait Masson; décidément, elle l'aimait beaucoup. Et c'était bien naturel. En outre, il ressemblait prodigieusement au capitaine! Toutes les veuves dont le cœur recommence à battre trouvent que l'objet de leur flamme ressemble à leur défunt mari, c'est une chose acquise.

La bougie de Philomène n'était pas de première

qualité, et elle coulait lamentablement dans sa bobèche, lorsque la dame se souvint qu'elle n'avait pas soupé. Souper seule, c'est bien triste! Elle se dirigea mélancoliquement vers son buffet, prit un peu de pain et de beurre, et s'infligea ce frugal repas comme une pénitence.

Non qu'elle se repentît de ses pensées : n'était-elle pas libre comme l'air? Mais pourquoi avait-elle été assez sotte pour se laisser circonvenir par Lavenel? Elle était bien décidée à ne pas l'épouser, bien entendu; mais c'était trop que de lui avoir accordé le droit de le dire. Il est vrai que cet homme peu scrupuleux l'avait trahie; on était convenu de ne rien dire à personne, et voilà qu'il en avait parlé à tout le monde. Sa mère et lui avaient beau s'en défendre, comme Philomène n'en avait rien dit, et pour cause, c'étaient eux qui avaient bavardé. Mais tant pis pour eux! ils en seraient pour leur honte, quand elle déclarerait qu'ils avaient tout inventé. Puisqu'il n'y avait pas eu de témoins!

Qu'il était vilain, Lavenel! Plus elle le voyait, plus elle le trouvait déplaisant. Et puis qu'est-ce que c'était que cette habitude qu'il avait prise d'aller à tout propos chez madame Aubier? Est-ce qu'il allait y prendre ses quartiers d'été? Il n'avait rien à faire dans cette maison-là, et madame Crépin n'entendait point qu'on l'y vît si souvent. C'est vrai! depuis qu'elle lui avait donné sa parole, il n'était peut-être pas venu

trois fois chez elle, et il ne sortait plus de la maison d'en face! Elle le rabrouerait comme il faut, — par avancement d'hoirie.

Ei Philomène se mit à rire dans trois poils follets qui garnissaient son menton et lui tenaient lieu de barbe, en pensant que cet avancement d'hoirie n'aurait pas d'autres conséquences; c'était une hoirie en Espagne.

Cette idée la rendit si contente qu'elle alla se coucher avec un roman de Ducray-Dumesnil, qu'elle mit sous son oreiller au bout de dix minutes, pour le retrouver le matin, car elle aimait bien à lire au lit le matin de bonne heure, avant de commencer sa journée.

XIX

— On me rappelle! dit tristement Masson en passant à Charles la lettre qu'il venait de recevoir.

— Oh! déjà! s'écrièrent les deux époux.

— Hélas! mes amis, voici plus d'un mois que je suis ici; j'ai dépassé la limite de mon congé, — je n'ai pas à me plaindre. C'est bien dur de s'en aller quand on est si bien.

— C'est bien dur de vous voir partir, dit Marie.

— Ce n'est pas vous que je plains, répondit Masson après un court silence ; vous restez ensemble, tandis que moi, je m'en vais au diable, et je n'emporte rien pour me consoler.

— Cela tient donc toujours? demanda Charles à demi-voix, car l'inévitable Philomène rôdait quelque part dans la maison.

— Je suis en train de mc dire que cela tiendra toujours.

Charles médita un instant.

— Enfin, dit-il, retourne à ton milieu, à tes occupations ; dans six semaines nous serons à Paris ; si tu es encore du même avis, nous en reparlerons.

— En reparler? Et à quoi bon ! Est-ce qu'un provincial doué de raison me donnera sa fille? Est-ce que cette excellente madame Aubier, qui m'aime de tout son cœur depuis qu'elle est guérie de son accident, me donnerait sa filleule? Est-ce qu'elle voudrait de moi? Je n'ai ni fortune, ni position à lui offrir! Et quand même tous ces obstacles seraient levés, est-ce que je puis mener cette honnête et charmante enfant dans les coulisses le soir, avant la représentation? Et puis-je la laisser toute seule, le jour, pendant que je répète, et le soir pendant que je joue? Non! c'est impossible, tout à fait impossible ! Si j'avais seulement quatre ou cinq mille francs de rente, je viendrais m'établir par ici ; j'ai vu des endroits adorables sur la côte ou dans les terres ;

je planterais des choux, je te l'ai dit, et je ne repenserais de ma vie au théâtre... J'aurais encore mieux fait d'entrer au séminaire, ma parole d'honneur!

Découragé, il laissa tomber ses deux bras sur la table, et sa tête dessus.

— Voyons, lui dit Charles, il ne faut pas se démonter comme cela! Tout n'est pas perdu, et d'ailleurs tu auras toujours la Trappe comme dernier recours. Réponds-moi honnêtement : As-tu parlé à Virginie de ce que tu éprouves pour elle?

Masson se releva brusquement.

— Pour qui me prends-tu? dit-il avec force. Le plus grand charme de cette enfant est sa complète innocence; te figures-tu que je voudrais lui enlever la moindre part de ce qui fait sa beauté morale et physique? Non certes, je ne lui en ai rien dit, — ni ne lui dirai jamais rien, puisque je ne puis pas lui dire d'être ma femme.

Marie tendit la main par-dessus la table au jeune artiste, qui la baisa avec la tendresse et le respect que lui inspirait de longue date la femme de son ami. Philomène, qui entrait toujours au bon moment, fut témoin de cet acte de déférence et resta fort ébaubie; de semblables manières n'avaient point encore pénétré dans Diélette. Ce qui l'étonna le plus fut le sang-froid de Charles qui assistait à cet épanchement; les yeux de la charitable personne se portèrent alternativement des uns aux autres, juqu'à ce

que son cousin voulût bien mettre une fin à ses perplexités en lui disant :

— Masson va nous quitter.

— Ah! fit madame Crépin, qui ressentit un coup si fort en elle-même qu'elle dut s'appuyer à la muraille voisine pour ne pas chanceler. Ah! tout à coup? sans prévenir?

— On ne m'a pas prévenu pour me rappeler, chère dame, répondit Masson en s'efforçant de paraître gai. Je pars demain, aux premiers rayons du jour. Ce qui m'ennuie, dit-il à Charles, c'est de vous déranger de si grand matin; ne vous inquiétez pas de moi, je n'ai pas besoin de déjeuner...

— Vous déjeunerez chez moi, fit promptement Philomène. En partant à six heures, vous serez à Diélette à six heures et demie; la voiture ne part qu'à sept; vous avez le temps de prendre un repas frugal, tel que je puis vous l'offrir.

— Mais, dit Masson, je crains de vous déranger, et cependant...

— Acceptez, dit Marie; cette combinaison est la meilleure, car je ne pourrais pas avoir de lait d'assez bon matin pour vous faire à déjeuner. Philomène a eu une excellente idée.

Tout cela était si simple que l'arrangement fut conclu. Après dîner, Masson déclara qu'il allait prendre congé de madame Aubier le jour même, afin de ne pas la réveiller le lendemain matin.

— Veux-tu que je t'accompagne? lui demanda Charles en lui voyant prendre son chapeau.

— Non, mon ami, merci ; excuse-moi si je t'avoue que je préfererais la société de ta femme.

Philomène ouvrit des yeux encore plus ronds; mais Marie était déjà prête, et elle les vit disparaître tous les deux sous les arbres de l'avenue. Elle se retourna alors vers Charles pour lui dire quelque chose de désagréable ; mais celui-ci était si profondément absorbé par son journal qu'il eût fallu une interpellation directe pour l'en tirer. Madame Crépin préféra ne pas en courir le risque, et s'en fut rôder partout dehors et dedans.

XX

— Chère madame, dit Masson, quand ils furent hors de la portée de la voix, vous allez me trouver bien ridicule ; mais décidément j'ai envie de me faire campagnard. Croyez-vous qu'en m'offrant comme valet de ferme au père Beuron, j'eusse quelque chance, au bout de sept ans, de conquérir Virginie, suivant la coutume patriarcale des Hébreux?

Marie ne put s'empêcher de rire.

— Le père Beuron trouverait probablement que

vous êtes un très-mauvais valet de ferme, et avant sept ans il aura marié sa fille.

Masson soupira; ce n'était pourtant guère son habitude; mais, comme il en convenait le premier, l'amour change les caractères.

— A quel saint me vouer alors? dit-il d'un ton mélancolique.

— A sainte Patience; c'est celle dont l'intervention est ordinairement la plus efficace.

— Et pendant ce temps-là, comme vous le dites, le père Beuron aura marié sa fille. Ah! si j'avais amassé quelques sous! Si j'avais mis dans le pied d'un bas de laine tout ce que j'ai mangé avec... A partir d'aujourd'hui, je me range et je fais des économies; vous verrez quelle tirelire nous casserons au jour de l'an prochain. Ce sera pour mes étrennes.

— Et vous vous dépêcherez d'en acheter des cigares, ou un cabinet japonais, ou une petite terre-cuite?...

— Non, je thésauriserai, pour être un jour digne de Virginie.

— C'est donc sérieux?

— Très-sérieux.

Marie réfléchit pendant un moment.

— Je ne dis pas que ce soit un projet ridicule, reprit-elle ensuite; il est certain que je n'étais qu'une paysanne lors de mon mariage, infiniment

moins civilisée que Virginie, et cependant, Charles et moi, nous avons été très-heureux.

— Vous voyez bien!

— Le malheur, continua la jeune femme, c'est que mademoiselle Beuron a de la fortune...

— Elle? s'écria Masson en s'arrêtant tout à coup.

— Mais oui! Ne le saviez-vous pas?

— Elle a de la fortune? Adieu mon rêve alors! Je l'espérais pauvre, je me disais que la modeste aisance que j'aurai un jour lui procurerait les douceurs qu'elle ignore; mais elle a de la fortune, je suis plus loin d'elle que jamais.

Il avait l'air si désespéré que madame Verroy lui prit le bras pour le ramener à la vie et aussi un peu pour le consoler.

— Voyons, lui dit-elle, Charles a raison; essayez de rentrer dans le courant de vos habitudes; vraisemblablement, vous ne songerez plus à Diélette et à ses habitants d'ici un mois; si votre fantaisie tient bon, nous en reparlerons.

— Vous m'aiderez? fit Masson de sa voix la plus persuasive.

— Je n'en sais rien. Nous en reparlerons, voilà tout ce que je puis vous dire.

— Merci tout de même. Quel malheur, mon Dieu! quel malheur qu'elle soit si riche!

— Je ne vois pas que ce soit un malheur irrémédiable, dit enfin Marie, impatientée de cette déso-

lation; on a toujours au moins la ressource de se ruiner, ou de ruiner sa femme. Cela me paraît à la portée de tout le monde.

— Avec quoi voulez-vous que nous vivions, alors? reprit piteusement le jeune homme.

— Voilà un *nous* qui me paraît joliment placé, dit Marie; par bonheur, voici les maisons, pleines d'oreilles attentives; sans quoi vous trouveriez encore quelque sujet de désolation.

—Madame Aubier, presque tout à fait remise de son alerte, fut consternée en apprenant le prompt départ de Masson.

— Comment! vous vous en allez? dit-elle. Moi qui me figurais que vous alliez toujours rester là! Vous aussi, vous vous en irez? ajouta la bonne dame en se tournant vers Marie, — vous vous en irez pour ne plus revenir, comme lui... C'est bête, vraiment, de s'attacher aux gens comme cela; on se prépare des chagrins... je m'étais si bien faite à vous tous! Et puis vous avez été si bons pour moi et pour la petite... Où est-elle?

Virginie apparut sur la porte du jardin, avec une poignée d'oseille et de cerfeuil dans son tablier à demi relevé, et sourit aux visiteurs avec une légère nuance de trouble.

— Figure-toi, lui dit sa marraine, que voilà M. Masson qui s'en va!

L'oseille et le cerfeuil descendirent doucement le

long du tablier jusqu'à terre, et les joues rosées de la jeune fille se marbrèrent de taches blanches qui envahirent peu à peu tout le visage. Masson s'était levé précipitamment pour ramasser les feuilles vertes éparses sur le seuil de granit; Virginie se pencha à demi pour le prévenir; mais une faiblesse subite venait de glacer ses membres, et elle dut renoncer à cet effort; elle tendit en plein son tablier, où le jeune homme remit la verdure, sans trop se presser. Ils ne se parlaient pas, ils ne se touchaient pas, et cependant tant de choses éloquentes furent échangées pendant que, un genou en terre, il ramassait la prosaïque oseille, que madame Aubier devint toute sérieuse.

— Hein? dit-elle en se tournant brusquement vers Marie.

Celle-ci répondit par un léger signe de tête; mentir n'était pas son fait, et madame Aubier avait bien le droit de savoir ce qui touchait de si près à son enfant d'adoption. La vieille dame devint grave et continua à regarder le groupe, éclairé par un beau soleil d'été.

Quand le dernier brin de cerfeuil eut été rejoindre les autres dans le tablier de Virginie, Masson, s'appuyant sur un genou pour se relever, leva les yeux vers la jeune fille; peu lui importait qu'on le vît, il ne cherchait point à faire mystère de ses sentiments honnêtes; elle lut dans son regard, sans

doute, ce qu'il voulait y mettre, car, d'une voix légèrement oppressée, elle répondit :

— Merci, monsieur.

Puis elle passa devant lui, lentement, sans le regarder; mais sa robe frôla le genou plié du jeune homme, et elle rougit; du même pas tranquille et comme accablée, elle traversa la salle et passa dans la cuisine, dont elle referma la porte. Quand elle fut seule, elle secoua machinalement l'oseille sur la table, puis elle jeta son tablier sur sa tête et se mit à pleurer sans savoir pourquoi.

Masson s'était relevé; il s'approcha de la vieille dame, s'assit en face d'elle et lui prit les deux mains. En quelques phrases courtes et pressées, il lui dit toute sa vie passée et présente, sa position, ses espérances, le sentiment nouveau qui venait de l'envahir et qui menaçait de transformer sa vie ; il se déclara prêt à faire ce qu'on voudrait, pourvu que la jeune fille fût le prix de ses travaux.

— Et, ajouta-t-il, je l'aime parce qu'elle est innocente et pure comme son nom ; ce n'est pas sa beauté, si grande qu'elle soit, ce n'est pas sa fortune ; j'ignorais qu'elle en eût ; ce n'est pas sa grâce et son affection pour vous qui m'ont surtout ému, — c'est le charme virginal de toute sa personne, c'est sa candeur, c'est...

Il s'arrêta, sentant qu'il ne pouvait définir ce qui l'avait touché : c'était une impression si éthérée, si

idéale, qu'elle défiait les mots et ne pouvait se formuler en paroles; mais madame Aubier le comprit et l'approuva d'un signe de tête.

— Alors, vous ne lui avez jamais rien dit? demanda-t-elle avec une autorité qui eût paru surprenante dans cette vieille femme ordinaire, si la dignité du sentiment maternel n'ennoblissait pas tout ce qu'il approche.

— Comment aurais-je pu lui parler? répondit-il chaleureusement; c'eût été lui ôter quelque chose de son charme. Ici, devant vous, tout à l'heure, j'ai été sur le point de le faire, et je n'ai pas osé.

Madame Aubier resta silencieuse.

— Et vous êtes au théâtre? dit-elle enfin; c'est étonnant! Je croyais que vous faisiez de la peinture, des aquarelles?

— Cela, chère madame, c'est un plaisir; le théâtre, c'est mon métier, et Dieu sait que je changerais volontiers l'un pour l'autre.

— Il est bien singulier, reprit la vieille dame, que ce soit l'innocence de Virginie qui vous ait séduit. J'aurais cru que dans la vie que vous menez, vous ne deviez plus compter avec ces choses-là.

— Madame Verroy vous expliquera cela, repartit Masson; ce serait trop difficile à développer en si peu de temps. Dites-moi une bonne parole, madame Aubier, quand ce ne serait que pour me savoir gré de ma franchise.

— Vous êtes un honnête homme. Je vous le dis de grand cœur, vous êtes un bon garçon, et j'ai beaucoup d'amitié pour vous, beaucoup plus depuis un moment surtout que je ne croyais mon vieux cœur capable d'en éprouver pour une nouvelle connaissance. En vieillissant, voyez-vous, monsieur Masson, on se méfie des nouveaux visages; mais je ne sais pourquoi tout ce qui me vient de cette maison-là — elle indiquait Marie — m'inspire une confiance sans bornes.

— Je ne vous en ferai pas repentir, dit Masson fort ému; mais pour elle, chère madame, pour elle?

— Eh! mon ami, elle ne m'appartient pas! Et puis quelle garantie offrez-vous à sa famille? Je ne sais pas, moi, je ne demanderais pas mieux, mais... il faudra voir, attendez! Et si elle allait ne pas vouloir de vous?

Masson, interdit un moment, reprit soudain son courage.

— Elle? Chère madame, si, après le trouble qu'elle éprouvait tout à l'heure, Virginie aime un autre homme que moi, elle ne sera plus la créature exquise que j'ai rêvée, et je serai sur-le-champ guéri de mon amour.

Il souriait d'un air chevaleresque; il paraissait si certain de l'honneur de sa dame que les deux femmes s'entre-regardèrent en souriant aussi.

— Je vous promets, dit la vieille dame, de ne pas

vous nuire. Pour le moment ne m'en demandez pas plus; il y a trop de choses à penser et à réfléchir pour que je puisse sincèrement vous promettre davantage.

— Je vous comprends et je vous remercie, fit le jeune homme en se levant. C'est déjà très-bien de votre part de ne pas m'avoir mis à la porte quand vous avez appris que je jouais la comédie. Mais je n'y tiens pas, vous savez. J'entrerai dans une administration quelconque où je gratterai du papier aussi inutilement que tout autre, pourvu que vous ne me demandiez pas de retourner au séminaire.

Sa gaieté lui était revenue, et sa confiance en même temps. Il jeta un coup d'œil sur la porte de la cuisine, et madame Aubier le comprit.

— Virginie, dit-elle à haute voix, qu'est-ce que tu fais?

— Je prépare la soupe, marraine, répondit la voix de la jeune fille, un peu voilée par ses larmes récentes.

Les trois amis se regardèrent; cette voix ouvrait des horizons nouveaux aux espérances de Masson.

— Peux-tu venir dire adieu à M. Masson, qui part pour Paris demain matin?

La réponse se fit attendre; évidemment la jeune fille n'osait pas affronter les regards de ses hôtes avec son visage défait et ses yeux rougis.

— Excusez-moi, marraine, je ne puis pas... répondit-elle enfin faiblement et comme à regret.

— Je l'adore, dit Masson tout bas, en portant à ses lèvres la main de la vieille dame; je la vénère de plus en plus pour sa modestie, pour sa pudeur divine... Elle a pleuré, elle pleure encore, elle m'aime; madame Aubier, vous aurez beau dire, elle m'aime, et n'ose pas me revoir, depuis qu'elle sait que je l'aime... Dites-lui... Non! Vous ne voulez pas lui dire? Elle le saura sans que personne s'en charge; elle saura que j'emporte son image avec moi pour me préserver des folies de ma vie, pour m'apprendre qu'on peut être absolument bon et honnête sans l'avoir appris dans les livres... elle saura surtout que si je n'étais pas décidé à tout pour l'obtenir, je n'aurais pas fait couler ces larmes précieuses... à moins d'être un misérable, — et je ne suis pas un misérable, madame Aubier!

La vieille dame lui prit vivement la tête dans les deux mains et le baisa au front avec la véhémence d'une aïeule; puis elle le repoussa aussitôt.

— Allez-vous-en, dit-elle, allez-vous-en; vous me feriez perdre mon bon sens. Allez! madame Verroy vous écrira. Que le bon Dieu vous garde!

Masson sortit aussitôt. Marie le rejoignit presque sur-le-champ; elle n'avait pris que le temps d'échanger deux mots avec madame Aubier, et ces deux mots étaient un encouragement pour le jeune homme. Ils reprirent le chemin de la Heuserie sans se parler. Chacun se sentait pénétré d'un sentiment

très-profond; l'âme de la jeune fille semblait planer sur eux et leur inspirer un respect presque sacré.

— Comme cela vous change un homme! dit enfin Masson, suivant le fil de sa pensée. J'ai bien fait de venir ici; je m'en vais meilleur que je ne suis venu. Je vous devrai le bonheur et l'honneur de ma vie.

— Pas à nous, fit Marie en souriant.

— A vous. C'est l'exemple de votre union avec Charles qui m'a inspiré des pensées sérieuses; soyez certaine que dans bien des cas les sentiments qu'on éprouve sont une affaire de milieu. Pour me transformer ainsi, il fallait cette vie simple, dénuée de tout ressort artificiel; il fallait la vue de votre bonheur et de votre paix intérieure; et puis cette mer splendide, ce pays féerique, votre petite maison si modeste, presque pauvre, ces braves gens dépourvus d'artifice... J'aurais pu voir Virginie chez vous; à Paris, je ne l'aurais probablement pas remarquée, et certainement pas aimée. Mais ici c'est l'âge d'or. Tout le monde y est bon.

— Excepté Philomène, fit la voix de Charles, qui venait à eux et qu'ils ne voyaient pas. Figure-toi, dit-il à Masson, qu'elle a peur que tu ne sois amoureux de ma femme!

Nos trois amis éclatèrent de rire ensemble.

— Crois-tu qu'elle le croie? demanda Masson.

— Elle fait semblant de le croire, au moins, peut-être pour que je le croie. Depuis votre départ, elle

ne tient pas en place; elle rôde avec des yeux inquiets, elle va et vient de la maison à la barrière, et revient vers moi avec des airs de caniche qui demande qu'on lui jette un morceau de bois à l'eau pour le rapporter. Elle avait une envie folle de venir à notre rencontre; mais je n'ai pas voulu lui donner ce plaisir-là; elle n'aurait eu qu'à vous trouver en conciliabule : mon malheur eût été certain! Eh bien, tes affaires, Masson?

— Je l'adore! répondit le jeune homme.

Ils étaient si joyeux que cette réponse les fit rire tous les trois, et Philomène fut navrée par les échos de leur gaieté, jusque dans le fond de la cheminée où elle réchauffait ses ennuis.

XXI

Le soleil, caché par les hauteurs, n'éclairait pas encore le sable fin de la grève quand Masson quitta la Heuserie; il se mit en route d'un pas allègre, salua de la main au détour du sentier la maison hospitalière encore endormie, et descendit vers le rivage.

Il partait, et ne se sentait pas triste; depuis la veille, un autre homme était né en lui, plus résolu,

plus calme, plus digne aussi. Après les dix ou quinze années qu'il venait de passer dans l'insouciance d'une vie peu sévère, il saluait avec joie l'aurore d'une existence nouvelle et tendait de grand cœur son cou jadis rebelle au collier des responsabilités. L'idée de travailler, d'èpargner, de vivre en homme sérieux, loin de l'effrayer, entrait pour une bonne part dans l'amour que lui inspirait la jeune provinciale; de semblables conversions n'ont lieu du jour au lendemain que dans les terrains préparés d'avance, et si Masson n'eût pas été de longue date lassé d'une vie mal assise et sans avenir, il n'eût pas été si fortement saisi par les charmes d'une vie simple et presque austère.

Le jeune artiste avait juste assez de talent pour ne pas quitter le théâtre, et juste assez peu pour ne jamais s'y faire un nom illustre : rien de plus naturel alors que de le voir un un jour dégoûté d'une existence sans éclat et sans avenir; mais ce jour eût pu tarder encore sans le hasard qui l'avait jeté dans ce pays perdu, où la civilisation ne pénètre que très-lentement, et où tout a gardé un parfum de simplicité primitive.

Il frappa à la porte de Philomène d'une main distraite et de l'air d'un homme qui accomplit une corvée; madame Crépin lui ouvrit elle-même avec le plus gracieux des sourires.

— Vous n'êtes pas pressé de partir, lui dit-elle;

c'est à peine si vous aurez le temps de prendre une tasse de lait; on attelle déjà les chevaux à la voiture; mais elle n'est pas encore chargée, asseyez-vous.

Il s'assit de l'air d'un homme mal éveillé qui rêve. L'intérieur de Philomène n'était pas propre à le rendre à la réalité, car les objets bizarres dont il était peuplé faisaient songer à certains cauchemars illustrés par des peintres fantaisistes. Son déjeuner pourtant était très-réel, et bientôt le bruit des roues acheva de le remettre en possession de ses facultés. Il se leva pour partir.

— Non, non, dit madame Crépin en le retenant du geste; la voiture vient se faire charger ici près, mais on viendra vous avertir; j'ai prévenu le conducteur.

— Je vous remercie, fit Masson avec un violent effort pour secouer sa rêverie et paraître aimable; vous pensez à tout.

Madame Crépin sourit avec le sentiment de la supériorité; certes, elle pensait à tout. Elle avait pensé à faire venir Masson chez elle pour taquiner à la fois Lavenel, qui serait jaloux, et madame Aubier, qui avait accaparé le jeune homme d'une façon vraiment inconvenante. On verrait bien dans Diélette que les Parisiens la trouvaient assez bonne pour accepter son hospitalité, quand il lui plaisait de la leur offrir.

— Je crois que j'irai bientôt à Paris, fit négligemment Philomène, en s'accoudant de côté sur la table;

nous aurons sans doute occasion de nous y revoir.

— Certainement! répondit Masson, toujours distrait. Il pensait à la Heuserie et se disait qu'en ce moment même le soleil devait entrer par une petite fenêtre qu'il connaissait bien, dans sa chambre, hélas! vide. Si vous êtes curieuse d'aller au théâtre, je vous aurai des billets, chère madame.

— Ce n'est pas de refus, monsieur Masson, vous êtes bien aimable. Ainsi, dans un mois, nous nous retrouverons.

— J'en serai charmé; vous êtes vraiment bien bonne de vous être dérangée pour moi si matin...

— Rien n'est un dérangement quand il s'agit des gens qu'on aime et qu'on estime, répondit la veuve d'un ton affable.

Masson s'inclina en silence; que pouvait-il répondre? Cependant la nécessité de dire quelque chose le poussa si impérieusement qu'il lui fallut s'exécnter.

— J'espère bien que si vous avez besoin de quoi que ce soit, si mes services peuvent vous être utiles, vous vous adresserez à moi, chère madame, dit-il; j'ai du temps libre, je suis toute à votre disposition.

— Je vous remercie, monsieur; je me promets de me souvenir à l'occasion de votre offre amicale, fit la veuve de son grand air. Elle se croyait femme du monde, dans ce moment.

Masson trouvait que la situation traînait en lon-

gueur; heureusement le conducteur vint frapper sans cérémonie un lourd coup de poing dans la porte.

— *Où qu'-ch'est qu'i r'est,* votre monsieur de Paris? dit-il; je l'ai vu passer tantôt; est-il chez vous?

— Me voici, répondit Masson en se hâtant de ramasser ses paquets; il allait franchir le seuil de la porte quand il trouva devant lui la joue droite de Philomène; il s'exécuta et déposa un baiser campagnard sur l'obstacle; à sa stupéfaction, la joue gauche se présenta à son tour; il lui offrit le même sacrifice, salua et se vit dans la rue avec un certain soulagement.

La voiture l'attendait; il allait y monter, quand la porte de madame Aubier s'ouvrit, et Virginie parut sur le seuil; laissant la porte ouverte, elle traversa vivement la place et vint à Masson, le visage couvert de rougeur, mais sans embarras feint ou réel.

— Ma marraine ne veut pas vous laisser partir sans un mot d'amitié, dit-elle à voix basse; elle m'envoie vous dire qu'elle vous souhaite tous les biens que vous méritez.

— Elle vous a chargée de me dire cela? demanda Masson, plus ému que la jeune fille elle-même.

— C'est sa phrase, monsieur, et je vous la répète comme elle me l'a dite.

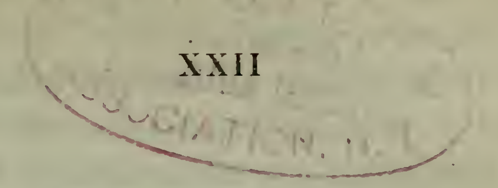
— Votre marraine est la meilleure des femmes, et vous, — vous êtes une bonne et aimable jeune fille... ne m'oubliez pas, mademoiselle.

— Non, murmura tout bas Virginie, non, je ne vous oublierai pas.

Philomène, sur sa porte, les regardait avec des yeux étincelants. Masson eut le courage de couper court à un entretien qu'il eût donné cher pour pouvoir prolonger. Il tendit la main à Virginie, qui y mit la sienne sans trembler cette fois.

— On s'embrasse en province, lui dit-il; mais je ne veux pas vous embrasser; il y a trop d'yeux qui nous regardent. Si l'on vous dit jamais du mal de moi, ne le croyez pas, ne croyez rien contre moi, je..., je...!

Il laissa aller la main de Virginie et monta dans la voiture sans oser la regarder. De son côté, elle s'en retourna de son pas égal et tranquille; la porte se referma sur elle, pendant que la voiture s'ébranlait; mais au moment où elle allait tourner le coin, il vit le rideau se soulever à la fenêtre de madame Aubier, et le visage de la jeune fille se montrer à côté de celui de la vieille dame. Il leur adressa un salut respectueux, que Philomène prit pour une réponse à celui qu'elle lui télégraphiait avec son mouchoir, et de ce séjour qui devait faire de lui un homme nouveau, il ne resta plus devant Masson que les lignes du paysage et un carton rempli d'aquarelles.



XXII

— On est tout désorienté, n'est-ce pas, Marie, depuis que Masson nous a quittés? demanda Charles à sa femme, un jour qu'il pleuvait. Quand partirons-nous?

— Quand tu voudras, mon ami. Demain, si cela peut te faire plaisir.

— Pas demain, mais voyons... Il compta sur ses doigts, et, après un calcul mental assez compliqué, il finit par trouver une solution. — Le 25 août, on a le droit de rentrer à Paris?

— Certainement.

— Eh bien, nous y rentrerons le 30; cela nous donne encore environ dix jours; c'est plus qu'il ne m'en faut pour terminer mon travail.

— Et à moi, pour arranger mes petits complots avec madame Aubier. Tu ne te douterais jamais de ce qui arrive? Lavenel qui fait sa cour à Virginie!

— Lavenel? Je le croyais rangé moralement sous les lois de Philomène! N'en était-il pas épris depuis une soixantaine d'années?

— Je le croyais aussi; mais madame Aubier m'a confié sous le sceau du secret qu'il vient chez elle

tous les jours, pendant que Philomène est ici, et les jours qu'elle n'y vient pas, il se garde d'y paraître. Cela donnerait à penser!

— Eh! ma bonne amie, laisse-les penser ce qu'ils voudront! Que nous importe? Je crois, ma foi! qu'on finirait par aimer les commérages à force d'en entendre!

Marie vint poser ses deux mains sur les épaules de son mari :

— Et si Virginie aime Masson, faut-il la laisser épouser par un être comme Théodore Lavenel?

— Jamais de la vie! Je m'y oppose formellement! Mais aime-t-elle Masson?

— Elle n'en a rien dit, et n'en dira jamais rien; elle est de l'espèce de celles qui meurent de chagrin sans ouvrir la bouche; mais sa marraine est sûre qu'elle aime notre ami.

— Pauvre petite! soupira Charles; je présume que dans quinze jours il l'aura oubliée...

— Oh! mon ami! tu es cruel!

— Eh bien, mettons trois semaines. Quoi qu'il en soit, veux-tu un sage conseil et qui ne te coûtera rien? Philomène vient avec nous, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ne parle jamais ni à madame Crépin ni devant elle de Masson, de Virginie et de Lavenel, soit ensemble, soit séparément. Si elle t'en parle, sois prudente comme le roi Salomon et tourne ta langue

septante fois sept fois dans ta bouche avant de répondre.

— Que supposes-tu donc? Tu m'effrayes.

— Je ne suppose rien, manquant de terrain pour édifier mes suppositions; mais je pressens qu'il y aura quelque jour une collision entre ces quatre personnages, et si nous voulons garder nos amis, il faut avoir les yeux ouverts et ne pas nous laisser circonvenir.

— Par qui?

— Par Philomène. Veux-tu savoir ce que j'en pense?

— Certainement!

— Eh bien, je ne puis pas la souffrir!

Marie réfléchit pendant quelques secondes.

— Veux-tu que je m'en débarrasse sous un prétexte quelconque? dit-elle.

— Non pas! D'abord nous lui devons le loyer de cette maison, et puisqu'elle ne veut pas être payée, il faut bien lui faire plaisir, — entre parenthèses, voilà une location qui nous coûtera plus cher qu'à Trouville, — et puis elle m'intéresse, cette Artémise consolée! Elle ne ressemble pas à tout le monde. Je suis curieux de voir comment cela finira.

— Et puis tu diras que tu n'aimes pas les commérages, fit Marie en riant. La Fontaine avait raison :

Je connais même sur ce point
Bon nombre d'hommes qui sont femmes!

Néanmoins, je vais faire nos malles.

— Bonne chance et bien du plaisir, répondit Charles en reprenant sa plume.

XXIII

Un beau soir du commencement de septembre, dans Paris empoussiéré, brillant de gaz, grouillant de monde, M. et madame Verroy, escortés de Philomène et d'une bonne cueillie en route, opérèrent leur débarquement. L'aimable logis que ces heureux époux avaient choisi pour nid n'avait jamais tant contemplé de paquets bizarres et d'objets hétéroclites singulièrement accouplés. Les gens qui ne voyagent jamais ont une spécialité pour joindre avec des ficelles les choses le moins faites pour rester ensemble; on a beau consolider avec des journaux ces unions éphémères, on n'arrive à produire que des formes antigéométriques incommodes, biscornues, incapables de se caser quelque part que ce soit, et qui, à un moment donné, tout ou partie, vous tombent sur la tête par-dessus le filet, ou vous roulent dans les jambes sous la banquette.

Philomène, outre une malle immense et fort

lourde, pleine d'effets inutiles qu'elle ne devait pas même déplier pendant son séjour, avait tenu à mettre le surcroît de ses bagages dans une certaine quantité de bourriches de grandeurs inégales. Le Parisien, naïf malgré sa réputation usurpée de rouerie, se figure que la bourriche est faite pour contenir des huîtres, du gibier, des plantes avec leur motte de terre, en un mot, des objets qu'on ne pourrait enfermer dans un récipient clos : erreur ! la Normandie se sert de la bourriche pour transporter toute espèce de choses ; c'est pourquoi Marie, assistant au déballage des biens de sa cousine, vit sortir de plusieurs bourriches : du linge, un châle, deux paires de bottines, des pantoufles, un peigne, un livre de messe, un étui, une forte lorgnette (à vrai dire, la jumelle marine du capitaine), des bas en nombre indéfini et beaucoup d'autres choses dont l'énumération serait trop longue.

— Qu'est-ce que tu as donc dans ta malle ? demanda Marie, poussée à cette question indiscrète par la bizarrerie de ce mode de transport.

— Mes effets, ma chère, répondit Philomène d'un air offensé.

— Ah ! très-bien ! je ne te croyais pas si bien montée en effets de tout genre.

Philomène sourit d'un air enchanté.

— Je ne suis pas tout à fait sans ressource, dit-elle, quoiqu'en réalité je sois dans une situation

bien précaire sous le rapport de l'argent. Feu mon mari ne me laissait manquer de rien, et j'ai de quoi me vêtir.

Elle n'avait dit que trop vrai. La chambre que madame Verroy avait consacrée à sa cousine fut bientôt pleine à déborder de tout ce que Philomène avait jugé nécessaire pour passer un mois à Paris. Les armoires remplies, on planta des portemanteaux, et ceux-ci refluèrent jusque dans le corridor, si bien que Charles, le lendemain, en sortant de sa chambre, tomba le nez dans les jupons de madame Crépin, fortement imprégnés de poivre, de tabac, de vétiver et autres substances suffocantes, et qu'il éternua pendant plus d'une demi-heure sans pouvoir se calmer.

— C'est un faux rhume, mon cousin, lui dit Philomène, quand elle eut connaissance de cet incident; cela m'arrive deux fois par an : quand j'emballe mes effets d'hiver et quand je les déballe; mais cela ne dure pas aussi longtemps qu'un rhume véritable.

— Grand merci! répondit le jeune homme, vous me rassurez, ma cousine; mais vous auriez bien dû déballer vos effets, à Diélette, une grande quinzaine avant de venir.

Philomène prit son air mortifié, et Marie dut employer au moins une bourriche de bonnes paroles avant de rappeler le sourire sur ce visage navré.

Quand l'accord fut rétabli, madame Crépin de-

manda une consultation à sa cousine, relativement aux robes de laine qui avaient causé cette fâcheuse irritation de la muqueuse nasale chez Verroy : l'examen prouva que rien ne pouvait servir, et, plus mortifiée que jamais, la veuve s'assit en face de sa défroque, laissant pendre ses bras d'un air désespéré.

— Que vais-je faire ? dit-elle d'une voix pleine de larmes. Je ne suis pas assez riche pour me faire ces costumes que je ne porterais qu'un mois, — car tu comprends, Marie, que de retour chez nous, je ne pourrais pas mettre des robes à volants, et tout ce qui s'ensuit. Je vais m'en retourner, voilà tout ; il me semble que c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Cette détresse toucha le cœur de madame Verroy, qui fouilla dans sa garde-robe , y déterra une robe de cachemire noir, assez simple pour être portée par madame Crépin, et assez moderne pour ne pas faire retourner les passants dans la rue.

Elle apporta à Philomène ces dépouilles opimes d'un genre nouveau, les fit ajuster par une ouvrière, et pour la première fois de sa vie, atteignant et dépassant d'un coup ses rêves les plus audacieux, la chère âme se trouva dans les plis d'une robe à queue.

Une robe à queue ! Une robe à queue à Philomène Crépin ! Les habitants de Diélette auraient tous ri s'il leur avait été donné de contempler ce spectacle ; car dans aucun pays plus qu'en Normandie, le cos-

tume n'accuse nettement la ligne de démarcation des diverses classes, et pour franchir cette ligne, il faut un courage ou une effronterie plus qu'ordinaire.

Philomène ne se sentait pas d'aise à la pensée qu'elle portait une robe à queue, tout comme une femme du monde — elle le croyait du moins, ne se voyant pas au miroir, et d'ailleurs étant tout à fait incapable de saisir ces différences dans la manière de tirer ou de traîner son jupon derrière elle.

Cette queue malheureuse fut la cause de bien des chagrins pour la petite bonne : on ne sait par quel miracle les balayures enlevées dès l'aube se retrouvaient dans tous les coins à l'heure du déjeuner; Charles, exaspéré par la répétition journalière de ce fait, finit un matin par tempêter énergiquement contre la pauvre fille, qui prenait tous les saints à témoin de la conscience avec laquelle elle accomplissait son devoir quotidien.

— Cela doit être moi, mon cousin, dit Philomène, survenant comme un *deus ex machina;* je les ramène avec la queue de ma robe en allant et en venant le matin dans l'appartement, pendant qu'elle fait le ménage.

— Vous devriez bien mettre votre queue sous votre bras, grogna Charles en lui tournant le dos.

— Pourquoi t'habilles-tu dès le matin? demanda Marie, essayant de pallier la brutale franchise de son mari. Je ne porte pas de si longues robes avant midi.

— Je sais bien que j'ignore les usages, ma chère, répondit sur-le-champ Philomène; une pauvre campagnarde comme moi ne saurait prétendre aux belles manières; excuse-moi donc des bêtises que je pourrai commettre chez toi. Mais, ma chère amie, tu ne te souviens pas que c'est toi-mêne qui m'as interdit de porter mes costumes de province, afin que je ne sois pas ridicule quand il vous viendrait du monde; il vient du monde chez ton mari bien avant onze heures; faut-il que je sois ridicule?

Renonçant à faire entrer des idées dans un cerveau si rebelle, Marie répondit :

— Fais comme tu voudras!

Et Philomène continua à traîner dans tous les çoins les perverses balayures, qui ne voulaient décidément pas se tenir tranquilles.

Masson était revenu pendant ces agitations domestiques; il arrivait presque tous les jours après ou avant l'heure du déjeuner, restait une heure et repartait plus reposé, plus sérieux et meilleur. Il se conformait strictement au programme qu'il s'était tracé à Diélette, et vivait, non comme un anachorète, mais comme un homme dont le rêve est ailleurs que dans la vie du boulevard. Dans les apparences, rien n'etait changé; on le voyait dans le même café, avec les mêmes camarades; mais il y restait moins longtemps, n'y absorbait pas tant de consommations et disparaissait pendant des heures entières, qu'il

passait soit chez lui, soit au Louvre ou à la Bibliothèque, dans le calme et le recueillement des salles d'étude ou des galeries, si pleines le dimanche, si désertes les autres jours.

— Je ne suis bon à rien, disait-il à Verroy; j'essaye au moins de ne rien faire de mal.

Et ce n'était pas du temps perdu que celui qu'il passait là. Les lectures un peu fantaisistes d'abord, choisies au hasard d'un livre ouvert sur une table et dont le titre ou l'impression l'avait frappé, s'étaient peu à peu coordonnées; il s'était intéressé à l'histoire de l'art, et la poursuivait avec application dans ses promenades au Louvre aussi bien que dans ses lectures.

— Ça ne me servira probablement à rien, disait-il, mais c'est toujours autant d'appris.

Ses camarades ne l'avaient guère taquiné au sujet de ce changement, car il n'avait pas rompu tout d'un coup avec ses anciennes habitudes et s'était contenté de disparaître chaque jour un peu plus longtemps, si bien qu'un soir, il entendit dire de lui :

— On ne voit plus Masson ! Qu'est-ce qu'il devient?

Et un camarade répondit :

— Il y a longtemps. Voilà au moins deux ans qu'il s'est rétiré du monde.

Il y avait environ trois semaines; mais on oublie si vite, quand les liens ont peu de consistance, que les absences paraissent éternelles.

Il parlait peu de Virginie, n'arrivant pas à trouver ses amis seuls un moment : l'implacable Philomène avait pris possession des époux Verroy comme si elle les eût créés de ses propres mains. Charles lui échappait sous maint prétexte, mais la pauvre Marie ne pouvait plus se débarrasser de cette compagnie aussi fidèle et aussi étroite que la tunique de Nessus. Philomène s'était juré de voir Paris en gros et en détail; prétextant son ignorance et sa maladresse, elle se faisait conduire par Marie en tous les endroits qu'elle désirait voir — et ce n'était pas une bagatelle !

Vous l'avez connu, Parisiens, le supplice de conduire des Champs-Elysées à la place de la Bastille des amis de province qui veulent tout voir et tout approfondir ! Vous savez ce qu'il en coûte à votre esprit léger et subtil de réciter des faits historiques que vous ne savez d'ailleurs que très-imparfaitement, de donner des explications détaillées sur des choses dont vous ignorez le premier mot, le tout sous peine de déchoir profondément dans l'estime de gens beaucoup plus sérieux et plus instruits que vous ! Vous avez promené dans le Jardin des Plantes un monsieur qui faisait à ses enfants un cours d'histoire naturelle ; il disait, en désignant l'éléphant qui tendait vers vous sa trompe gourmande : — « Ce pachyderme est extrêmement sociable », et les pioupious, derrière vous, appelaient votre ami : le pachyderne. Vous avez vainement essayé de vous

opposer à l'achat d'affreux bijoux tunisiens, d'abominables pastilles du sérail qu'une tante bien intentionnée, mais d'un goût problématique, offrait à votre femme en lui disant :

— Ma bonne amie, je t'ai rapporté un souvenir de l'Exposition. — Et votre femme était obligée d'arborer ces horreurs le lendemain à un grand dîner, ou, si elle l'oubliait, la bonne tante lui rappelait avec douceur et fermeté ce qu'on doit aux présents d'une parente riche et qui vous aime. Vous avez expliqué cent choses auxquelles vous n'entendiez goutte, répété d'après les journaux la contenance du ballon captif en mètres cubes, — en vous trompant de quelques milliers seulement; — mais tout cela n'est rien auprès du supplice de promener dans Paris, en temps ordinaire, une femme qui veut tout examiner et qui s'arrête aux petites boutiques obscures de lingerie, près des Halles, pour voir « s'ils font les bonnets ici comme chez nous ».

Plus de causeries vives et insaisissables, qui effleurent mille sujets avec des sous-entendus que tous comprennent; plus de longues discussions d'esthétique avec les amis Verroy! Masson trouvait toujours Philomène entre lui et tout ce qui échappe au terre à terre. Elle se plaçait à côté de lui, l'accaparait quand c'était possible, et quand les circonstances ne s'y prêtaient pas, elle le regardait parler, l'écoutant avec ses yeux autant qu'avec ses oreilles; dès qu'il

avait fini, elle le ramenait à elle comme on ramène un hanneton, en tirant sur le fil qu'il a à la patte, et le pauvre garçon retombait dans la prose la plus incolore.

— Il parle bien! disait-elle un soir, après qu'il fut parti pour jouer son troisième acte.

— Oui, cousine, mais vous ne le laissez pas parler, répliqua Charles.

— Moi! Si l'on peut dire! Je l'écoute tout le temps.

— Quand il parle de ce qui vous intéresse.

— Que voulez-vous! je suis une pauvre ignorante; je n'ai jamais fréquenté de gens d'esprit, comme vous; ce n'est pas ma faute si je manque d'usage.

Mais elle n'en modifia point sa conduite. Pourquoi l'eût-elle fait? Il lui plaisait de garder Masson auprès d'elle et de l'empêcher de parler aux autres. Le jeune artiste, voyant là une preuve d'amitié incommode, mais réelle, chercha à lui faire plaisir, autant qu'il était en son pouvoir, en lui apportant de menus objets que madame Crépin saisissait avidement et allait enfouir dans son énorme malle, énigme lourde et mystérieuse dont la clef ne la quittait pas.

Un soir, il l'emmena au théâtre pour le voir jouer. Marie avait refusé d'y venir, trop heureuse d'abord de ne pas revoir une pièce peu intéressante et qu'elle connaissait de longue date, et ensuite de passer seule une bonne soirée avec son mari, plaisir

depuis longtemps perdu pour eux. Sans s'arrêter à la question des convenances, question qui, dans ce cas particulier, ne pouvait être mise en doute, grâce à l'âge de Philomène et à la disparité des conditions, Marie habilla sa cousine de ses propres mains, lui mit un de ses chapeaux sur la tête et l'expédia joyeusement, avec Masson pour cavalier.

Dans la voiture qui les emmenait, Philomène se montra peu communicative; Masson fut obligé de faire les frais de conversation, qu'avec sa générosité habituelle il ne ménagea point, si bien qu'ils arrivèrent au théâtre dans une disposition d'esprit très-confortable. Passant au contrôle, il dit au Minos chargé de la répartition des places :

— Une bonne petite loge pour madame, ma parente, à Paris pour quelques jours.

Minos leva les yeux sur la parente de Masson, et son regard exprima clairement une pensée qu'on pourrait formuler ainsi : — Elle a une bonne touche, votre parente! puis il présenta à madame Crépin un petit carré de carton très-sale qu'elle laissa tomber immédiatement. Masson, se précipitant pour le ramasser, fut poussé par un flot d'arrivants dans la queue de la robe de Philomène, et faillit donner du nez en terre; mais avec le secours d'un municipal de service qui allongea le bras, l'accident fut évité.

— Par ici, dit le jeune comédien, riant encore de sa mésaventure.

Philomène, très-pincée, le suivit, affronta les regards des ouvreuses qui semblaient reprocher à Masson le mauvais goût de sa conquête, et finit par se trouver installée dans une baignoire obscure, à deux pas de la rampe qui l'aveuglait.

— Vous ne serez pas mal ici, dit le jeune homme quand l'ouvreuse eut bruyamment niché un petit banc très-haut sous les larges pieds de madame Crépin, emmanchés de longues jambes; je reviendrai vous voir à l'entr'acte.

— Vous me quittez? fit tendrement Philomène, non sans un peu d'inquiétude.

— Pour aller à la gloire! répondit Masson avec un geste héroï-comique. Il faudra tantôt, au troisième acte, que je dise aux jeunes sacripants : Par le ciel, messeigneurs... Et maintenant, il faut que j'aille voir si tout est prêt dans ma loge. Figurez-vous que, l'autre jour, ils avaient fourré mon démêloir dans une des bottes à entonnoir que Norval met au second acte; le malheureux les avait enfilées sans regarder dedans, bien entendu : — voilà qu'entré en scène, il éprouve une douleur atroce. Impossible de retirer ses bottes pendant l'acte; comme il voulait les enlever à l'entr'acte, on vient le prévenir qu'une dame l'attend chez le concierge; il y vole : c'était une mystification. On sonne pour le troisième acte; il rentre en scène, toujours avec sa douleur; — et moi, je cherchais mon peigne. Je ne le trouve pas, comme

bien vous pensez, et je joue sans m'être démêlé, ce qui, d'ailleurs, n'a pas exercé d'influence sur le public. Après la représentation, Norval retire ses bottes, on fait venir le médecin, le malheureux avait le pied plein d'ampoules ; on passe avec précaution la main dans l'entonnoir, et l'on retire mon peigne en trois morceaux. C'est Norval qui n'était pas content — moi non plus, d'ailleurs.

Une sonnerie éloignée résonna derrière le rideau.

— A tantôt, dit Masson!

Il sortit, laissant Philomène dans un état voisin de l'abrutissement. Le gaz, le rideau avec son trou auquel à tout moment un œil nouveau venait s'appliquer, le peigne, les bottes à entonnoir — elle se figurait un entonnoir en fer-blanc avec un goulot et une anse, comme chez les marchands de vin, — tout cela tourbillonnait étrangement dans son cerveau. Son petit banc la gênait, une chaise placée derrière elle lui meurtrissait l'épaule, et elle n'osait repousser ces objets extraordinaires, placés là dans un but qu'elle ne pouvait définir.

On entrait; la salle s'emplissait avec un bruit particulier qui n'était ni celui des vagues de la mer, ni le brouhaha d'un jour de marché dans un chef-lieu de canton, mais qui tenait des deux; les ouvreuses sortaient et rentraient avec une vivacité bourrue, en faisant papillonner jusque sur le rebord de la loge les affreux rubans rose criard de leurs bon-

nets sales. La voix aigre des marchands de lorgnettes résonnait à intervalles réguliers, comme le croassement d'un corbeau fatidique; les instruments s'accordaient comme chacun sait; le timbalier placé presque au-dessous de Philomène, après avoir frôlé doucement la peau de son instrument pour s'assurer qu'elle était au ton, avait déployé un immense journal qui couvrait les deux timbales, et il lisait attentivement un fait divers imprimé en très-petits caractères, ce qui lui faisait plier abominablement l'échine, quand soudain le gaz monta jusqu'à moitié des tubes de la rampe, trois coups se firent entendre on ne sait pas où, le timbalier jeta son journal derrière lui, et un *crescendo* court et formidable de tous les instruments, soutenu par les roulements des timbales, aboutit à un coup de tam-tam effroyable qui fit sursauter Philomène. — Les violons miaulèrent une phrase sentimentale; un grand bruit d'étoffe froissée lui déchira les oreilles pendant qu'un courant d'air froid et puant venait la frapper en plein visage. Un gouffre noir s'ouvrit devant elle, et des hommes bizarrement vêtus se mirent à courir çà et là comme des forcenés, dans une demi-obscurité. — Le rideau était levé, et la pièce commençait.

Philomène avait lu des pièces de théâtre dans un volume tombé jadis aux mains du capitaine, et le mystère des entrées et des sorties était peut-être moins impénétrable pour elle que pour une autre,

qui n'aurait jamais lu de pièces de comédie, comme disent les gens de là-bas; mais une chose l'intriguait au point de lui faire perdre le fil passablement embrouillé de l'action engagée.

En face d'elle, entre deux portants, dont elle ne pouvait deviner le nom ni l'usage, espace qu'elle se désignait à elle-même sous le nom de corridor, il y avait des quinquets, et sous ces quinquers, des gens en costume de ville qui n'avaient pas l'air de s'occuper de ce qui se faisait à trois pas d'eux, sur la scène.

Placée comme elle l'était, Philomène plongeait son regard curieux dans les coulisses, sans se douter que c'étaient des coulisses.

Quelle ne fut pas sa stupeur en voyant tout à coup un des forcenés qui couraient sur la scène en poursuivre un autre, l'acculer à l'entrée d'un de ces corridors, le percer de son épée et reculer avec des yeux hagards, pendant que l'autre, celui qui venait d'être tué, se relevait et s'en allait tranquillement causer avec un monsieur en redingote qu'elle reconnut pour Masson! Une croupe de cheval blanc, qui parut à côté de ce dernier, acheva de lui faire perdre la tête, et elle s'appuya sur le dos de sa chaise avec le découragement de quelqu'un qui a affaire à trop forte partie et s'avoue vaincu.

On apporta des torches, la scène s'éclaira, les forcenés disparurent après une mêlée générale. Le che-

val blanc dont Philomène avait déjà vu la croupe apparut au complet; une belle dame en descendit, et deux amoureux roucoulèrent des phrases aussi longues que tendres; puis un coup de fusil se fit entendre; l'amoureuse poussa un cri déchirant et s'affaissa devant le trou du souffleur, — encore un mystère qui intriguait Philomène, — et le rideau descendit au milieu des hurlements des violons, pendant que l'amoureux levait vers le cintre les manches tailladées de son pourpoint de velours noir.

La porte de la loge s'ouvrit doucement, et Masson passa sa tête par l'ouverture.

— Eh bien, comment cela va-t-il? fit l'excellent garçon; vous vous amusez? hein?

— Certainement, monsieur Masson; c'est très-intéressant.

Pour rien au monde, Philomène n'eût voulu avouer qu'elle n'avait absolument rien compris, et elle prit un air entendu.

— La jeune première est bien mauvaise, reprit l'artiste, mais ce n'est pas sa faute, elle fait tout ce qu'elle peut. Vous allez voir tout à l'heure un décor superbe, et puis il y a un ballet.

— Un balai? demanda Philomène.

— Oui, avec des danseuses espagnoles.

— Ah! fit-elle d'un air détaché, bénissant intérieurement le ciel qui lui avait inspiré de ne pas demander ce qu'on balayerait avec ce balai.

— Oui, c'est drôle! Vous verrez! A tantôt!

— Vous allez donc me laisser seule comme cela tout le temps? demanda madame Crépin du ton d'un doux reproche. Si vous me racontiez un peu la pièce!...

— Au fait, je ne joue que dans une heure, je puis rester un peu. Mais ne me demandez pas de vous raconter la pièce. Je ne l'ai pas encore vue.

— Comment, pas vue! Puisque vous jouez dedans?

— J'ai vu le troisième acte, celui où je joue, et même je ne l'ai pas vu tout entier, puisque je m'en vais avant la fin; — mais la pièce était médiocre; — elle ne fait pas de fortes recettes, malgré le mal qu'ils se donnent pour lui faire de la réclame, et je n'ai pas eu la curiosité de la voir.

La réclame, une pièce où l'on joue et qu'on n'a jamais vue... tout cela paraissait si bizarre à madame Crépin, qu'elle aima mieux douter de la véracité de Masson. Il mentait en disant qu'il n'avait pas vu la pièce; c'était pour lui en faire accroire; mais cette pensée, loin de diminuer l'estime de Philomène pour son héros, l'augmenta d'une bonne coudée; elle considérait le mensonge comme une arme, et l'art de s'en servir comme une force.

— Il n'est pas bête, ce garçon-là, se dit-elle; mais je suis plus fine que lui.

Douce pensée, et réconfortante s'il en fut.

Pour se démontrer sa supériorité, elle adressa à

Masson une foule de questions qui, dans son idée, devaient prouver une connaissance extraordinaire de la vie et des usages mondains; il y répondit avec la bonhomie qui formait le fond de son caractère, sans raillerie et sans mystifications, — chose méritoire, car la tentation était forte; — puis il lui offrit une orange, qu'elle accepta avec la reconnaissance d'une femme à qui un homme aimable, dont le nom est imprimé sur les affiches, offre au public une marque d'affectueuse estime.

Elle éplucha son orange — pas très-bien, en écorchant un peu la pulpe, par-ci par-là, avec des doigts assez propres terminés par des ongles imparfaitement nettoyés. Cette opération se faisait sur le mouchoir de poche de la dame, étalé sur ses genoux. Ce mouchoir en grosse toile, orné d'une petite raie rouge très-fine, avait passé la journée dans la poche de Philomène en compagnie d'une foule d'objets variés, et ne s'en trouvait pas mieux pour cela. Quand le massacre de l'orange fut terminé, madame Crépin remit deux quartiers dans leur peau et les offrit à Masson.

— Merci, dit-il avec un petit frisson d'horreur dans le dos, je n'aime pas les oranges.

— Vous dites cela pour ne pas m'en priver, reprit-elle en souriant de façon à attendrir un roc; je vous en ai vu manger cet été chez ma cousine; acceptez donc : le tout ne vaut pas la moitié!

Cette phrase sentimentale, prise dans les lectures de la veuve, trouva Masson sans défense; il prit les deux quartiers d'orange, se leva, feignit de regarder dans la salle, désigna à l'attention de sa trop aimable voisine une dame coiffée d'un chapeau extraordinaire, jeta les oranges derrière une chaise, et, tirant son mouchoir de poche, il s'essuya les doigts et les lèvres comme un homme qui vient de déguster quelque chose d'excellent.

— Encore un peu vertes, dit-il; elles seront meilleures dans un mois.

Philomène lui jeta un regard expressif. — Dans un mois, disait ce regard, je ne serai plus ici pour manger des oranges. Mais Masson ne comprit pas; ce que voyant, Philomène soupira.

— C'est plus amusant ici qu'à Diélette! fit le brave garçon, qui pensait tout le contraire.

— Oui. Il faudra pourtant bien y retourner, dit la veuve avec regret; mais soyez sûr que j'emporterai le souvenir de votre amitié pour moi.

— Où diable, pensa Masson, cette bonne femme voit-elle de l'amitié? Enfin, grand bien lui fasse!

— C'est bien triste de se voir ainsi, d'être si heureux ensemble, et puis de se quitter pour ne plus se revoir.

— Mais vous reverrez vos cousins, chère madame. Ils ont l'intention de passer l'été prochain à la Heuserie.

— Eux, oui ; mais vous?

— Moi aussi, ah! parbleu, oui, moi aussi. Que ferais-je ailleurs?

Ces paroles irréfléchies étaient échappées à Masson dans la chaleur de son enthousiasme pour le pays qui possédait Virgine ; madame Crépin les prit pour elle. Et qu'on ne nous accuse pas d'invraisemblance — ces choses-là arrivent tous les jours, à tout moment et à tout le monde — seulement quand ceux à qui cela arrive sont des gens d'esprit, ils n'en parlent à personne.

— Vous l'aimez donc beaucoup, ce pays? dit-elle en déguisant ses émotions sous un feint enjouement.

— Je l'aime tant que je n'en connais pas de plus beau au monde.

— Allons, tant mieux! Je ne vois pas trop ce que vous pouvez y trouver de si beau, pourtant!

— Ah! chère madame, tout. La mer, le ciel, la falaise, la verdure, tout, tout, enfin!

— Je ne comprends pas ce que vous pouvez trouver de beau aux vilains cailloux gris des falaises ; passe encore pour la verdure, quoiqu'il y en ait de plus belle dans le Cotentin...

— Je ne peux pas vous dire ce que je trouve de particulier à votre pays, mais il me va à l'âme, et, comme chante Mignon : C'est là que je voudrais vivre.

Les trois coups se firent entendre, Masson se leva.

— Restez, murmura madame Crépin, vraiment embellie par un regain de jeunesse et de sentiment qui croissait en elle avec une vigueur surprenante.

— Impossible! mais je viendrai vous chercher avant la fin, pour que vous ne vous perdiez pas dans cette foule.

Il sortit, referma la porte de la loge, et pendant que la pièce déroulait ses péripéties, Philomène allongée sur sa chaise, les mains ouvertes sur les genoux, se laissa aller à la plus enivrante des rêveries. Tout la grisait : l'air surchauffé de la salle, l'attitude du public qui voyait venir avec des frémissements d'impatience la belle scène, la grande scène, et qui se préparait à applaudir à tout rompre. Cette atmosphère de passion dans laquelle doit se mouvoir un drame, s'il sait son métier, agissait sur madame Crépin avec d'autant plus d'énergie qu'elle s'y trouvait pour la première fois; elle plongeait dans des gouffres inconnus avec le saisissement d'une femme emportée par une escarpolette, qui se cramponne à la corde, et qui, se sentant tomber dans l'air, sur la planchette frêle, aspire avec ivresse le vertige de la chute; la tête lui tournait, ses mains devenaient moites, et elle se répétait : Je l'aime, je l'aime! sans demander pourquoi, comment, quel serait le lendemain de ce jour unique de sa vie.

Soudain, elle se précipita sur le journal, pour voir

comment s'appelait dans la pièce celui qui était désormais le mobile inconscient de ses actions. Il portait un nom sonore, — mais n'avait-il pas dit qu'il ne jouait qu'à l'acte suivant? Cependant, elle se mit à suivre le drame avec un intérêt nouveau ; que viendrait-il faire lorsque les combinaisons du dramaturge l'amèneraient sur la scène? Elle écouta l'acte entier avec la même attention fiévreuse que les autres spectateurs; quand il fut terminé, elle se tourna vers la porte de la loge, espérant qu'il allait entrer. Elle savait pourtant bien que Masson ne pouvait pas venir, puisqu'il s'habillait; mais qui sait? Elle en était arrivée à cet état d'esprit que chacun connait plus ou moins, où il n'y a plus ni probabilités ni vraisemblances, où la chose que l'on désire semble la seule qui puisse arriver, où l'on croit tout, attend tout, faute de sens rassis pour apprécier les proportions des événements.

Après dix minutes qui parurent dix siècles à la fiévreuse Philomène, la sonnerie du foyer se fit entendre, et la salle se remplit avec le tapage ordinaire à ces rentrées de troisième acte, quand on a bu des bocks au café d'en bas, et que la première gêne involontaire s'est dissipée. C'est le moment des conversations entre voisins; ceux qui ont vu la pièce annoncent à ceux qui ne la connaissent pas encore les merveilles dont ils vont être témoins. En vain les uns crient : Chut! et les autres : Assis! les retar-

dataires se faufilent entre les rangées de fauteuils, bousculant les petits bancs des dames et marchant sur les pieds des hommes avec l'aplomb de gens qui ont payé leur place et qui ne doïvent rien à personne.

Impatiente, émue, Philomène jetait des regards irrités dans cette salle bruyante et indisciplinée; vainement elle tendait l'oreille, elle distinguait à peine quelques lambeaux de dialogue; enfin, le dernier retardataire aux troisièmes galeries ayant cessé de se quereller avec un monsieur peu endurant, grâce à l'intervention propice du « municipal », elle put suivre le mouvement croissant de la pièce, qui entraînait le public haletant vers une catastrophe. Laquelle? Ceux qui n'avaient pas vu ce drame ne pouvaient le deviner, tant l'intrigue était habilement agencée.

Enfin, le petit Gadoreau, comme disait Masson, tomba percé d'un formidable coup d'épée, et Masson, la Toison d'or au cou, blanc, rose et frais, avec des moustaches d'un noir de jais, un chapeau de velours cramoisi, un pourpoint de satin blanc et un manteau de velours brodé d'or, suivi de vingt hommes d'armes, s'avança en disant d'une voix retentissante :

— Par le ciel, messeigneurs, vous venez de faire une triste besogne!

— Monseigneur le duc! braillèrent les figurants, qui rompirent d'une semelle.

— Qu'il est beau! ah! qu'il est beau! pensa Philomène, qui sentit tout son sang lui monter au visage. Cher Masson, cria son cœur, qui battait comme il n'avait jamais battu près du défunt capitaine, la Heuserie vous appartient avec tout ce que je possède et la propriétaire de ces biens elle-même!

Penchée sur le bord de la loge, elle suivait le jeune homme avec des yeux ardents, sans s'inquiéter du public ni de la troupe, si bien qu'au moment où Masson, après un geste superbe, rentrait dans la coulisse, un de ses camarades lui dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette femme jaune d'or que tu as amenée ici?

— Où donc? dit naïvement Masson, qui ne pensait plus à madame Crépin.

— Là-bas, en face; elle te mange des yeux!

— Ça? fit le jeune homme en mettant mystérieusement un doigt sur ses lèvres; chut! C'est la tante de mon tailleur; nous sommes en bonne fortune.

— Mauvais plaisant! dit la voix retentissante du premier rôle qui les écoutait; il ne faut pas railler la tante de son tailleur, c'est une relation utile.

De sorte que personne, pas même lui, ne voulut croire au bonheur pourtant réel de Masson. Mais, hélas! Philomène n'était pas assez belle pour provoquer la calomnie.

L'autre entr'acte s'écoula, mortellement long pour tous excepté pour madame Crépin, qui poursuivait

son rêve tout éveillée, et vers le milieu de l'acte suivant, elle vit rentrer son héros, vêtu d'une redingote, et de tout point semblable à lui-même, non à la brillante apparition du troisième acte.

— Ah! que vous jouez bien! lui dit-elle, oubliant toute prudence, si bien que ses voisins se retournèrent.

— Tiens, c'est Masson! dit quelqu'un aux fauteuils.

Ennuyé de cette équipée, le jeune homme tourna le dos à la salle.

— Ne parlons pas si haut, fit-il discrètement. Non, je ne joue pas bien, et c'est stupide de me déranger pour me faire dire des âneries pareilles. Mais ça ne fait rien. N'est-ce pas que la pièce est drôle?

Philomène ne trouvait pas la pièce drôle du tout, et Masson eut tant de peine à lui faire comprendre que le mot « drôle » n'a pas la même signification pour les habitants de Diélette et pour ceux du boulevard, qu'il finit par y renoncer.

— Elle n'a pas l'intelligence bien ouverte, pensa-t-il, avec aussi peu de déférence que possible ; quelle idée les Verroy ont-ils eue de s'empêtrer de cette femme-là?

Tout finit en ce monde, même les mélodrames moyen âge; vers minuit, Philomène se trouva au bras de Masson, sur un boulevard inconnu, au milieu du chassé croisé des voitures et des omnibus, et cinq minutes après, dans une de ces mêmes voitures

qui l'emportait, pas très-vite, vers la demeure de ses cousins.

Elle avait lu dans les romans des scènes analogues; à la sortie du théâtre, Arthur, assis auprès de Mathilde dans un coupé capitonné, entraîné par deux pur-sang, trouve enfin le courage de déclarer une passion qu'il ne saurait cacher plus longtemps; enhardi par l'obscurité, il ose saisir la petite main de celle qu'il aime, et l'aveu de son amour sort avec éloquence de ses lèvres trop longtemps scellées par le devoir et la raison.

Elle repensait à ces scènes émouvantes; mais Arthur ne disait rien du tout; il avait envie de dormir, et calculait que décidément il garderait la voiture pour rentrer chez lui, et qu'alors il aurait bien mieux fait de la prendre à l'heure, manque de prévoyance qui pouvait lui coûter un franc de plus si le cocher n'était pas consciencieux.

Masson ne disant rien, Philomène soupira, et il se senti tenu de lui parler.

— Eh bien, aimeriez-vous le théâtre? lui demanda-t-il tranquillement.

— Je ne sais pas, je crois que j'aimerai toutes les pièces où vous jouerez, répondit madame Crépin, brûlant ses vaisseaux. Mais cet incendie n'eut pas de suites, car Masson répondit aussitôt, sans malice :

— J'en ai pourtant joué et j'en jouerai encore de bien mauvaises.

Les vaisseaux de madame Crépin se sentirent humiliés d'avoir brûlé sans résultat; mais ce n'était, de la part du jeune homme, qu'un excès de délicatesse ou peut-être une distraction. Les artistes sont célèbres par le nombre et la fréquence de leurs distractions, et elle reprit courage.

— On va bientôt donner autre chose, reprit Masson; après les premiers huit jours, je vous aurai deux fauteuils; pour la première je ne pourrais vous en avoir, la salle est distribuée d'avance, mais Charles et Marie vous raconteront la pièce.

— La première..... quoi? demanda Philomène.

— La première représentation du drame nouveau, répondit le jeune homme, en mettant les points sur les *i*.

— Charles et Marie iront?

— Certainement. Il n'y a pas de première sans eux.

— Ah! fit la dame d'un air pincé.

Il lui déplaisait que ses cousins pussent avoir sur elle un avantage qui n'était pas celui de la fortune, mais celui de la considération et de la notoriété. Elle n'en dit rien, toutefois, et, ramenée à la véritable situation par le trouble qu'elle ne pouvait vaincre, elle laissa briller sa main dégantée sur ses genoux, à la lueur des réverbères. Masson ne songea point à la couvrir de baisers.

— Que ce cheval va lentement! s'écria-t-il enfin, exaspéré par la longueur du trajet.

— Est-ce que le temps vous semble si long? demanda coquettement Philomène.

— Au contraire, chère madame; mais il est tard, et vous devez être fatiguée.

— Pas le moins du monde. Je voudrais rouler toujours ainsi, dit-elle d'une voix douce, pleine d'émotion contenue.

— La voiture des Pieux va pourtant plus vite que ça, fit Masson en se penchant vers la portière. Dites donc, cocher, si vous n'allez pas mieux, nous allons vous quitter et prendre une autre voiture!

— Ah *ben!* répondit l'automédon, si vous croyez que ça me punit!

Cependant, il pressa son cheval, et nos amis descendirent devant la demeure des Verroy.

— Tant pis, j'irai à pied, dit Masson en se débarrassant de la voiture. Je crois que j'arriverai encore plus vite. Chère madame, je vous souhaite le bonsoir.

— Bonsoir, monsieur; je vous remercie... de tout mon cœur, je vous assure; jamais, non, monsieur Masson, jamais je n'oublierai cette soirée, et si je puis quelque chose pour vous prouver ma reconnaissance, rien ne me coûtera, vous pouvez me croire.

— C'est trop de bonté, chère madame, fit Masson avec son salut de grande cérémonie. Je n'en mérite pas tant. Au revoir.

— Quand viendrez-vous?

— Je ne sais pas. Au premier jour.

Pour terminer l'entretien, il avait sonné lui-même; la porte s'ouvrit, et Philomène fut bien forcée d'entrer. Masson s'en alla gaiement chez lui, sans plus songer à madame Crépin qu'à ses vieux rôles du temps passé.

XXIV

A Diélette, les soirées se faisaient longues, et force était d'allumer la lampe de bonne heure; madame Aubier, dont les yeux s'affaiblissaient, aimait à attendre jusqu'aux dernières lueurs du jour. De sa fenêtre, elle voyait décroître dans le ciel les teintes rouges, puis orangées, puis d'un jaune pâle : un vert tendre envahissait peu à peu l'horizon, où flottait encore on ne sait quelle vague clarté; les étoiles apparaissaient les unes après les autres au-dessus du jardin assombri, à travers les arbres noirs. Le souvenir de bien des heures passés remontait lentement du cœur de la vieille dame à ses lèvres, pendant que Virginie, assise sur une chaise basse, l'écoutait avec attention, les mains croisées sur ses genoux.

Depuis le départ de M. et madame Verroy, l'intimité toujours si tendre entre ces deux femmes avait

pris un caractère nouveau. Ce n'était plus une matrone et une enfant, dans leurs rapports d'affection protectrice d'une part, de déférence câline de l'autre; c'était l'union complète de deux âmes pures, éprouvées toutes deux, et qui pouvaient se comprendre sans restriction. Jamais Virginie n'avait fait allusion à ce qu'elle éprouvait pour Masson, jamais sa marraine ne lui avait donné d'avis ni de consolations; mais dans leurs regards, dans certains gestes, dans le timbre de leurs voix émues, dans les longs silences qui suivaient ces causeries du soir, se cachait une confiance résignée de la part de la jeune fille, une pitié profonde du côté de la vieille femme.

Virginie n'avait rien perdu de sa grâce ni de sa bonne humeur; elle allait et venait, rendant ses services agréables à tous : à M. Aubier, avec lequel elle faisait le soir une partie de dominos, afin de l'empêcher d'aller la faire ailleurs; à la servante, dont elle allégeait la besogne, et surtout à sa marraine, qui n'avait pas besoin d'énoncer un désir; un mouvement, un simple regard étaient devinés par la jeune fille.

Mais la gaieté folâtre, les chansons qu'elle répétait tout le long du jour, les bonnes parties sur le gazon avec le vieux chien replet qui retrouvait des jambes pour courir autour d'elle, tout cela avait disparu en même temps que Masson; l'enfance, prolongée au delà de ses limites ordinaires par un

développement tardif, avait fait soudainement place à toutes les perplexités, à toutes les rêveries de la jeunesse. Elle n'était pas triste, elle était grave, sentant qu'une révolution profonde s'accomplissait en elle et qu'elle entrait dans une existence pleine de joies et de soucis inconnus.

Masson était parti, emportant le cœur de Virginie, mais sans troubler cette âme candide : il n'avait rien dit, elle savait pourtant qu'il l'aimait, et, avec cette foi admirable de la jeunesse innocente, elle était sûre qu'il reviendrait, sûre qu'il demanderait sa main. L'obtiendrait-il? C'est là que commençaient ses inquiétudes.

Elle ignorait tout de celui qu'elle aimait; son cœur s'était donné sans réflexion, sans précautions d'aucune sorte. Elle savait qu'il jouait la comédie. — Madame Aubier le lui avait dit; — et comme Masson, très-simple dans ses allures, n'avait rien d'un matamore, elle s'était dit qu'il allait au théâtre comme on va à son bureau, gagner honnêtement sa vie, à l'instar d'un fonctionnaire. Était-il riche? Qu'importait pour elle! Il était bien mis, il paraissait à son aise, — pour nos paysans, ce que nous appelons la médiocrité est le luxe, — il devait donc être riche.

Mais le père Beuron se contenterait-il de cette espèce de richesse? Accepterait-il un gendre qui jouait la comédie? Virginie avait peur d'un refus,

et dans la crainte de ce refus, elle bénissait l'attente prolongée qui lui laissait, avec les troubles, les joies frémissantes de l'espérance.

Depuis le départ de Philomène, un fait singulier se reproduisait tous les soirs; dans les premiers jours, Virginie n'y attachait pas d'importance; mais au bout d'une quinzaine, une vague inquiétude s'était infiltrée dans son esprit observateur. Lavenel se faufilait dans la maison, sous un prétexte dans les commencements, par la force de l'habitude ensuite. Il entrait, saluait, s'asseyait ou ne s'asseyait pas, colportait les nouvelles, contait à Virginie quelque faribole pour la faire rire, s'informait du père Beuron, de ses récoltes, de ses vaches, de ses moutons, et finissait par s'en aller en disant, contrairement aux lois de la politesse, qui donne la préséance aux gens âgés :

— Bonsoir, mademoiselle Virginie; bonsoir, madame Aubier.

Puis il s'était mis à parler de préférence à la jeune fille, il s'asseyait auprès d'elle et jouait avec son peloton de laine; parfois il tirait en riant sur la laine, ce qui faisait tomber le tricot des mains de Virginie; il la taquinait sur ses goûts et ses préférences, le tout avec des airs si affectueux que madame Aubier en conçut une secrète antipathie pour cet homme indifférent jusqu'alors. Est-ce que, par hasard, il se permettrait de faire la cour à Vir-

ginie? Un homme quasiment marié! Il faudrait voir, par exemple!»

La jeune fille, devenue tout à coup clairvoyante, se montra d'abord réservée, puis froide, mais sans résultat. Madame Lavenel étant venue, à plusieurs reprises, passer une heure chez madame Aubier, Virginie s'arrangea pour s'absenter pendant ses visites; la marchande de grains n'en fut que plus aimable à la visite suivante. Saisie alors d'une véritable frayeur, elle demanda un jour à sa marraine :

— Est-ce que Lavenel n'est pas promis à Philomène?

— On me l'a dit, répondit la bonne dame, mais ni lui ni elle ne m'en ont parlé.

Virginie resta pensive un moment.

— Marraine, dit-elle ensuite en levant ses beaux yeux honnêtes sur la vieille femme, je vous déclare que je déteste cet homme-là.

— Moi aussi, ma fillette, répondit madame Aubier.

Elles se mirent à rire d'un commun accord; mais le lendemain Lavenel les trouva plus froides et plus réservées que de coutume. Alors il se retira de bonne heure et fut deux jours sans paraître.

Les deux femmes s'applaudissaient de ce résultat, quand Virginie, le troisième jour, reçut une lettre de son père, lettre courte et peu expansive, comme toutes celles qu'il écrivait; il lui mandait de revenir sur-le-champ, son absence ayant assez duré.

Virginie, après l'avoir lu, tendit le papier à sa marraine, qui l'examina attentivement et le lui rendit sans mot dire.

— Que faut-il faire? demanda la jeune fille consternée, les yeux pleins de larmes qu'elle retenait de force.

— Obéir, répondit madame Aubier en détournant la tête pour feindre un air délibéré. Mais la feinte n'était leur triomphe ni à l'une ni à l'autre; elles se regardèrent, fondirent en larmes; leurs bras s'ouvrirent, et elles se tinrent longtemps embrassées.

— Il y a quelque chose là-dessous, dit enfin la marraine; sois prudente, ma mignonne, ne dis rien à personne et écris-moi tout ce qui t'arrivera.

— Oh! marraine, vous quitter, quitter cette maison... Vous avez été si malade, j'ai été si heureuse auprès de vous! je ne vous ai jamais tant aimée!

La pauvre enfant sentait son cœur se fondre; elle ne cherchait pas à percer le mystère de cet ordre subit, c'était déjà trop que de supporter l'exil, loin de tout ce qu'elle chérissait. Ne serait-elle pas chez son père mille fois plus loin de Masson?

— Sois prudente, entends-tu, ma fille; ne mécontente ni ton père ni ta belle-mère...

Virginie hocha tristement la tête; mécontenter sa belle-mère était son pain quotidien; et comment n'eût-elle pas blessé à tout instant, par le seul fait de sa présence, une femme avare, intéressée, qui

n'avait d'autre amour que l'argent et qui en voulait à Virginie de vivre, parce qu'elle lui prenait une part de l'héritage du père Beuron, de trente ans plus vieux qu'elle ?

— ... Et on te laissera revenir, conclut madame Aubier.

Cette perspective était la seule consolation réelle pour la jeune fille. Néanmoins, c'est le cœur gros de sanglots qu'elle prépara sa valise, et que le lendemain matin elle partit, dans la petite carriole que son père lui avait envoyée.

Dans la soirée qui suivit ce départ, Lavenel entra à son heure habituelle ; au son de sa voix, madame Aubier leva brusquement la tête et le regarda bien en face. Le marchand de grains feignit de ne pas remarquer ce mouvement, et faisant des yeux le tour de la salle à manger :

— Où donc est mademoiselle Virginie ? dit-il cauteleusement. Je lui ai apporté des châtaignes. C'est du fruit nouveau, ça.

— Vous savez bien que Virginie est retournée chez son père, dit madame Aubier d'un ton naturel.

— Moi ? Comment pourrais-je le savoir ? fit Lavenel, très-étonné, mais faisant bonne figure.

— Puisque vous avez été chez le père Beuron, vous devez savoir ce qui s'y passe.

— Qui est-ce qui a pu vous dire, madame Aubier, que j'ai été chez le père Beuron ? répliqua le brave

homme sans mentir, mais non sans dissimuler. Chacun sait que dissimuler n'est pas mentir, n'est-il pas vrai? Il ne niait pas, mais il pourrait nier tout à l'heure, dans le cas où personne ne l'aurait trahi.

— C'est la lettre de Beuron qui me l'apprend.

— Il n'a pas pu vous dire ça, toujours! répondit Lavenel inquiet.

— On n'a pas toujours besoin de me dire les choses pour me les apprendre, mon cher monsieur, fit madame Aubier avec un sourire malin. Et à propos, avez-vous reçu dernièrement des nouvelles de Philomène Crépin?

— Moi? fit le fiancé en tombant de surprise; eh! ma bonne dame, pourquoi la veuve Crépin m'écrirait-elle?

— Dame! on s'entr'écrit parfois de plus loin; je pensais qu'elle vous tiendrait au courant de ses affaires.

— Oh! Philomène ne parle pas de ses affaires à tout le monde; chacun a les siennes, n'est-ce pas? Elle s'arrange à Paris comme il lui convient: elle est en bonnes mains d'ailleurs.

Madame Aubier regardait vaguement la muraille; après un court silence, elle reprit:

— En bonnes mains, dites-vous, comment cela?

Et elle fixa un regard aussi vide que possible sur son visiteur.

— Eh! mon Dieu! fit Lavenel d'un air innocent, il y a des gens qui disent qu'elle leur a promis son

héritage. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de cela ?

La vieille dame continuant à le regarder les yeux écarquillés, il fut obligé d'achever son discours.

— Si elle leur a promis son héritage, il est probable qu'ils la soignent bien, de peur d'être déshérités.

— Ça ne serait pas bien malin de leur part, objecta madame Aubier ; car, s'ils la soignent trop bien, elle vivra autant qu'eux, et alors qui est-ce qui aura l'héritage ?

Lavenel se mordit les lèvres ; sa mère lui avait bien dit de ne pas se frotter à madame Aubier. Il eût mieux fait d'écouter les conseils de la sagesse maternelle ; mais la jeunesse est présomptueuse, et c'est encore une consolation de se dire cela quand on a quarante ans.

— Ça devrait vous faire quelque chose si Philomène testait en faveur de ses cousins ; car enfin, quand on se marie, on se fait une donation entre-vifs, c'est l'usage.

Pris au piége, Lavenel marmotta quelque chose au sujet des notaires qui ne demandent qu'à faire dépenser de l'argent au monde, quand on serait si heureux en se mariant sans contrat, sous le régime de la communauté; puis il regarda dans la rue et annonça à son hôtesse qu'il faisait bien noir; après quoi il sortit, dans un état d'esprit analogue à celui d'un renard qu'une poule aurait pris.

— Ce n'est pas une femme, se disait-il, c'est le diable en personne. Comment a-t-elle su que j'étais allé chez le père Beuron? Bah! quelque commère lui aura dit que j'avais pris par là... J'avais pourtant passé par les Pieux, mais les gens sont si bavards! Ils n'ont pas de cesse qu'ils n'aient raconté les affaires d'autrui!

Cependant, il rentra chez lui tout pensif.

— Eh bien? lui dit sa mère en le voyant.

— Elle nous mettra des bâtons dans les roues, ma mère, repliqua-t-il. Ce n'est pas fait, allez! Nous aurons du mal.

— Nous n'en aurons que plus de mérite, lui répondit cette femme vraiment forte, et qui cependant n'avait pas lu Corneille.

XXV

Le surlendemain, madame Aubier reçut une lettre de sa filleule, et, dès la première ligne, elle se frotta les yeux, croyant s'être trompée, tant ce qu'elle lisait, bien que prévu, lui parut invraisemblable.

« Ma chère marraine, écrivait Virginie, venez à mon secours, et défendez-moi contre un affreux malheur : mon père veut me marier à Lavenel.

Jamais je n'épouserai cet homme que je déteste ; j'aimerais mieux mourir. »

La lettre n'était pas longue : quelques phrases éplorées, répétitions de ce même cri d'alarme, et mille tendresses enfantines pour la bonne marraine qui saurait la protéger, c'était tout.

Madame Aubier demeura pensive. Elle connaissait le caractère entêté et despotique du père Beuron ; le heurter de front, c'était planter en face de soi les raisonnements et l'intelligence d'une muraille ; tenter de le prendre par la douceur et la réflexion, c'était lui faire affirmer l'implacable résolution d'un homme qui ne se ruine pas en idées, mais qui tient à celles qu'il a par hasard, et qui ne veut pas passer pour une girouette ; depuis qu'il était né, personne n'avait jamais rien obtenu de lui par la persuasion ; il eût cru déchoir en cédant.

Restait la question d'intérêt. Virginie devait recevoir en dot le bien de sa mère, plus ce que son père lui donnerait sans doute : madame Aubier connaissait trop bien Lavenel pour ne pas être certaine qu'il avait demandé et obtenu quelque chose : si elle pouvait amener ce vieil entêté à blâmer son gendre en expectative pour ses vues intéressées, elle aurait gagné du temps, et, pour le moment, il n'en fallait pas davantage. Avant un mois, Philomène reviendrait, et ce serait affaire au marchand de grains de se dégager de ses mains furieuses.

— Si j'écrivais à Philomène? pensa la bonne dame. Mais elle renonça sur-le-champ à cette idée; livrer le nom et la tranquillité de Virginie à cette femme lui paraissait plus nuisible que tout le reste, car elle ne savait rien des tendres sentiments que nourrissait la veuve pour l'ingrat Masson, et croyait à sa bonne foi dans le mariage projeté avec Lavenel.

— Je vais toujours écrire à Marie Verroy, conclut madame Aubier, qui se mit sur-le-champ à l'œuvre, et, de sa bonne écriture vieillotte, elle annonça l'événement fâcheux à ses amis de Paris, les laissant juges de prévenir ou de ne pas prévenir Masson du sort réservé à la jeune fille. Ensuite elle adressa quelques mots de consolation à sa filleule, en lui promettant d'intervenir, et après cet excès de style épistolaire, elle se livra à de profondes réfléxions, pendant lesquelles le nom de Lavenel ne se trouva pas une seule fois accolé à des épithètes flatteuses.

Nos amis déjeunaient ensemble lorsque la lettre de madame Aubier leur fut apportée avec le reste du courrier. Philomène était sombre; ses courses matinales à l'adresse de son débiteur étaient jusqu'ici restées sans résultat, si bien qu'elle avait remis sa créance aux mains d'un homme d'affaires. Chacun sait que ces messieurs ne travaillent pas uniquement dans le but philanthropique de faire rendre gorge aux débiteurs récalcitrants, et madame Crépin avait été forcée de dénouer les cordons de sa

bourse, opération qui lui était toujours essentiellement désagréable.

Elle était donc sombre, et mangeait peu, — c'est-à-dire ne mangeait que les meilleurs morceaux et laissait le reste sur son assiette ; ses cousins, qui commençaient à s'habituer à cette manière d'agir, sans pouvoir toutefois s'accoutumer à la trouver agréable, ne s'occupaient pas d'elle et causaient de leurs affaires. Marie, en remuant les journaux et les imprimés de toutes sortes qui composaient le courrier du matin, trouva la lettre qui portait le timbre de Diélette, et ne put retenir un léger mouvement.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Charles en levant la tête.

— Rien, répondit Marie, devenue prudente, sans s'expliquer pourquoi.

— Une lettre ?

— Une vieille histoire, répliqua Marie avec un peu d'impatience, en mettant la lettre dans sa poche.

Charles retourna à sa côtelette, sous le regard accusateur de Philomène qui disait : Tu n'es qu'une bête, mon ami, de laisser ta femme mettre ainsi des lettres dans sa poche. Je te déclare bien que mon mari sera tenu de me montrer les siennes. Mais Verroy ne vit ni le regard ni le reproche, et prit une seconde côtelette, car il avait bon appétit.

Le repas terminé, laissant retomber une porte sur la queue de la robe de Philomène, ce qui l'obligea à se retourner pour se dégager, Marie courut à

Charles, le prit par le bras et l'entraîna dans l'asile inviolable de la chambre à coucher; pour plus de sûreté, elle poussa le verrou, et revint à son mari la lettre à la main.

— Que de mystères! dit celui-ci; est-ce qu'on nous réclame cent mille francs?

— Non, mais c'est madame Aubier qui nous écrit, répondit la jeune femme, qui avait déjà pris connaissance de l'épître pendant que son mari parlait. On veut marier Virginie, — à qui? je te le donne en mille, — à Lavenel.

— Saprelotte! s'écria Charles.

— Marie! cria derrière la porte la voix lamentable de Philomène, pendant qu'elle frappait modestement, mais avec persistance.

— Je viens, répondit celle-ci.

— J'ai deux mots à te dire.

— Attends-moi au salon, mon mari s'habille.

Philomène ne répondit pas, mais aucun bruit derrière la porte ne décela qu'elle eût quitté son poste.

— Quelle cravate veux-tu? demanda madame Verroy très-haut, comme si elle eût adressé la parole à son mari. J'irai te la chercher.

— J'y vais moi-même, répondit Charles sans bouger du fauteuil où il s'était allongé.

Un bruit de pas contenus, très-léger, leur apprit que madame Crépin avait quitté la place.

— Sais-tu que cela m'ennuie? dit Verroy de mauvaise humeur; nous voilà obligés de jouer la comédie à présent. Est-ce qu'elle ne s'en ira pas bientôt?

— Le plus tôt possible, mon ami, répondit Marie d'un ton conciliant. Mais, écoute, Lavenel a demandé Virginie en mariage.

— J'espère qu'on l'a remballé poliment? fit Varroy.

— Non. Le père Beuron a consenti.

— Eh bien, et Masson, qu'est-ce qu'on en fait, alors? Un épouvantail pour les petits oiseaux?

Plus agité qu'il ne l'eût supposé deux minutes auparavant, Charles se mit à arpenter la chambre; il aimait son ami, sincèrement et fortement; les amitiés d'hommes ne se payent pas de bonnes paroles, mais il faut les voir à l'épreuve. Ces gens qui se parlent comme des étrangers, qui se serrent à peine la main, à un moment donné, se feraient tuer l'un pour l'autre. Si Verroy en ce moment eût tenu par les cheveux soit le père Beuron, soit Théodore Lavenel lui-même, il les eût laissés tomber du troisième étage dans la rue sans se préoccuper des remords que pourrait lui causer ensuite cette action irréfléchie.

— Et elle, la petite, qu'est-ce qu'elle en dit? fit-il en s'arrêtant devant sa femme.

— Elle se désespère.

— Alors elle aime Masson?

— Naturellement.

Charles reprit sa promenade. Un bruit imperceptible se fit entendre dans le corridor, et Marie mit un doigt sur ses lèvres ; son époux, moins patient, s'approcha de la porte à grands pas, et l'ouvrit avec véhémence sur Philomène qui n'avait pas eu le temps de fuir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il avec peu de grâce.

— C'est la bonne qui demande Marie, balbutia la veuve, fort honteuse et embarrassée.

— Ayez la bonté, ma chère cousine, de lui dire qu'elle veuille bien nous laisser en repos.

Il referma la porte, et cette fois madame Crépin s'en alla en faisant craquer ses lourds souliers de cuir pour plus de sûreté.

— Tu sais bien qu'un de ces quatre matins je lui dirai ses vérités, fit Charles, soudain égayé à la pensée de cette future escarmouche : je commence à en avoir besoin.

— Un peu de patience, mon ami ; écoute, pour le moment, il s'agit de ceux que nous aimons.

— Tu as raison. Que faire ?

— Voir Masson aujourd'hui même. Nous ne pouvons agir sans lui avoir demandé ce qu'il veut faire.

— C'est trop juste. Je vais lui envoyer un télégramme : *Prudence et Mystère!*

Ils quittèrent leur retraite, et Charles sortit pour mettre son projet à exécution.

Le télégramme ne devant pas parvenir à son

adresse avant deux heures, Marie profita de ce laps de temps pour faire une course pressée, et Verroy ayant fait le même raisonnement, ils restèrent absents trois heures environ.

Philomène, fort intriguée par la conférence secrète du matin, se tenait au salon, comme d'habitude, avec sa longue jupe étalée sur le tapis ; un roman à la main, assise sur un fauteuil dans une pose étudiée, elle se figurait être une duchesse et rêvait à des projets d'avenir vagues, mais délicieux.

Masson entra ; prévenu par le télégramme, il ne s'informa point auprès de la cousine de ce qu'on pouvait avoir à lui dire, mais il s'assit auprès d'elle et se mit à lui faire la conversation. Cette femme l'amusait avec ses prétentions, récemment greffées sur l'arbre plus ancien des ambitions secrètes ; il la trouvait drôle et la croyait bonne, ce qui lui donnait auprès d'elle la liberté d'allures qu'autorisait sa longue amitié avec Verroy. Ne se doutant pas d'ailleurs qu'on pût avoir une communication importante à lui faire, pensant qu'il s'agissait de procurer des billets à quelque ami de province, il avait l'esprit parfaitement en repos.

C'est avec la disposition d'esprit la plus enjouée qu'il s'assit auprès de madame Crépin.

— Comme vous voilà belle ! lui dit-il en souriant ; vous avez arboré un bonnet tout neuf. Est-ce en mon honneur?

Mais oui, répondit la veuve, qui rougit de plaisir.

— Vous saviez donc que je viendrais? moi qui il y a deux heures n'en savais rien moi-même.

— Je vous attends toujours, fit madame Crépin en baissant les yeux.

Masson prit cet aveu pour une bonne plaisanterie.

— C'est gentil au moins, ce que vous me dites là, fit-il avec sa bonhomie ordinaire ; tout le monde ne m'en dit pas autant. Restez-vous encore longtemps ici?

— Je ne sais pas, cela ne dépend pas de moi.

— Êtes-vous heureuse de vivre là-bas? s'écria tout à coup le jeune homme, laissant déborder le trop-plein de son cœur. Vivre là-bas, dans une petite maison grise, avec un petit jardin... quel paradis!...

— Tout seul?

— Ah! non, par exemple, pas tout seul! Avec ma femme! La Heuserie avec ma femme, voilà l'idéal!

Philomène sentit son cœur bondir délicieusement. La Heuserie et sa femme! Mais si ces deux *desiderata* se réunissaient en un seul, propriétaire et propriété, Masson n'aurait plus rien à demander au ciel. Seulement, le dire n'était pas très-facile, le faire comprendre était une tâche non moins délicate. Philomène se promit de chercher un auxiliaire.

— Vous aimez donc bien la campagne? dit-elle

d'une voix aussi mélodieuse que son gosier voulut le lui permettre.

— Je l'adore! C'est le repos, c'est le sommeil! Après ce Paris embrasé qui nous dévore, après les soirées passées dans ce four à cuire des hommes qu'on appelle le théâtre, respirer l'air frais, voir de la verdure, parler à des gens qui vous répondent en patois... Quel rêve!

— Je ne vois pas ce que vous pouvez trouver de beau au patois, reprit Philomène avec un à-propos étonnant; — je sais qu'à mon retour de mes voyages, quand je suis allée au Havre et à Nantes rejoindre défunt mon mari, je me suis trouvée bien dépaysée en rentrant à Diélette. Sauf madame Aubier, il n'y avait vraiment personne à qui parler français.

— Comment? fit Masson très-surpris, mais il m'a semblé que tout le monde parlait français là-bas.

— Oui, à vous, répondit Philomène sans s'apercevoir qu'elle trahissait son sot orgueil; mais à moi ils ne veulent parler que le patois, parce que je suis du pays!

— Eh! mais ils n'ont pas si grand tort! faillit dire Masson; il se retint pourtant et garda prudemment le silence.

— Est-ce bien vrai, monsieur Masson, demanda la veuve avec un sourire énigmatique, est-il bien positif que vous ayez un tel désir de vivre chez nous?

— C'est très-vrai et tout à fait certain, chère madame; mais entre la coupe et les lèvres, il y a place pour une si prodigieuse quantité de choses que je ne sais pas si ce rêve se réalisera jamais!

— Courage, mon ami, dit Philomène en regardant du côté de la fenêtre, il faut toujours espérer, le hasard amène des rencontres si inattendues!

— Ah! oui, fit notre héros en soupirant, j'ai une obligation de la ville de Paris, je puis gagner le gros lot. Mais il y a tant d'obligations de la ville de Paris et un seul gros lot.

— Décidément, pensa madame Crépin, il ne comprendra pas tout seul. Pauvre garçon, ce serait la fortune pour lui! Joint à ce qu'il gagne, cela ferait un très-joli revenu!

Philomène ne se doutait pas de ce qu'il faut à Paris pour composer ce qu'on appelle un joli revenu; il lui semblait qu'avec cinq ou six mille francs par an on pouvait habiter un petit hôtel et acheter de temps à autre un tableau de maître, ou quelque chose d'approchant.

Au moment où elle allait probablement proférer quelque irrémédiable bêtise, Marie rentra.

En voyant Masson indolemment allongé sur une chaise basse, presque aux pieds de sa belle amie, elle se rassura sur l'éventualité d'une indiscrétion ou d'une imprudence; mais comment se débarrasser de cette société au moins inutile? Elle avait pu se con-

vaincre de l'inutilité de toute tentative ayant pour but d'éloigner la chère âme quand elle recevait quelque visite ; aussi, poussée par l'urgence, elle prit une résolution désespérée.

— J'ai une course à faire, dit-elle à Masson, et j'ai besoin de vous consulter pour une emple te ; êtes-vous prêt ?

— Toujours ! répliqua le brave garçon, qui saisit son chapeau et se dirigea vers la porte.

Il est arrivé à la plupart d'entre nous de se promener à la campagne en picorant, dans les haies, des fraises ou des mûres. Le fruit se présente à demi caché sous les feuilles ; on écarte les herbes et les branches, d'abord avec soin ; puis l'habitude se prend de deviner où il se trouve sans trop examiner ; on mange ainsi distraitement pendant quelques instants ; tout à coup, au moment où la main s'avance vers un nouveau butin, averti par on ne sait quoi, on tourne brusquement la tête, on regarde, et au lieu de ce qu'on croyait saisir, on trouve au bout de son doigt une bête hideuse, un crapaud qui vous regarde avec ses gros yeux à fleur de tête, ou une énorme araignée qui vous menace de toutes les puissances de son être hargneux et méchant. Rien ne peut rendre alors pour ceux qui ne l'ont pas éprouvé ce frisson de dégoût et d'horreur qui vous secoue une première fois de la tête aux pieds, et qui revient ensuite deux ou trois fois vous saisir entre les épaules.

La surprise entre dans cette impression pour une forte part, le désappointement pour une autre; mais plus que le reste, c'est le contraste violent, la découverte d'un monstre là où l'on se croyait procurer un petit plaisir.

Ce même frisson, cette même secousse parcoururent tout le corps de Marie au moment où, sur le seuil, se retournant pour dire adieu à sa cousine, elle saisit son regard plein de soupçons odieux, chargé de haine et d'envie. Elle tressaillit et se redressa comme si la bête immonde l'avait touchée; mais le regard était devenu terne; il ne fixait plus que la muraille : le cauchemar avait disparu comme il disparaît au réveil.

— Ah! fit la jeune femme avec un soupir, mêlé de dégoût et de soulagement.

— Quoi? demanda Masson avec empressement.

— Rien; allons, Charles doit nous attendre en bas.

Elle sortit, suivie du comédien. Charles ne les attendait pas, et elle le savait; mais elle n'avait pu résister au besoin de se défendre contre le regard de Philomène.

— J'ai quelque chose à vous dire, commença madame Verroy dès qu'ils furent dehors.

— C'est pour cela que vous m'avez emmené? demanda Masson, de plus en plus surpris.

— Oui; nous ne sommes plus chez nous, c'est un espionnage continuel... Mais, écoutez-moi, on veut marier Virginie.

— Eh! fit le comédien, qui changea soudain de visage et s'arrêta court.

Il était devenu si pâle et si défait que Marie se repentit de son peu de précaution; mais elle était si fort émue encore de sa récente secousse qu'elle n'avait pas sa netteté de jugement accoutumée.

— Ce n'est pas fait, dit-elle avec empressement; ne vous désespérez pas; madame Aubier m'a écrit que Lavenel a demandé sa filleule en mariage.

— Lavenel? C'est à se demander si l'on est dans son bon sens! Virginie et Lavenel! c'est une mauvaise plaisanterie!

— Malheureusement, c'est sérieux.

— Et elle se laisse faire?

— Non, répondit doucement madame Verroy, elle a écrit à sa marraine pour la supplier d'intervenir.

— Elle ne veut pas l'épouser alors?

— Elle dit qu'elle aimerait mieux mourir.

— La chère enfant! murmura Masson. Il garda le silence un moment. — Voudrait-elle de moi, si je la demandais?

— Elle? elle ne veut que vous.

Masson serra fortement la main de madame Verroy, qui pendait le long de sa robe; c'était sa manière de lui dire merci. Involontairement la jeune femme leva la tête vers sa fenêtre; mais Philomène n'avait pas pensé à cet observatioire-là. Au même instant, Charles qui rentrait les rejoignit.

— Qu'est-ce que vous complotez là? leur dit-il.

– Nous causons de nos affaires secrètes, répondit Marie.

— Dans la rue? Est-ce que vous ne seriez pas mieux là-haut?

— Non, Argus veille.

Charles murmura quelques mots qu'il ne jugea probablement pas dignes d'arriver aux oreilles de ses compagnons; puis il dit résolûment :

— Alors, prenons une voiture.

C'est au bois de Boulogne, dans un coupé trois-quarts, pris à la place voisine, que les sentiments et les espérances de Masson furent débattus entre nos trois amis; mais on avait beau débattre et rebattre les mêmes arguments, le résultat était toujours le même : inutile de se présenter comme prétendant à la main de Virginie si l'on n'avait pas quelque chose de positif à lui offrir.

— Mais, dit enfin madame Verroy, que dirait votre mère d'un semblable mariage?

— Ma mère! chère madame, il suffira que je lui en parle pour qu'elle voie dans la femme que je veux épouser un suppôt de Satan et tout ce qui s'ensuit. Et puis, il me semble que le mariage nous éloigne encore un peu plus du séminaire?

— Oh! fit Charles en regardant par la portière, pour ce qui en est à présent...

Les amis ne purent s'empêcher de rire à ce propos

sceptique, et Marie prit une résolution aussi brusque qu'étonnante.

— Je vais aller voir votre mère, moi, dit-elle, et j'ai tout lieu de croire qu'elle ne me traitera pas comme un suppôt de Satan.

— Vous feriez cela, vous! s'écria Masson.

— Certes.

— Vous iriez en Mâconnais, dans une petite bourgade grosse comme Diélette, persuader à ma pauvre entêtée de mère que je ne suis pas le dernier des fils prodigues, et que je puis désirer de perpétuer le nom de mon père, qu'elle a porté si dignement.

— Nous irons, n'est-ce pas, Charles? dit Marie.

— Fais ce que tu voudras, pourvu que tu n'emmènes pas Philomène.

Ceci n'était pas à craindre, et madame Verroy décida de partir dès le lendemain. Nos trois conjurés se séparèrent sur le seuil de la porte de Charles, en se serrant la main, comme les Suisses du Grütli, mais sans chanter le moindre trio.

En voyant rentrer seuls les deux époux, — et ensemble! — Philomène ne put réprimer un mouvement de dépit.

— Vous vous êtes donc rencontrés? demanda-t-elle sournoisement à Marie.

— Mais certainement; Charles nous a trouvés devant la porte; c'était convenu, répondit celle-ci, non sans malice.

— Ah! fit madame Crépin en allongeant sa mine, c'était convenu?

— Oui, nous devions aller ensemble au bois de Boulogne, ajouta Charles avec une satisfaction marquée.

Il est si doux d'ennuyer un peu les gens qu'on n'aime pas! Les moralistes n'ont jamais pu décider si ce dernier plaisir prime ou non celui d'être agréable à ceux qu'on aime; il faut croire que cela dépend des gens et des occasions, car les avis sont très-partagés.

Aller au bois de Boulogne! avec Masson! sans elle! Philomène promena son regard autour de la salle à manger, où cette conversation avait lieu pendant le dîner, puis le rabattit sur son assiette et cessa de manger, se contentant de fabriquer de nombreuses boulettes de mie de pain qu'elle faisait ostensiblement courir sur son assiette vide.

— Tu n'as pas faim? demanda Marie.

— Non.

— Es-tu malade?

— Oui.

— Où souffres-tu?

— Partout. Il y a longtemps.

— Il faudrait voir un médecin.

— A quoi bon? Je sais bien que je ne ferai pas de vieux os.

Charles enfonça le couteau à découper dans le

poulet au cresson avec tant d'énergie qu'il perça le plat de porcelaine et le sépara en deux.

— Là! fit-il d'un air content. Un peu d'exercice, ça fait du bien. Julie, une assiette!

La bonne apporta l'assiette demandée et remporta les morceaux du plat d'un air consterné; mais Verroy paraissait enchanté, et il partagea équitablement la bête innocente, sans témoigner d'autre émotion.

— Une aile de poulet, ma cousine? dit-il paisiblement.

— Non, merci, mon cousin; elle me resterait sur l'estomac.

— Il ne faut pas causer ce désagrément à votre estomac, ma cousine; j'aime mieux la manger moi-même que de vous faire du mal. Marie, as-tu tout préparé pour ton voyoge?

— Non, mon ami; mais ce sera l'affaire d'une heure.

— Tu vas faire un voyage? demanda madame Crépin, en retrouvant soudain ses forces.

— Une absence de quelques jours. Mais tu peux rester ici, dans le cas où tes affaires ne seraient pas terminées.

— Mes affaires sont terminées, dit sèchement Philomène, du moins autant qu'elles le seront jamais. Je ne puis pas passer l'hiver à Paris...

— Pourquoi pas? fit Charles avec une douceur

angélique; mais madame Crépin ne voulut point en tenir compte.

— Je vais m'en retourner aussi, dit-elle avec regret. Je n'avais pas cru que ce serait décidé si vite... J'ai quelques emplettes à faire, bien peu de chose, car je ne suis pas riche, mais enfin...

— Tu n'as pas besoin de partir pour cela, répliqua Marie avec sa bonté ordinaire; mon mari reste ici; tu peux bien tenir la maison pour lui pendant mon absence.

— Si cela ne te dérange pas... je n'avais pas pensé à cette brusque séparation... j'ai le cœur si sensible! Cela m'afflige plus que tu ne peux le croire.

— Julie, le dessert! dit Charles d'une voix de tonnerre. La petite bonne accourut effrayée, se demandant ce qui pouvait ainsi changer le caractère de son maître, ordinairement si doux.

Après le dîner, Verroy, revenu en apparence à une manière de sentir plus humaine, s'en alla fumer un cigare sur le balcon, et Philomène suivit sa cousine dans le petit salon où elle travaillait d'ordinaire.

— Tu t'en vas? lui dit-elle en s'asseyant à ses côtés sur le canapé.

— Mais oui! Il le faut bien; c'est un voyage d'affaires.

— Tu n'en avais pas parlé.

— Je n'en savais rien ce matin; la nécessité n'en a été prouvée que tantôt.

Madame Crépin se demanda si Masson n'était pas pour quelque chose dans l'affaire; puis cette pensée lui parut si peu vraisemblable qu'elle y renonça sur-le-champ. Mais si sa cousine partait, que devenait la confidence qu'elle s'était promis de lui faire? Ne valait-il pas mieux s'assurer la bienveillance de la jeune femme avant son départ, afin de profiter largement de son absence pour réaliser ses espérances ambitieuses? Avec l'entêtement de hanneton particulier aux gens très-infatués d'eux-mêmes, elle se décida à parler.

— Je serai peut-être partie quand tu reviendras, lui dit-elle.

— Pourquoi cela?

Philomène se tut et baissa la tête.

— Es-tu malheureuse ici? demanda la jeune femme avec une vague impression que son mari devait martyriser sa cousine quand elle n'était pas là pour la protéger.

— Malheureuse? J'y suis aussi bien qu'on peut l'être quelque part que ce soit. Mais il est temps que je m'en aille; je ne suis restée ici que trop longtemps.

— Pourquoi? demanda Marie, car la phrase était tournée de manière à provoquer inévitablement cette question.

— Veux-tu le savoir?

— Certainement, puisque je te le demande.

Philomène parut se recueillir pour un effort

suprême, et réellement l'effort lui coûtait; son amour-propre l'aveuglait assez pour lui cacher le ridicule de ses prétentions, mais une sorte de honte sincère arrêtait les paroles sur ses lèvres au moment de faire l'aveu de sa faiblesse. Si seulement elle n'avait pas juré mille fois qu'après avoir tant aimé le capitaine elle ne pouvait plus jeter ses regards sur un homme, quel qu'il fût! Imprudentes paroles! Aussi pourquoi parle-t-on? Ne serait-on pas cent fois plus sage de garder pour soi ce que l'on pense? Elle se promit de le faire à l'avenir, — mais non cette fois, bien entendu, — et c'est en quoi sa grande sagesse lui fit défaut.

— Puisque tu veux le savoir, dit-elle en détournant à demi son visage couvert de rougeur et de confusion, c'est à cause de Masson.

Marie crut avoir mal entendu; en réalité, elle avait mal compris.

— Masson? Est-ce qu'il a été désagréable envers toi?

— Lui! le meilleur de tous les hommes et le plus aimable!

— Mais alors?

— Vois-tu, ma chère, je craindrais, si je le voyais souvent et longtemps, de trop m'attacher à lui.

— Toi? Masson? t'attacher trop à lui? Excuse-moi, ma bonne amie, je ne comprends pas.

Philomène avait perdu toute mesure; après ce

premier aveu qui lui avait coûté, elle ne connaissait plus de limites, et elle se lança sur la pente vertigineuse des confessions avec la véhémence toujours croissante d'un wagon lancé qui descend une rampe tout seul.

— Oui, je sais bien qu'à mon âge c'est ridicule, et surtout après avoir tant aimé mon pauvre mari. Mais ce n'est pas ma faute, j'ai un caractère trop aimant. Je n'ai pas été gâtée en fait de bonnes paroles ni de bons traitements, et Masson a été si bon pour moi, si complaisant, il m'a témoigné tant d'amitié, que je n'ai pu y résister.

— Ma pauvre Philomène! fit Marie consternée, prenant en pitié cette passion étrange, mais qui, à la rigueur, avait pu naître dans le cerveau d'une veuve consolable.

— Tu m'as demandé pourquoi je n'avais pas faim depuis quinze jours? c'est pour cela; je me sens dépérir, je ne dors pas la nuit... Je sais que c'est une folie, et j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour m'en empêcher.

Ceci était un audacieux mensonge. Jamais Philomène, depuis le berceau, n'avait essayé de se retenir sur quelque pente que ce soit; elle avait, au contraire, recherché avec une persistance et une lucidité admirables tout ce qui pouvait contenter un de ses désirs, satisfaire une de ses fantaisies, et s'était refusé quelque chose seulement quand, à plusieurs

reprises, la destinée lui avait signifié que décidément elle n'entendait pas de cette oreille-là.

Marie gardait le silence ; ce que voyant, sa cousine se mit à pleurer. Les larmes, entre autres avantages, ont celui de forcer le témoin de cette douleur à offrir des marques de sympathie dont il se serait probablement abstenu. Ce procédé ne démentit pas sa bonne réputation, car madame Verroy se pencha sur Philomène et la caressa affectueusement en lui tapotant sur l'épaule. Madame Crépin enfonça plus avant dans son mouchoir son visage couvert de pleurs et de confusion.

— Voyons, Philomène, sois raisonnable, calme-toi, dit l'excellente femme en lui prenant la main. Mais Philomène ne voulait ni être raisonnable ni se calmer, et sa cousine profita de cette effervescence pour réfléchir, pendant que le cours des larmes s'épuisait de lui-même.

Dans l'esprit droit de madame Verroy, l'amour de madame Crépin pour Masson était une des choses les plus malheureuses qui pussent arriver. Incapable de comprendre le mélange d'ambition, de jalousie, de sentiments mesquins ou mauvais qui avait présidé à la naissance et au développement de cette passion fortuite, elle voyait là un de ces accidents fâcheux, communs aux femmes qui restent sans occupation intellectuelle ou morale à l'âge qu'un romancier délicat, et qui connaît bien le cœur des

femmes, a caractérisé sous le nom de « la crise ».

— Ce n'est pas sa faute, à la malheureuse, se disait-elle ; elle était seule, veuve, sans enfants ; sa modeste aisance même se tournait contre elle en lui enlevant la préoccupation du pain quotidien ; Masson lui est apparu comme une sorte d'enchanteur, un être venu d'un autre monde ; elle s'est mise à l'aimer, — bêtement...

Oui, bêtement, il était impossible de ne pas le reconnaître. Jamais une paysanne de quarante ans, douée d'un peu de bon sens, n'aurait dû lever les yeux sur un comédien, un homme du monde, plus jeune qu'elle de plusieurs années et aussi peu fait pour elle, suivant une vieille expression française, qu'un bas de soie pour un bœuf. Evidemment Philomène avait manqué, en gros et en détail, de toutes les qualités d'une femme intelligente. Mais qu'y faire?

Quand Marie pensa que Philomène avait suffisamment pleuré, elle lui dit :

— Voyons, que veux-tu que je fasse? Veux-tu que je prie Masson de cesser ses visites pendant le temps que tes affaires te retiendront encore à Paris?

Tout en faisant cette question, la jeune femme se disait que les affaires de sa cousine n'étaient pas bien importantes, et qu'elles duraient depuis longtemps ; pourquoi l'imprudente Philomène n'avait-elle pas remédié à son mal par une fuite en temps opportun?

— Oh non! s'écria vivement madame Crépin, il devinerait pourquoi, et j'en mourrais de honte.

— Pas le moins du monde, répliqua Marie ; il nous arrive très-souvent de fermer la porte à tous nos amis pendant huit ou quinze jours, quand Charles a quelque travail pressé à finir, et personne ne cherche d'autre raison à notre retraite.

— Non, non, murmura faiblement Philomène, ne l'empêche pas de venir, c'est ma seule joie ; je partirai bientôt, je ne le reverrai peut-être jamais ; laisse-moi le voir pendant que je suis ici ; ensuite ce sera fini.

Madame Verroy pensa que tout cela était bien enfantin et bien peu digne d'une femme que son âge et ses malheurs auraient dû mettre à l'abri de pareils entraînements; mais cette pauvre Philomène se nourrissant de romans, rien de moins étonnant qu'un peu de romanesque dans ses idées. Pourtant, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu ferais mieux de ne pas le voir, puisque cela ne peut te mener à rien.

Blessée au vif, mais toujours habile, la veuve reprit l'attaque d'autre part.

— Je sais bien que cela ne peut mener à rien, dit-elle ; tu n'as pas besoin de me faire sentir ma folie ; la différence d'âge qu'il y a entre nous, — cinq ans, — rend toute idée de mariage ridicule, je le sais ; va, sois tranquille.

— Oh! fit Marie, très-ennuyée, ce n'est pas la

différence d'âge ; je connais des hommes intelligents qui ont épousé des femmes plus âgées qu'eux, non de cinq, mais de dix ans, et qui n'en sont pas moins parfaitement heureux.

— Qu'est-ce qu'il y a alors, d'après toi, pour empêchement? demanda madame Crépin, dans la disposition d'esprit d'un coq qui en rencontre un autre sur son fumier.

— Il y a la différence d'habitudes, d'éducation, de milieu !... dit madame Verroy avec un certain découragement. Il lui devenait décidément très-difficile de faire entrer des idées dans la tête de sa cousine sans lui dire des choses désagréables.

— Hélas! reprit Philomène d'une voix douce et plaintive, je sais bien que je n'ai pas été élevée dans les villes ; mais pour ce qui est de l'éducation, mon cousin Charles a été très-heureux avec toi, et tu n'en savais pas plus long que moi quand tu t'es mariée. Maintenant, il y a la fortune ; mais est-ce que Masson n'a pas dit cent fois qu'il regardait comme le comble du bonheur de vivre à la Heuserie, avec quelques petites rentes, juste de quoi nouer les deux bouts? C'est la simplicité de ses goûts qui m'a prévenue en sa faveur. En l'écoutant parler, je me disais : Voilà un homme qui a tout à fait mes goûts et mes idées... c'est encore à cela que je me suis laissé prendre. Et puis il ressemble tant à mon défunt mari ! C'est pour cela que je l'ai aimé à première vue.

— Comme Juliette avec Roméo, pensa Marie; le ridicule que se donnait sa cousine en essayant de se justifier commençait à lui inspirer une gaieté peu en harmonie avec les convenances. Je ne peux pourtant pas lui dire que nous allons essayer de marier son idole avec Virginie! Mon Dieu! comme elle sera furieuse!

En attendant, il fallait sortir de là. Elle eut une idée lumineuse.

— Veux-tu que je lui en parle? fit madame Verroy; comme cela, tu sauras à quoi t'en tenir.

— Non, non, dit Philomène enchantée, en secouant doucement la tête; non, je t'en prie, ne lui en parle pas; s'il doit arriver quelque chose, je voudrais que cela vînt de lui.

Ce langage énigmatique était pourtant assez clair.

— Tu veux dire que la proposition doit venir de lui? Cependant, comme c'est toi qui m'en parles, je pourrais insinuer...

Marie espérait obtenir ainsi le droit de renvoyer sa cousine à son foyer trop longtemps délaissé. Une fois que Masson aurait coupé court à ces velléités matrimoniales, Philomène n'aurait rien de plus pressé que d'aller cacher sa déconvenue à Diélette; mais madame Crépin, pour avoir voulu jouer trop serré, déçut à la fois ses propres vœux et ceux de Marie.

— Non, dit-elle faiblement, laisse la proposition venir de lui-même.

— Tu attendras longtemps ! pensa Marie ; mais comme elle avait l'âme très-honnête, elle n'eut pas un instant la pensée que ce non-là voulait dire oui, et elle jura à Philomène, aussi bien qu'à elle-même, de garder le secret le plus absolu.

— Madame Crépin resta abasourdie de ce résultat assurément inespéré.

— Tu ne lui en parleras pas ? dit-elle encore d'un ton de doute.

— Je te donne ma parole d'honneur de ne lui en parler que lorsque tu te seras trahie toi-même.

— Ta parole d'honneur ?

— Tu l'as.

Philomène poussa un gros soupir.

— Merci, dit-elle, car il fallait bien remercier, quoiqu'à son corps défendant.

Marie se leva en poussant un autre soupir, de soulagement cette fois. Après tout, elle était sûre de renvoyer sa cousine à ses pénates lorsque le mariage de Masson serait arrangé : ce n'était plus qu'une affaire de jours, et elle s'occupa sans plus tarder des préparatifs de son départ.

— Tu t'en vas demain ? fit madame Crépin, qui avait complétement essuyé ses yeux.

— Oui.

— Loin ?

— Non.

— Passeras-tu la nuit en chemin de fer ?

— Non, j'arriverai le soir.

— Tu seras longtemps?

— Je n'en sais rien.

— Je ne comprends pas comment ton mari te laisse partir seule, en automne, par un temps si froid... Il devrait aller avec toi.

— Il a autre chose à faire. Et puis il faut bien qu'il y ait quelqu'un ici !

— Je suis là ! dit Philomène avec orgueil.

— Je te remercie, mais c'est impossible. A propos, pendant mon absence, Masson prendra ses repas ici... Cela me contrarie à cause de toi, mais c'est arrangé ; je ne pouvais pas prévoir.

— Cela ne fait rien, ma chère, répliqua Philomène rayonnante; je t'ai dit que tu ne pouvais pas me procurer de plus grand plaisir que celui de sa société.

— Tant mieux alors, dit Marie avec cette espèce de mauvaise humeur à la fois rageuse et résignée qui s'empare de vous à la vue d'un imbécile qui veut se faire du tort, quoi qu'on tente pour l'en empêcher. Tâche de leur commander de bons dîners pour les consoler.

— Est-ce que Masson a besoin d'être consolé de ton absence? fit méchamment madame Crépin.

— Eh! eh! on ne sait pas, répondit Marie, qui songeait à Virginie et au succès problématique de sa démarche.

Sa cousine lui lança en dessous un regard si noir que, sans l'avoir directement aperçu, la jeune femme sentit une commotion désagréable. Mais on perdait sa peine à regarder Philomène ; son visage supportait l'examen sans sourciller, avec un air bonasse et désintéressé.

— Qu'ils s'en arrangent ! pensa-t-elle, en songeant aux deux hommes. Ils sont assez forte partie pour elle, à eux deux.

Quand elle se trouva enfin seule avec son mari, c'est-à-dire le soir fort tard, dans leur chambre à coucher, elle lui posa ses deux mains sur les épaules et le regarda bien en face.

— Devine, lui dit-elle, la nouvelle la plus étonnante, la plus merveilleuse, etc., etc., etc.

— Je ne devine jamais, fit paresseusement Charles.

— Faut-il te la dire ?

— Je te le conseille, pour peu que tu désires m'en voir informé.

— Philomène est amoureuse.

Verroy regarda sa femme et partit d'un fou rire, étouffé pour la circonstance sous ses deux mains jointes.

— Cette tourterelle sur le retour ! fit-il. Ah ! c'est bien gentil!

— De qui?

— De qui ? Eh ! parbleu ! de Masson !

— Qui est-ce qui te l'a dit ? fit sa femme étonnée.

— Je ne devine jamais, mais j'observe toujours. Je ne croyais pas la cousine capable de cette sottise; mais si elle en est capable, ce ne peut être que de Masson. Je m'en suis douté cent fois. C'est lui qui va faire un nez quand il le saura!

— Ne le lui dis pas, je t'en prie; j'ai donné ma parole qu'il n'en saurait rien.

— Tu as fait cela, toi, à ton âge? Ah! Marie, je te croyais plus de bon sens!

— Mais puisqu'elle m'en suppliait...

— Cela voulait dire : Dis-le-lui, je t'en conjure.

— Tant pis! j'ai promis : il faut tenir parole.

— Et puis, il serait trop vexé, le pauvre garçon! Nous lui dirons ça quand son mariage sera arrangé. Il aura une consolation sous la main, au moins, et ça lui est bien dû. Philomène amoureuse! qui l'eût cru? Mais c'était indiqué, elle avait trop aimé son mari pour ne pas en aimer un autre après lui, à la première occasion.

XXVI

Le lendemain, vers six heures du soir, le train déposa madame Verroy dans une jolie petite gare blanchie à la chaux, modeste et primitive, desservie par des employés bourguignons, robustes et hauts

en couleur comme des gens qui se nourrissent bien dans un pays où la vie n'est pas chère et où l'on boit son vin sans eau. Un de ces hommes solides reçut le petit carré de carton que lui tendait Marie; elle franchit l'espèce de grille de poulailler qui maintient les priviléges de la gare contre les envahissements de la foule, et elle se trouva dans la solitude la plus complète. Un omnibus jaune avec un cheval endormi stationnait dans le crépuscule, mais personne ne semblait s'inquiéter de lui. Madame Verroy prit le parti de s'asseoir dans la voiture et d'attendre.

Au bout de cinq minutes, un autre Bourguignon, aussi carré d'épaules que tous les autres, sortit d'un petit café qui portait pompeusement écrit en grosses lettres : *Café de la Gare,* et qui paraissait non moins endormi que tout le reste. L'homme s'approcha de l'omnibus, parla à son cheval, ajusta l'attelage, et finit par dire :

— Eh bien, mon coco, voilà notre corvée faite; allons-nous-en souper.

— Eh ! cria Marie, au moment où le brave homme mettait le pied sur le premier échelon en casse-cou qui conduit au poste de cocher, aussi honorable que périlleux.

— Du monde ! fit l'autre. Excusez, madame, je ne vous avais pas vue. Vous allez à X...?

— Et vous? demanda la jeune femme.

— Coco et moi, nous sommes là tout exprès, fit-il

avec un bon gros rire; mais à cette saison-ci ni jamais, du reste, nous n'y transportons pas beaucoup de voyageurs. Ça ne sera pas long, allez, madame.

En effet, quelques minutes après, le pavé quelconque de la petite ville commença à faire sauter Marie dans l'omnibus comme une noisette dans sa coque; puis la voiture, à grand cliquetis de ferrailles, entra sous une porte cochère et s'arrêta devant une fenêtre éclairée.

— Où sommes-nous? demanda madame Verroy à une bonne accorte et proprette qui vint ouvrir la portière de la voiture.

— A l'hôtel du Pigeon-d'Or, madame, pour vous servir.

Le Pigeon-d'Or abritait la voiture du chemin de fer, — excellent système pour l'hôtel s'il y avait eu des voyageurs; mais comme il n'en venait jamais, les hôtes vivaient paisiblement de leurs rentes, produit de leurs vignobles, dînaient bien, soupaient mieux, ne mettaient guère d'eau dans leur vin, et n'étaient pas éloignés de considérer l'arrivée de quelqu'un à héberger comme une calamité domestique qui les troublait dans leur grasse quiétude.

Cependant Marie était si agréable à voir, et la cordialité émanait si bien de toute sa personne, que l'hôtesse se dérida; le nom de madame Masson acheva de l'épanouir.

— Eh! vraiment, oui, je la connais, la bonne

dame! C'est elle que vous venez voir? Vous ne lui apportez pas de mauvaises nouvelles, toujours?

— Pas le moins du monde, fit Marie; ai-je l'air d'une messagère de malheur?

— Pour cela, non; mais c'est que, hormis son fils qui vient quelquefois, elle n'a jamais reçu de visites; dans le temps son frère, feu l'abbé, était souvent par ici; mais depuis qu'il est mort, la pauvre dame ne voit plus que les gens du pays.

— Se couche-t-elle tard? demanda la jeune femme, impatiente de commencer sa campagne.

— Elle n'a pas grand sommeil à cause de son âge; elle se couche de bonne heure; mais comme elle ne dort pas, si vous voulez la voir, rien n'est plus facile; on l'enverrait prévenir.

Marie réfléchit un instant, puis écrivit sur une carte de visite : « Madame Verroy, que madame Masson connaît sans doute de nom, en passant par la ville, voudrait la voir pour lui donner des nouvelles de son fils, qu'elle a vu hier en bonne santé. »

Ce message fut porté par un garçonnet frisé qui revint au galop, hors d'haleine, et communiqua à Marie le résultat de sa course sous cette forme succincte :

— Venez tout de suite.

— Sans souper! fit l'hôtesse en levant les mains jointes à la hauteur de son nez, ce qui, chacun le sait, exprime une désolation profonde.

— Je souperai en revenant, dit la jeune femme en souriant. A tantôt.

L'hôtesse était fort ennuyée de penser que le souper allait mitonner sur les cendres pendant une heure, deux heures, qui sait? peut-être plus! Mais, comme son mari le lui fit observer : — « C'est le métier qui le veut. » Et elle rejoignit le digne homme dans la salle à manger, où fumait un ragoût savoureux.

Guidée par le garçonnet chevelu, Marie atteignit bientôt une petite maison, précédée d'un petit parterre orné d'une grosse boule en verre étamé, posée sur un vieux piédestal en pierre moussue, qui faisait avec elle le plus drôle de contraste. Cette boule était un cadeau de Masson, qui, parcourant un jour les galeries de la Ménagère, s'était arrêté en se disant :

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi affreux ; je vais envoyer ça à maman; elle va être enchantée. — Ce qui s'était exécuté de point en point.

Marie entra ; une jeune servante la conduisit dans une chambre à coucher meublée à l'ancienne mode, avec un lit-alcôve tendu de très-vieux damas gris clair ; le papier était gai, les fauteuils rococo offraient leurs bras contournés à leurs visiteurs, et une belle lampe toute neuve, dernier cadeau du fils absent, éclairait le visage rose et reposé d'une vieille femme aux traits réguliers, aux cheveux d'un blanc d'argent, qui se leva à demi pour saluer la nouvelle venue.

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles que vous m'apportez, bien sûr, madame? fit-elle d'une voix faible, mais jeune encore et très-douce.

— Au contraire, dit Marie, en s'approchant.

Les yeux souriants, l'air ouvert de la jeune femme inspirèrent immédiatement la confiance à madame Masson; — mais une autre crainte vint empoisonner cette confiance toute fraîche.

— Je ne me rappelle pas votre nom, dit-elle, en scrutant le visage et les vêtements de la visiteuse, les mains appuyées sur les bras de son fauteuil.

— Vous connaissez sans doute mieux celui de mon mari; votre fils l'appelle Charles, et il a passé cet été un mois chez nous en Normandie.

— Ah! c'est vous qui êtes la femme de Charles? fit la vieille dame rassérénée et se laissant aller sur le coussin qui lui supportait le dos. Je suis très-contente de vous voir. Dites-moi, mon fils va bien?

— Très-bien; il vous envoie mille tendresses.

— Pourquoi n'est-il pas venu?

— Il joue tous les soirs.

— Oui, il perd son âme tous les soirs davantage! Ah! mon pauvre garçon! S'il avait voulu m'écouter, à cette heure, il serait curé de notre paroisse, et c'est lui qui préparerait pour l'autre vie sa pauvre mère infirme.

— Il n'avait pas la vocation, dit Marie sans pouvoir réprimer un sourire; il rêve à toute autre chose

pour le moment; c'est même pour cela que je suis venue.

— Hein? fit la mère en se redressant, il veut se marier? Il épouse une drôlesse? une femme de théâtre!

Rien ne saurait rendre l'accent indigné, méprisant, effaré, que madame Masson mit sur ce mot : une femme de théâtre! Le serpent qui, dit-on, tenta notre mère Ève, ne lui eût pas inspiré plus d'horreur.

Voyant la glace rompue, Marie entama bravement la question par le milieu.

— Vous avez deviné, madame, dit-elle, il veut se marier.

— Jamais, jamais! proféra la dame irritée, du haut de sa puissance maternelle. Jamais je n'appellerai ma fille une de ces créatures éhontées qui sont le déshonneur de notre sexe! Vous pouvez lui dire que je refuse mon consentement. Pour m'infliger cette honte, il peut bien attendre que je sois morte; cela ne tardera plus bien longtemps.

— Nous en reparlerons tout à l'heure, fit Marie avec douceur. Pour le moment, je voulais vous dire autre chose; mais ce sera un peu long; vous m'excuserez de commencer par le commencement.

Madame Masson, encore frémissante d'indignation, se replongea dans son fauteuil et fixa ses yeux pénétrants sur le visage de Marie.

— Il faut vous dire, commença la jeune femme, qu'à Diélette, où nous étions et où votre fils est venu nous rejoindre, il est arrivé une aventure. Nous avons pour voisine, là-bas, une dame déjà âgée, nommée madame Aubier, qui est une excellente femme et que nous aimons tous beaucoup.

— Je sais, fit madame Masson, mon fils m'en a écrit.

— Il a bien fait ; je suis sûre que si vous la connaissiez, vous l'aimeriez aussi. Un jour, ou plutôt un soir, elle s'était mise en route pour nous rendre visite, elle fut prise en chemin d'un accès d'asthme et fallit étouffer.

— C'est très-dangereux, l'asthme, dit la vieille dame ; mon frère l'abbé en est mort ; il se servait de certaines gouttes souveraines contre ce mal ; vous ne pouvez pas vous imaginer les cures merveilleuses qu'elles ont produites ; je vous en donnerai la recette pour votre amie.

Marie remercia, tout en se disant que les gouttes souveraines auraient bien dû empêcher l'abbé de mourir.

— Madame Aubier, continua-t-elle, par bonheur, n'était pas seule quand le mal la prit ; elle était accompagnée d'une aimable jeune fille, sa filleule, qui l'aime beaucoup et qui passe tous les ans une partie de l'été avec elle. Virginie, — elle se nomme Virginie, — lui donna les premiers soins, et finit par l'amener jusque chez nous ; mon mari et votre fils

s'empressèrent d'accompagner notre bonne voisine à son domicile; la route fut longue, et un peu avant d'arriver, la pauvre femme perdit connaissance, si bien que les deux messieurs la portèrent chez elle, et que nous fûmes tous obligés de passer la nuit à Diélette.

— Mon fils a été bien élevé par sa mère, fit madame Masson avec orgueil; il sait ce qu'il doit à une femme âgée et respectable. Je suis bien aise de voir que la vie perverse à laquelle il s'est adonné n'a pas éteint dans son cœur tous les sentiments honnêtes.

— Je vous assure, chère madame, que votre fils est aussi honnête que votre cœur maternel peut le désirer; peu de mères ont de tels fils. Vous le savez bien, d'ailleurs, car ce n'est pas seulement par des paroles qu'il vous témoigne ses sentiments.

La vieille femme acquiesça d'un signe de tête, et Marie continua son histoire.

— Il serait impossible de vous dire, madame, quels soins touchants la jeune fille prodigue à sa marraine; jamais fille n'a mieux soigné, mieux aimé sa mère. Virginie Beuron n'est pas du tout une personne ordinaire; bien que son père soit un simple cultivateur, un propriétaire campagnard, et qu'il n'ait donné à son unique enfant qu'une éducation sommaire, elle a je ne sais quel charme, ou plutôt je sais bien quel charme de pureté, de modestie virginale, qui fait d'elle l'être le plus aimable.

— Elle n'a pas besoin d'en savoir si long pour être une femme accomplie, dit madame Masson avec dignité ; quand je me suis mariée, je savais à peine lire et écrire. J'ai appris ce que je sais par l'habitude et la nécessité de m'occuper de mes affaires et de mon ménage... Plus tard, à cause de mon fils, j'ai lu des ouvrages... des ouvrages d'un autre genre...

Les yeux de Marie demandaient en quoi ce genre différait de celui que madame Masson n'indiquait pas. La vieille dame indiqua une petite bibliothèque où, s'il eût fait plus clair, on eût pu trouver toutes les pièces modernes et classiques où depuis son entrée au Conservatoire Masson avait tenu un rôle. Comme elle ne comprenait pas, la matrone ajouta :

— Ce sont les ouvrages où mon fils a eu des rôles.

Intérieurement, Marie admira cette mère dévote qui ne pouvait se retenir de se procurer les œuvres de damnation où son fils perdait son âme ; mais au fond de sa conscience, le trouvait-elle si coupable, ou bien persistait-elle dans une opinion énoncée autrefois sous une influence plus rigide? C'est ce que la jeune femme ne put jamais savoir.

— Je reviens à notre aventure, reprit Marie en souriant. Cette jeune fille, vous disais-je, nous a gagné le cœur à tous, et c'était pour nous une vraie fête que de la voir arriver ; la maladie de sa marraine nous priva de ses visites, et nous prîmes l'habitude d'aller la voir presque tous les jours, — votre fils

avec nous, bien entendu, — et ce qu'il y a de curieux, c'est que madame Aubier l'a si bien pris en affection que son départ a été pour elle un grand désappointement.

— La pauvre femme ! fit madame Masson avec complaisance.

— Deux mois s'étaient écoulés depuis, quand nous avons appris qu'un individu de Diélette, un homme de quarante ans, d'une fortune très-modeste, d'un caractère peu recommandable, autant que nous avons pu en juger, avait demandé et presque obtenu la main de Virginie. Jugez de notre chagrin !

— Pourquoi veut-il épouser cette demoiselle ? fit la vieille dame avec intérêt.

— Parce qu'elle a de l'argent ! Elle a dix-huit cents francs de revenu, en rentes sur l'État, et pour ce monsieur, l'argent comptant est une chose excellente, vu qu'il s'en servira pour payer ses dettes.

— Du trois? demanda la dame.

— Non, du cinq.

Madame Masson médita un moment.

— C'est très-intéressant, dit-elle après un silence; mais je ne vois pas trop ce que mon fils a à faire là dedans.

— C'est Virginie Beuron que votre fils aime et voudrait épouser, conclut Marie avec une modestie vraiment méritoire.

Madame Masson se pencha légèrement en avant,

examina attentivement le visage de la jeune femme, puis se laissa aller en arrière avec un léger soupir, et garda le silence.

C'est toujours un moment pénible pour une mère que celui où elle apprend que son fils pense sérieusement à fonder une famille et à se séparer irrévocablement du nid maternel. Tant qu'il n'est pas marié, elle peut espérer secrètement, avec cet égoïsme qui fait le fond de presque tous les amours, qu'il restera célibataire, qu'il viendra passer auprès d'elle les années de repos que l'homme est forcé de prendre quand il a établi son existence et qu'il se sent vieillir.

Si ce fils, toujours tenu de près par sa mère bien plus que par le père, plus indulgent, plus faible, se laisse tenter par le mariage, le premier désir maternel est de voir la jeune fille réunir une somme de défauts assez considérable pour que refuser sou consentement soit un acte de sagesse; avec quelle douceur triomphante elle se refuse alors à favoriser l'union qui ferait le malheur de son enfant! Jamais elle ne l'a autant aimé qu'au moment où elle le pousse au désespoir.

Mais quand le mariage est acceptable, la jeune fille sans reproche, le cœur de la mère, forcé par la raison d'accepter un dénoûment que tous souhaitent, se serre avec une amertume indicible; elle éprouve les sentiments d'un souverain qui abdique : elle abdique en effet, et non en faveur de son fils, mais en

faveur d'une étrangère, qui souvent pour cette cause sera haïe sans l'avoir mérité, et sans que le fait puisse surprendre, tant il est naturel à notre faible nature.

Madame Verroy lisait tous ces sentiments sur le visage ridé de la vieille femme, et elle attendit patiemment que l'idée nouvelle eût fait son chemin. Après une longue méditation, madame Masson releva les yeux qu'elle avait tenus baissés, et dit simplement :

— Si je refuse, qu'arrivera-t-il?

— Votre fils restera au théâtre, qu'il n'aime qu'à motié, et tâchera de se consoler par les distractions spéciales à ce genre de vie.

La vieille dame haussa les épaules avec un mouvement de colère.

— Si vous acceptez, reprit l'ambassadrice, et si vous consentez à l'aider un peu, il quittera pour toujours la carrière théâtrale.

— Il le ferait? s'écria la mère avec une vivacité juvénile.

— Je vous l'affirme.

Marie entra alors dans mille détails matériels : elle expliqua comment le père Beuron n'accepterait pour gendre qu'un homme apportant une fortune au moins équivalente à celle de sa fille ; que d'ailleurs Masson, quittant le théâtre et n'ayant pas l'espoir de s'enrichir rapidement par la vente de ses aquarelles, ne pouvait tomber entièrement à la charge de sa femme.

— Mais, madame, interrompit fièrement la mère, mon fils est riche. J'ai six mille francs de rente, je n'en dépense pas le tiers ; cette maison m'appartient, et je n'ai pas d'autre héritier.

Elle s'arrêta, puis ajouta presque aussitôt :

— J'ai toujours eu l'intention d'assurer à mon fils quatre mille francs de rente sur l'État, en cinq, madame, le jour où il voudrait quitter le théâtre. Je l'en ai assez supplié, mon Dieu! mais j'ai perdu mes peines... Il paraît que mademoiselle Virginie n'a pas eu tant de peine à obtenir ce qu'il m'avait obstinément refusé.

— Elle ne sait pas qu'il l'aime, dit Marie avec douceur.

— Ah! fit madame Masson avec un certain respect. Et lui, sait-il s'il est aimé?

— Il espère. — Ici Marie raconta la poursuite de Lavenel, la lettre éplorée de la jeune fille et la démarche de madame Aubier. — Vous pouvez, dit-elle pour conclusion, leur faire à tous deux beaucoup de bien ou beaucoup de mal, suivant que vous serez ou non favorable à leurs projets. Au fond, c'est de vous seule que dépend leur bonheur, car il n'est pas douteux que le père Beuron ne consente à remplacer un gendre vieux et peu fortuné par un autre jeune, aimable et plus riche.

Cette phrase machiavélique toucha une corde sensible chez la vieille dame, car elle sourit sans répondre.

— Nous en parlerons, dit-elle. J'ai besoin de réfléchir.

— Je reviendrai demain, dit Marie en se levant, et vous me direz ce que vous avez décidé.

— Si seulement il était venu lui-même, fit madame Masson, qui éprouvait le besoin de s'en prendre à quelqu'un. C'eût été poli, respectueux ; mais les jeunes gens...

— Il n'a pas osé, chère madame. Rien ne peut être plus respectueux que cette crainte de vous déplaire.

Un sourire de satisfaction effleura les lèvres de la vieille dame, et Marie vit qu'elle avait gagné sa partie.

Le lendemain, madame Masson se fit bien encore un peu tirer l'oreille, mais plutôt pour la forme. En réalité, l'idée de voir son fils quitter le théâtre la délivrait de tant d'angoisses, lui retirait un poids si lourd et gardé si longtemps, que le chagrin d'avoir une bru ne pouvait entrer en comparaison. Et puis cette bru était une simple fille, ignorante des villes et de leurs abominations; quel malheur qu'il n'eût pas plutôt choisi une fille du pays ! Mais, à y regarder de près, madame Masson n'en avait pas trouvé une qui pût lui convenir, et ce n'est pas étonnant, car Virginie elle-même eût eu peine à trouver grâce à ses yeux, si elle avait habité la ville. Un vieux proverbe dit que nul n'est prophète en son pays. Hélas ! plus le pays est petit, plus il est difficile d'y passer pour prophète.

Le train de nuit emporta à Paris madame Verroy, munie de l'autorisation en bonne forme pour Masson de rechercher en mariage et d'épouser Virginie Beuron, — ledit Masson pouvant justifier d'une fortune personnelle de quatre mille francs de rente sur l'État, — en cinq!

Marie n'avait pas écrit depuis son départ, télégraphié encore bien moins. Sûre du succès de sa mission, elle avait voulu se donner le plaisir de savourer la joie de Masson dans toute sa fraîcheur. Elle arriva vers midi, se rendit aussitôt chez elle, et entra dans la salle à manger, où les deux amis déjeunaient ensemble, en garçons, et se consolaient très-agréablement de son absence avec des huîtres et un perdreau.

— Julie, une autre douzaine! cria Charles à la bonne, en voyant entrer sa femme.

Masson, très-pâle, debout, tenant sa chaise à deux mains, regardait Marie et n'osait rien dire; la jeune femme lui tendit le papier timbré, en lui disant : — C'est fait.

Le pauvre garçon lâcha sa chaise, attrapa madame Verroy par les épaules et lui planta deux gros baisers sur les joues, après quoi il recula tout honteux et, par manière d'excuse, se tourna vers Charles en lui disant :

— Ce n'est pas ma faute, j'étais trop content.

— Ne te gêne pas, mon ami, continue, fit Verroy, toujours calme; elle me les repassera.

Pendant cinq minutes, ce fut une série de questions et de réponses à n'y rien comprendre; cependant, paraît-il, chacun y retrouvait le sien, car tout à coup un grand silence de satisfaction se fit sur nos trois heureux. Instinctivement, Marie tourna la tête vers la porte, dont on touchait le bouton. A sa surprise, ce fut la bonne qui entra, portant les huîtres.

— Eh bien! où est Philomène? demanda la jeune femme.

— Philomène! Elle demande où est Philomène! s'écria Charles, pris de fou rire, et se renversant sur sa chaise. Dis donc, Masson, elle demande où est Philomène!

Masson, qui riait aussi, mais plus posément, tira sa montre et répondit :

— Elle doit rentrer à Diélette en ce moment même.

Marie se tourna vers Charles pour lui demander une explication; mais lui, tout entier à sa joie, se frottait les mains et semblait en extase.

— C'est une surprise que je t'ai faite, dit-il à sa femme. Si tu devais revenir bredouille, c'eût été une compensation, et si tu apportais de bonnes nouvelles, tu méritais une récompense. Je t'en ai choisi une selon mon cœur : te déplaît-elle?

— Certes non, répondit Marie, gagnée par l'hilarité des deux amis. Mais comment as-tu fait?

— Je lui ai dit que Lavenel voulait se marier, — pas à elle!

— Et elle est partie?

— Sur-le-champ! De peur de le manquer, elle a attendu deux heures à la gare le départ du train.

— Eh bien! mais, et vous? fit inconsidérément la jeune femme en se tournant vers Masson.

— Moi?

— Oui; qu'est-ce que vous en dites? ajouta-t-elle, se rappelant sa promesse imprudente.

— Je dis que sans son départ nous n'aurions eu ni huîtres ni perdreau. — Tirez la conclusion vous-même.

— J'avais juré, fit Charles, qu'elle ne mangerait pas d'huîtres chez nous; elle en parlait tous les jours, c'était une idée fixe; alors, dès qu'elle a été partie, j'ai commandé des huîtres. C'est bien simple.

Il fallut reprendre toute l'histoire des négociations par le menu; Masson ne pouvait se rassasier de l'entendre; il regardait le précieux papier qui assurait le bonheur de sa vie avec des yeux d'amateur qui a trouvé une rareté; il eût voulu partir tout de suite à la fois dans deux directions différentes, pour Diélette et pour X..., afin de voir simultanément Virginie et sa mère.

— Elle est pourtant bonne, ma mère, dit-il enfin; bien bonne, car voilà une quinzaine d'années que je ne lui donne que du chagrin.

— Rassurez-vous, lui répondit madame Verroy, elle a eu certainement des heures pénibles, mais elle en a eu de bien douces ; sa dévotion et son orgueil maternel ont dû se livrer de terribles combats où l'orgueil est resté vainqueur.

Elle lui raconta alors l'épisode de la bibliothèque où, le lendemain de cette mémorable soirée, elle avait vu au grand jour tous les ouvrages profanes, devenus sacrés, puisque le fils adoré y avait payé de sa personne.

— Ma bonne mère ! fit Masson attendri, avant de rejoindre Virginie, j'irai l'embrasser et la remercier.

— Rien ne la rendra plus heureuse, dit Marie.

— Et puis, ajouta Charles, ce sera d'un bon exemple pour tes enfants, — quand tu en auras.

L'après-midi tout entière fut employée à la confection d'une lettre au père Beuron et d'une autre à madame Aubier qui devait renfermer celle-là. Quand ce travail fut terminé à la satisfaction générale, Masson prit la lettre pour la porter à la poste lui-même.

— Ce n'est pas tout, dit Charles, il faut un télégramme ; tu connais leurs postes, à ces braves gens.

— Soit, dit Masson, un télégramme énorme, alors.

— Et réponse payée, ajouta Marie, sans quoi ils attendront le départ du courrier.

— Je me charge du télégramme, reprit Charles ; la littérature, c'est ma partie, et Masson n'y entend

rien... Eh bien, et Philomène, tu ne lui écris pas?

— Lui écrire, pourquoi?

— Ne fais donc pas des yeux ronds comme ça! Pour lui faire plaisir!

— Ça lui ferait plaisir?

— Elle s'en pâmerait! Pense donc, un acteur qui joue dans des pièces!

— L'année prochaine, répondit Masson; pour le moment, je n'ai pas le temps.

Il sortit, et vers dix heures du soir, toute la salle fut frappée de l'accent martial et triomphant dont il proféra :

— Par le ciel, messeigneurs, vous venez de faire une triste besogne!

Il était si beau qu'une salve d'applaudissements lui fut décernée par les enthousiastes du parterre et du poulailler, si bien que les fauteuils et les balcons s'y joignirent sans savoir pourquoi.

Ce fut la première et la dernière fois que le rôle de « monseigneur le duc » eut l'honneur d'une ovation; d'ailleurs, la pièce ne fut plus jouée que cinq fois, et depuis elle est tombée dans l'oubli — l'oubli pire que la mort, disent les poëtes et les auteurs dramatiques.

XXVII

A l'heure où Masson, étourdi d'un succès qu'il n'avait pas prévu, se demandait s'il n'avait pas une queue de lapin ou quelque autre objet étonnant attaché au milieu du dos, pour motiver un accueil aussi extraordinaire, Philomène, assise en tête-à-tête avec une bougie de seconde qualité qui fondait de toutes ses forces, dans son logis humide à force d'être fermé, devant son foyer froid, se disait que la vie est ridicule, les gens bêtes, son cousin méchant et Lavenel idiot.

Cette litanie la soulageait, mais c'était une de ces pratiques qui n'ont de vertu qu'à la répétition, il faut le croire, du moins, car elle ne se tint pas pour contente à moins de l'avoir pensée et repensée plus de dix fois.

Il est beau d'être propriétaire dans une ville comme Diélette, sur une place, dans le plus bel endroit, d'avoir une maison à soi, beaucoup de curiosités rapportées des pays d'outre-mer par un capitaine; quand ce capitaine est défunt, c'est peut-être un avantage; mais, dans certains cas, ce peut être aussi un désavantage, et à l'heure présente Philomène ne savait plus trop que penser. Si le capitaine eût vécu et si sa mauvaise

étoile lui avait permis d'être à terre dans une circonstance analogue, elle l'eût probablement envoyé tirer les oreilles au cousin Charles; mais le capitaine était un malin — bien qu'il n'en eût pas donné la preuve en épousant Philomène — et peut-être se fût-il contenté d'aller présenter ses civilités à son cousin, pour avoir l'occasion de fumer un bon cigare et de déguster un petit verre de « quelque chose de bon ».

C'était très-beau que d'avoir tant de belles choses, et un petit jardin, et une robe à queue, présent de Marie, et pour deux ou trois cents francs de cadeaux serrés dans la lourde malle et dans un sac de voyage, acheté passage du Havre (Philomène avait reconnu l'infériorité sociale des bourriches). Mais qu'était tout cela en comparaison de ce qu'elle avait perdu! La douce vie de Paris, le « farniente » des journées employées à lire des romans ou à se promener, la bonne nourriture, le service domestique et par-dessus tout la présence de Masson et les espérances qu'elle entretenait!

Le retour de Philomène à Diélette n'avait eu rien de commun avec une entrée triomphale. Elle était arrivée par une froide journée de la fin d'octobre, sous une pluie battante; la voiture jaune l'avait déposée sur la place avec ses effets. A grand'peine le voiturier, qui avait bu un petit coup, s'était-il dérangé pour lui traîner sa malle jusqu'à sa porte,

et il ne l'avait point quittée sans lui faire quelques plaisanteries grossières, peu compatibles avec les nouvelles prétentions de madame Crépin. Les gamins irrévérencieux, qui se trouvaient précisément en liberté à l'heure du repas, ne s'étaient pas privés de rire, et les menaces de la veuve n'avaient eu d'autre effet que de redoubler leur joie.

A peine entrée chez elle, l'odeur de moisi, propre aux rez-de-chaussée longtemps fermés, l'avait prise à la gorge, et Philomène avait dû s'avouer que sa demeure ne supportait pas la comparaison avec l'appartement de madame Verroy, — autre sujet d'amertume.

Après une courte pause consacrée à l'embellissement de sa personne, madame Crépin était sortie pour faire quelques visites. Trop prudente pour donner lieu à des commentaires indiscrets, elle avait commencé par deux ou trois amies indifférentes, si tant est que ces deux mots puissent aller ensemble; afin d'éblouir son monde et d'inspirer dès l'abord un respect nouveau à ceux qu'elle honorait de sa visite, elle avait mis un manteau à la dernière mode, présent de sa cousine, et son plus beau chapeau. Mais l'effet de ce déploiement de nouveautés se trouva tout opposé à ce qu'elle avait attendu.

— Oh! le drôle de vêtement! lui dit la première amie. C'est-il la mode, à Paris, de se lier comme ça dans ses habits? Tu dois être bien gênée pour mar-

cher. Et puis, je ne sais pas, à ta place, j'aurais honte si l'on voyait mes jambes dessinées sous ma robe.

A la seconde visite, c'est le chapeau qui ne trouva pas grâce devant un juge aussi sévère, de sorte que Philomène n'était pas de l'humeur la plus brillante quand elle se présenta chez madame Aubier.

Celle-ci la reçut aussi simplement que si elle n'avait pas quitté Diélette; cependant une sorte de froideur se mêla à son accueil. Bien qu'elle fût innocente en réalité de l'équipée de Lavenel, si Philomène était restée au pays, ce galantin sur le retour n'eût pas osé porter ses vœux ailleurs.

Madame Aubier se borna toutefois à lui demander ses impressions de voyage, et la veuve fut longtemps à défiler le chapelet de ses enchantements. Le nom de Masson se mêlait naturellement à tous ses récits, si bien que la vieille dame finit par lui dire :

— Vous le voyiez donc bien souvent?

— Presque tous les jours, répondit l'Artémise à demi consolée.

— Il va bien?

— Très-bien ; je n'ai jamais vu de garçon si aimable ni de si bonne humeur.

Madame Aubier soupira. Sa petite Virginie seraitelle déjà oubliée? Elle se demanda si elle avait bien fait de livrer le secret de ce jeune cœur à des amis de date si récente, à un jeune homme peut-être devenu indifférent...

— Il m'a conduite au théâtre, continua Philomène, rougissante d'orgueil ; il m'a comblée de prévenances ; il venait me voir quand j'étais seule pour me désennuyer. Ah ! c'est un jeune homme bien élevé, et qui a du cœur ! Son plus grand désir est de s'établir dans notre pays, et je ne serai pas étonnée si un jour ou l'autre il épousait une femme d'ici.

La vieille dame regarda Philomène entre les yeux pour pénétrer sa pensée. Est-ce que, par hasard, contrairement à toutes les vraisemblances, madame Verroy aurait pris sa cousine pour confidente ? La rougeur modeste, l'assurance de la veuve rassurèrent immédiatement la marraine de Virginie ; mais une pensée se glissa dans son cœur : Philomène avait l'air enchanté... Est-ce que Masson... ? Mais le ridicule d'une pareille idée saisit madame Aubier avec tant de vivacité qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

— Il n'y a pas de quoi se moquer, fit la veuve avec aigreur ; mon cousin Charles a bien pris sa femme à Granville ; nous ne sommes pas plus sauvages ici qu'à Granville, je présume !

— Oh ! non ! au contraire, répliqua madame Aubier avec une gaieté croissante. L'idée ridicule prenait de plus en plus consistance.

— D'ailleurs, continua Philomène, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un jeune homme comme M. Masson préférât une femme sérieuse, par contraste avec son genre de vie ; les gens qui vivent beaucoup dans

le monde, vous savez, aiment bien à trouver de la tranquillité chez eux; il aimerait un petit intérieur paisible...

— Pas d'enfants? fit la vieille dame.

— Non, pas d'enfants : cela fait du bruit; une femme sérieuse, pas de ces jeunes filles qui veulent toujours courir... C'est un bon garçon, M. Masson; vous n'avez jamais remarqué combien il ressemble à mon défunt mari?

— Jamais, dit madame Aubier, se contenant à peine.

— La ressemblance est étonnante! Aussi j'ai eu de l'amitié pour lui tout de suite, dès la première entrevue, et puis il est si comme il faut!

La vieille dame sentit le besoin de faire une diversion, car elle n'était plus maîtresse d'elle-même, et craignait d'éclater de rire.

— Avez-vous vu Lavenel? demanda-t-elle sans précautions oratoires.

Le visage de Philomène s'allonga subitement.

— Non, dit-elle, je ne l'ai pas vu. Que fait-il?

— Je n'en sais rien; je suppose qu'il s'occupe de ses affaires.

Madame Crépin réfléchit un instant; puis, avec le flair qui la caractérisait, elle se dit que madame Aubier n'était pas bavarde; elle pouvait lui faire quelques questions sans s'exposer à les voir colporter dans le village.

— On m'a dit qu'il recherchait une jeune fille en mariage ; est-ce vrai ?

— J'ai entendu dire, en effet, répliqua la bonne dame impassible, qu'il recherchait quelqu'un ; mais ce n'était pas une jeune fille.

Philomène ouvrit ses yeux ronds.

— On m'a nommé la personne, continua madame Aubier, pendant que sa visiteuse essayait de deviner le nom de l'élue, sans y parvenir; et même je n'ai pas de raison de vous cacher que c'était vous.

— Ah! moi! la belle affaire! fit madame Crépin, ennuyée au delà du possible par cette conclusion imprévue.

— Je ne vous cacherai pas, continua l'impitoyable matrone, qu'on en a beaucoup parlé, et même il me tardait de vous voir revenir pour mettre fin à ces bruits par un bon mariage. La réputation des veuves est aussi fragile que celle des jeunes filles, et peut-être même davantage... Du reste, vous avez raison de l'avoir accepté ; c'est un bon parti pour vous...

— Il est tout aussi bon pour une autre, murmura Philomène du ton bourru qui était une de ses grâces ; si c'est pour cela que mon cousin m'a dérangée...

— Comment? fit madame Aubier, qui avait très-bien entendu; vous n'y tenez pas? Est-ce que, par hasard, ce projet ne serait qu'un pur commérage? Il faudrait vous en prendre à Lavenel du tort qu'il a fait à votre réputation, car je puis vous certifier que

c'est lui-même qui en a parlé à tout le monde. Il n'est personne qui ne le sache.

— Mais, madame Aubier, vous devez vous tromper; il y a encore quelque autre mariage sous roche?

— On ne m'en a rien dit, fit la vieille dame en croisant les mains sur ses genoux d'un air placide; et elle ne mentait pas, car on le lui avait écrit.

Philomène resta pensive; son esprit se perdait dans un dédale de suppositions également désagréables. Quelqu'un se jouait d'elle. Était-ce madame Aubier, son cousin Verroy, Lavenel, ou tous ensemble? Comme elle relevait la tête :

— Tiens! vous avez quitté le deuil? fit malicieusement la vieille femme.

Hélas! ce n'était que trop vrai! Un nœud de velours grenat s'épanouissait sur le chapeau, et un autre semblable au cou de la veuve; ce rouge n'était pas bien rouge, on eût pu affirmer que c'était brun, — mais enfin le brun n'est pas de deuil, ni même de demi-deuil. Philomène se sentit prise en faute, mais pas pour longtemps.

— C'est une espèce de violet qu'on porte maintenant à Paris, dit-elle avec assurance.

— C'est un drôle de violet, fit observer madame Aubier; je ne crois pas que la mode prenne par ici; cela ressemble trop à du rouge pour du demi-deuil.

Découragée, madame Crépin se retira, sans avoir seulement pensé à s'informer de Virginie.

Afin d'en avoir le cœur net, elle se dirigea vers la demeure de son futur; il fallait en finir avec cette énigme. A son entrée dans la boutique, madame Lavenel lui adressa un petit salut froid, puis se leva et vint à sa rencontre, mais sans faire mine de vouloir l'embrasser; puis elle lui offrit une chaise.

— Vous voilà revenue? lui dit-elle; nous ne vous attendions pas si tôt.

— Ah! fit sèchement Philomène; mon arrivée vous surprend?

— Pas précisément; il fallait bien revenir un jour ou l'autre.

— Ah! refit la veuve sur le même ton.

Les deux femmes regardèrent dans la rue pendant un temps appréciable; mais comme ce spectacle n'offrait rien de bien curieux, elles cessèrent leur contemplation presque au même moment, et leurs regards se croisèrent, chargés d'hostilités encore secrètes, ce qui amena sur leurs figures respectives un aimable sourire des plus faux.

— Mon fils est absent, dit la mère.

— Ah! répéta pour la troisième fois notre belle amie.

— Il est parti pour affaires de commerce.

— Aux Pieux? demanda la fiancée, qui avait eu soin de s'assurer le matin en passant qu'aucun Lavenel n'avait paru sur l'horizon des Pieux ce jour-là.

La mère du délinquant n'était pas femme à se lais-

ser prendre sans vert; elle se rendit compte de l'enquête qu'avait dû faire Philomène et répondit :

— Non, du côté de Flamanville.

C'était la route opposée; madame Crépin n'avait rien à dire, et elle ne dit rien. Par où prendre cette femme rusée, que soixante années de finasseries avaient mise en garde contre toutes les surprises?

— Comment vont nos gens d'ici? demanda-t-elle, espérant lire quelque indice sur le visage de madame Lavenel, à mesure qu'elle prononçait les noms des familles où il y avait des filles à marier. Mais sa peine fut perdue; elle ne songeait pas à Virginie, qui demeurait assez loin pour n'être pas considérée comme habitante de Diélette, et la vieille femme n'eut aucun mérite à répondre avec aisance à toutes ses questions.

Après avoir épuisé le cercle des filles qu'un homme comme Lavenel pouvait prétendre à épouser, madame Crépin reprit haleine. Ce ne serait pas facile, décidément, et elle pensa qu'elle eût mieux fait de rester à Paris. Quel mouvement inconsidéré l'avait poussée à partir? Ne valait-il pas mieux attendre le retour de Marie, le résultat de quelque rencontre décisive avec Masson?

Oui, mais le mariage avec Masson était encore à l'état d'utopie; c'était un rêve doré, mais un rêve, tandis que la trahison de Lavenel était une réalité, à moins que ce ne fût une mystification. En ce cas,

Verroy était le dernier des hommes, pour s'être ainsi joué du cœur de la trop confiante Philomène!

— Comment vont les affaires? demanda madame Crépin, pour établir un pont entre elle et madame Lavenel, qui pour le moment lui faisait l'effet d'une île escarpée et sans bords qu'elle aurait eu l'imprudence d'abandonner.

— Mal! répondit laconiquement la digne mère de Lavenel.

Mal! pour le coup, c'est Verroy qui n'avait pas tort! Jamais, dans le temps où elle désirait Philomène pour belle-fille, les affaires n'eussent été mal; il fallait un revirement complet dans les sentiments de la dame pour amener cet aveu ou ce mensonge.

— Mal! cela a donc empiré depuis mon départ? fit la promise outragée.

— Beaucoup!

— Si vous aviez besoin d'un peu d'argent, s'empressa de dire madame Crépin, j'ai quelques centaines de francs à votre disposition.

— Vous avez touché vos créances? fit la marchande de grains avec un regard absent adressé au velours grenat de son ex-bru.

— Non, mais j'ai néanmoins un peu d'argent.

— Ah! proféra madame Lavenel, vous avez bien de la chance... Et elle soupira profondément.

Le silence se fit sur ce mot, et Philomène se sentit

impuissante à relever la conversation. Décontenancée, elle se leva.

— A tous ces jours, dit-elle.

— Au revoir, répondit la vieille femme.

Voilà pourquoi madame Crépin, seule, le soir, dans son logis humide, en tête-à-tête avec sa cheminée qui persistait à fumer abominablement, se laissait aller à des pensées de couleur sombre, et à une antipathie générale contre l'espèce humaine.

Au moment où elle allait se coucher, faute d'autre consolation, un pas connu résonna lourdement sur la place déserte! elle prêta l'oreille. C'était Lavenel! Venait-il la voir? S'était-il réjoui de son retour? Elle eut presque un moment d'amitié pour ce fiancé si peu considéré la veille, et qui dans son isolement lui apportait la bienvenue...

Les pas s'éloignaient. Théodore, après avoir remisé son cheval et sa voiture, rentrait chez lui, sans s'occuper d'elle; cependant il voyait briller la bougie à la fenêtre de sa future; cette clarté insolite eût dû l'avertir; mais il passait, indifférent.

Philomène n'y put tenir; elle bondit comme une chatte à qui l'on ravit sa progéniture, tira le verrou avec une vitesse étonnante et sur le seuil cria dans la nuit :

— Lavenel!

Lavenel n'entendait pas, ou ne voulait pas entendre. Elle ne fit qu'un saut dans la rue, prit son

fiancé par le bras et l'entraîna dans la maison.

Ils se trouvèrent face à face, dans la clarté, ou plutôt sur la clarté fumeuse de la bougie, qui illuminait principalement le dessous de leurs nez, organe dont la nature les avait amplement dotés l'un et l'autre; leurs figures, dans cet éclairage étrange, prenaient des proportions énormes et grotesques; les yeux de pruneau de Lavenel devenaient des trous noirs et sans fond; les dents absentes de Philomène formaient des dessins irréguliers sur ses lèvres entr'ouvertes, animées par la colère, et leurs ombres gigantesques à tous deux, projetées sur le plafond et sur le mur, se regardaient immobiles comme deux monstrueux griffons de faïence, prêts à s'entre-dévorer sur les marches d'un perron.

Lavenel, éprouvant le besoin de se donner une contenance, mouilla à ses lèvres son index et son pouce, prit délicatement la mèche de la bougie entre ses deux doigts, la moucha avec adresse, essuya machinalement sa main au fond de son pantalon, et reprit son immobilité. Philomène ne sembla point émue de cette prévenance, et son ex-amoureux sentit que le cas était grave.

— Qui donc épousez-vous, Lavenel? dit la femme offensée.

Le coup était rude, mais l'adversaire était malin.

— Il me semble, dit-il, que vous devez en savoir quelque chose.

Philomène, d'un geste énergique de la tête, indiqua qu'elle se considérait comme désintéressée dans la question, et Lavenel fit en réponse un geste qui signifiait : — Alors, que voulez-vous que je vous dise?

— Je le sais, dit-elle, employant un vieux procédé qui réussit neuf fois sur dix.

— Pourquoi le demandez-vous?

— Pour vous l'entendre dire.

Lavenel exprima par un geste de la main gauche que ce désir lui semblait futile; mais il garda le silence.

— Parlez donc! s'écria Philomène exaspérée.

— Ce n'est pas la peine, puisque vous avez une idée que vous ne me dites pas, et que vous prenez mal ce que je vous dis.

Sans s'arrêter à faire la remarque que précisément il ne disait rien, madame Crépin mesura dans sa pensée la force de son adversaire et prit une autre tactique.

— Quand nous marions-nous? dit-elle d'un ton revêche, qui contrastait avec ces paroles pleines de douces espérances.

— Quand vous voudrez, répondit Lavenel, avec un détachement parfait.

— Voulez-vous qu'on publie nos bans dimanche?

— Dimanche? C'est aujourd'hui samedi, et la mairie est fermée; l'autre dimanche, si vous voulez.

Philomène le regarda en dessous. Il avait l'air d'un chien qu'on fouette, mais il ne refusait pas... Qu'était alors toute cette histoire étonnante? Elle passa la main sur son front, et craignit un moment de constater une fêlure dans son propre cerveau jusqu'alors si bien organisé.

— C'est bien, dit-elle avec un soupir; l'autre dimanche.

— Faites attention, Philomène, lui dit son fiancé en se tournant vers la porte, c'est vous qui le demandez, ce n'est pas moi qui suis pressé... S'il arrive quelque chose, ce ne sera pas ma faute.

— Quelque chose?... quoi? fit la veuve alarmée.

— Il peut arriver bien des choses! Vous n'avez pas voulu me laisser parler au monde de notre mariage; vous êtes allée à Paris, vous en revenez sans prévenir, et vous voulez vous marier tout de suite en arrivant, sans laisser seulement aux gens le temps de se reconnaître. Tout ça, c'est très-bien, et si je refusais, vous diriez peut-être que j'ai d'autres raisons; nous ferons comme vous avez dit; mais si vous en avez du désagrément, ce ne sera pas ma faute.

— Comment! fit madame Crépin, abasourdie d'un si long discours et si extraordinaire, que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous étiez amoureuse du comédien, et que vous êtes allée là-bas pour tâcher de l'avoir : vous n'avez pas pu l'attraper, et vous revenez

ici; mais ce n'est pas une raison pour chercher querelle aux honnêtes gens qui devraient vous faire des reproches.

— Moi, amoureuse du comédien! quel comédien? fit Philomène avec un pied de rouge sur la figure.

— L'ami de votre cousin, celui qui tirait le portrait des maisons sur son papier l'été dernier. Vous avez beau faire des cachotteries, vous ne saviez vous tenir de parler de lui à tout propos, et l'on vous a vue changer de couleur quand il était aimable avec votre cousine ou avec une autre... A présent vous voulez m'épouser, c'est très-bien. Mais rappelez-vous que c'est vous qui l'aurez demandé, et faites attention qu'après votre voyage, que vous avez employé on ne sait pas à quoi, j'aurais bien le droit de refuser.

— Mon voyage! Refuser! Vous êtes fou, Lavenel.

— J'y vois clair, au contraire. Vous devriez être honteuse d'avoir perdu la tête pour un homme plus jeune que vous. Et lui, il faut qu'il soit bien sot pour avoir fait attention à vos simagrées.

— Lui? s'écria Philomène, poussée par le besoin de sauver sa réputation en danger, il ne pensait pas à moi!

— Et à qui donc? Vous étiez toujours ensemble!

Un sourire méchant passa sur le visage de la veuve, et elle sentit qu'elle se vengeait de mille humiliations.

— Il faisait la cour à ma cousine, dit-elle.

Lavenel la regarda sévèrement. C'était un homme retors, intéressé, sans délicatesse ; mais il n'était pas méchant.

— Vous êtes mauvaise, madame Crépin, lui dit-il d'un ton de reproche. Ce que vous dites là n'est pas vrai, et si c'était vrai, votre devoir serait de le cacher, non de le répandre. Bonsoir ; nous aurons le temps de nous retrouver demain.

Il sortit, pendant que Philomène stupéfaite se demandait si on lui avait changé son Lavenel. Il tenait un autre langage au printemps précédent.

— Il y a une femme là-dessous, murmura-t-elle entre ses dents, et si je puis l'attraper, elle me le payera cher !

Un gros rire qui rompit le silence de la nuit se fit entendre sur la place, et une voix rude cria :

— Vous êtes pressé, Lavenel ! Voilà votre bonne amie revenue de ce matin, et vous n'avez pu vous tenir d'aller la voir en rentrant ?

Lavenel répondit d'un ton bourru quelques paroles que madame Crépin ne put saisir ; alors elle entr'ouvrit doucement sa porte au moment où l'interlocuteur reprenait du même ton :

— C'est donc vrai que vous courez deux lièvres à la fois ? On vous voit le jour chez le père Beuron et la nuit chez la veuve Crépin.

— Allez au diable ! gronda Lavenel assez haut

pour être entendu de tous ceux qui ne dormaient pas encore.

Ils s'éloignèrent, et Philomène laissa retomber sa porte sur ses doigts, mais elle n'y prit garde. Virginie Beuron! Elle n'aurait jamais songé à cette petite fille... C'était trop bête pour être vrai. Sur cette idée consolante, elle alla se coucher, et fit des rêves abominables où Lavenel, Virginie et Masson se moquaient d'elle de la manière la plus inconvenante.

XXVIII

Lavenel avait paré le premier coup en promettant à bref délai la publication des bans; mais ce n'était qu'un palliatif, il fallait se décider à quelque parti héroïque. Or, Lavenel n'avait rien d'un héros, et les décisions extrêmes lui coûtaient, car il aimait à se ménager une porte de derrière. Il ne pouvait pas épouser les deux femmes à la fois, et la situation devenait embarrassante.

Il n'éprouvait pas pour Virginie un autre sentiment que le désir de palper sa jolie petite dot en écus sonnants, — mais il s'était fait à l'idée de l'épouser, et cette idée lui convenait assez. Quant à ses anciennes amours, Philomène lui inspirait tou-

jours le même mélange complexe de colère, de vieille passion, de dédains et de rancune; seulement, depuis qu'elle avait essayé de noircir sa cousine, il la méprisait un peu plus, et depuis qu'il lui avait jeté à la tête l'amour qu'il lui supposait pour Masson, il désirait davantage l'avoir pour femme et se venger sur elle d'une longue série de déboires et de jalousies diverses.

La nuit, tout seul en tête-à-tête avec son bonnet de coton, — car le bonnet de coton se retrouve dans nos provinces à l'état d'objet de consommation journalière, — Lavenel repassa dans son esprit tous ses griefs contre Philomène.

— C'est une sotte, se dit-il; elle n'a que de la vanité dans la tête et que de l'égoïsme dans le cœur; la voilà qui vient me déranger dans mon projet... N'aurait-elle pas mieux fait...?

Qu'aurait-il fallu pour bien faire? Ici l'esprit tourmenté de Théodore Lavenel s'embarqua sur un autre océan de perplexités. Épouser Masson? Philomène seule était capable de considérer Masson comme un mari fait pour elle : le reste du genre humain ne pouvait éprouver à cette idée qu'une douce hilarité, troublée par une espèce de consternation à la vue d'une aberration aussi profondément ridicule. Et d'ailleurs Lavenel, marié à Virginie, n'eût jamais pardonné à un être quelconque de lui avoir ravi une seconde fois Philomène; — il voulait qu'elle restât

veuve, et qu'aucune lune de miel nouvelle n'éclairât son foyer solitaire.

On prétend que le chien du jardinier éprouve un sentiment analogue; mais au moins ce brave chien remplit-il la mission de confiance que son maître lui a départie, tandis que Lavenel ne remplissait aucune espèce de mission, sauf celle de se complaire à lui-même, et jusqu'alors il s'en était fort bien acquitté.

Que fallait-il alors que fît madame Crépin pour éviter tout reproche?

— Eh! parbleu! rester à Paris jusqu'à ce que le mariage avec Virginie fût célébré bien et dûment, et ensuite... ensuite... ma foi! tant pis!

Mais tout cela n'éclaircissait pas la situation, et Lavenel arriva au petit jour sans avoir rien trouvé de mieux que d'aller chez le père Beuron le forcer, par des instances réitérées, à fixer la publication des bans au dimanche suivant. Alors on verrait.

Lavenel ne pensait pas sans un petit frisson à ce qu'il verrait ce jour-là de la part de son Artémise, devenue une Ariane, — mais il avait huit jours pour s'y préparer.

— Pourquoi, diable! tient-elle tant à m'épouser, quand tout Diélette sait qu'elle est amoureuse du comédien? se disait encore notre pauvre ami... Il ignorait que la jalousie et l'amour-propre étaient plus puissants dans le cœur de la veuve que la voix de sa passion elle-même... Et puis quelle mauvaise

idée a-t-elle eue de me faire entrer chez elle ce soir, juste au moment où cet ivrogne de Mamertin passait sur la place? Il va jaser, et c'est dans le cas de me nuire auprès du père Beuron. Oh! mais, quand j'aurai les papiers de Virginie, il n'y aura plus moyen de me les prendre!

Cette pensée put seule procurer un peu de repos à Lavenel, qui s'endormit enfin vers le lever du soleil.

Il se réveilla tard et sauta à bas du lit en toute hâte. Ne devait-il pas aller ce jour-là dîner chez le père Beuron? Il aurait à peine le temps d'arriver en ne perdant pas une minute.

Tout en s'habillant quatre à quatre, il s'approcha de la fenêtre pour voir le temps qu'il faisait, et que vit-il? Le tilbury du percepteur, conduit par un des valets de l'auberge, emmenait au grand trot d'un bon cheval madame Aubier elle-même, aussi ronde que jamais, emmitouflée dans des châles sans nombre et la figure rayonnante.

— Il y a quelque chose! se dit Théodore Lavenel, qui brouilla tout dans sa consternation et perdit un quart d'heure à démêler ses bretelles terriblement enchevêtrées.

Il eut beau se dépêcher, onze heures et demie sonnaient au vieux cadran ébréché quand il eut fini d'atteler; il grimpa dans sa cariole, fouetta son cheval et partit au triple galop. Au bout de vingt

minutes, sa bête perdit un fer, ce qui l'obligea à prendre une allure plus paisible, et il arriva chez le père Beuron en piteux état, d'une heure en retard, et fort vexé.

En entrant dans la salle, il vit un spectacle qui l'arrêta sur le seuil. Madame Aubier, assise auprès du père de Virginie, lui tapotait doucement sur la main gauche pour lui mieux graver dans l'esprit les termes qu'elle lisait à haute voix sur un papier bleu assez singulièrement disposé et que Lavenel, grâce à sa connaissance du monde, reconnut pour un télégramme. Virginie, rose et souriante, appuyait ses deux mains sur l'épaule de son père, son menton sur ses deux mains, et ses yeux charmants suivaient religieusement les caractères imprimés par l'appareil sur les petites bandes de papier blanc. Madame Beuron, moins revêche qu'à l'ordinaire, avait l'air assez content, et, chose miraculeuse, on n'avait pas encore pensé à dîner, bien qu'il fût une heure sonnée !

Le bruit que fit Lavenel en entrant changea cet aimable tableau avec une rapidité merveilleuse; tous les fronts se rembrunirent, tous les gestes se découragèrent; mais madame Aubier se remit bien vite.

— Bonjour, maître Lavenel, jeta-t-elle par-dessus ses lunettes au nouvel arrivé. Et elle reprit sa lecture :

« Madame Masson demande à M. Beuron la main de sa fille pour son unique fils et héritier, Eugène.

Elle donne à son fils un mobilier et quatre mille francs de rente sur l'État en cinq pour cent, et ne demande pas d'autre dot que ce qui revient à la demoiselle du bien de sa mère. Ne pas perdre un instant, les papiers suivent par la poste. Répondez par télégraphe, réponse payée, quarante mots. Verroy. »

Lavenel écoutait, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il comprenait très-bien.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il en s'approchant.

— C'est un télégramme que j'ai reçu tantôt, répondit madame Aubier, en lui montrant le papier.

— Ça? fit Lavenel incrédule, ce n'est pas un télégramme : il y en a bien trop long!

Cette observation faillit tout compromettre : le père Beuron, frappé de la justesse de l'argument, jeta un regard de doute sur le papier, puis sur madame Aubier, et répéta :

— En effet, il y en a bien trop long!

Avec un geste d'impatience, madame Aubier tira de sa poche l'enveloppe déchirée qui portait son nom et le mot *Télégramme*.

— Et ça, dit-elle, qu'est-ce que c'est?

— C'est vrai, c'est un télégramme, répondit le père Beuron.

Lavenel sentit qu'il avait perdu la première manche.

— Mais il y en a bien trop long, répétait-il obsti-

nément; les télégrammes n'ont jamais plus de vingt mots; j'en ai envoyé, ça coûte vingt sous.

— Il y en a pour quatre francs, répondit triomphalement madame Aubier, et quarante sous de réponse, cela fait six francs.

— Ils sont bien riches, murmura amèrement le marchand de farines, battu une seconde fois.

— Madame Masson ne regrette rien quand il s'agit de son fils, dit madame Aubier. Eh bien, Beuron, voyons, est-ce conclu?

— Mais, fit le propriétaire, j'avais presque promis à Lavenel...

— Presque? Vous m'aviez tout à fait promis, puisque je venais chercher les papiers pour la publication des bans.

— Mais la petite ne voulait pas, fit observer madame Aubier.

Virginie releva fièrement la tête et adressa à Lavenel un signe négatif auquel il était impossible de se méprendre.

— Je n'ai jamais voulu, dit-elle de sa voix claire.

— Voyons, madame Beuron, vous m'avez promis de m'aider, dit Lavenel aux abois, se tournant vers la belle-mère.

— Que voulez-vous que je vous dise? répliqua celle-ci; vous demandiez une dot, le monsieur la prend sans dot; c'est trois mille francs que nous gardons, cela vaut la peine qu'on y regarde.

— Et puis, dit madame Aubier, il a quatre mille livres de rente, en cinq; c'est gentil, ça; on sait ce que c'est, tandis que les affaires, il y a du pour et du contre.

Lavenel, irrésolu, frotta un instant ses deux pouces l'un contre l'autre.

— Si c'est comme ça, dit-il, alors je m'en retourne. Bonjour, messieurs, dames et la compagnie.

— Mais non, fit le père Beuron, on n'est pas fâché pour cela, mangez la soupe avec nous; vous n'épousez pas notre fille, mais ce n'est pas une raison pour être brouillés.

Lavenel hésita un instant, puis, se rendant compte qu'il n'avait pas quatre mille francs de rente, il finit par trouver que ces gens étaient dans le vrai, et qu'à leur place il eût fait de même; d'ailleurs n'avait-il pas donné l'exemple en quittant Philomène pour Virginie sans autre excuse que son intérêt mieux entendu? Il s'assit auprès de madame Aubier et prit sa part du festin.

La marraine de Virginie ne perdit point son temps en compliments. Sitôt la nappe enlevée, elle repartit, et comme elle avait l'âme bonne, elle ramena Lavenel dans le tilbury du percepteur, pendant que le valet de l'auberge revenait au pas avec la jument boîteuse.

Madame Aubier se fit conduire au sémaphore pour expédier sa réponse, pendant que le prétendant

évincé rentrait chez sa mère pour lui faire part de sa déconvenue.

— C'est malheureux, dit la vieille femme, mais je pensais bien que la petite Beuron ne t'épouserait pas; c'est entêté, ces filles qu'on élève comme des duchesses, et ça ne vaut rien dans un ménage. Qu'est-ce que tu vas faire?

— J'irai voir chez Philomène, répondit l'homme de sens rassis, et dès demain matin. Je l'ai rabrouée hier soir; ça doit lui avoir fait du bien.

Ça ne lui avait pas fait de bien, contrairement aux prévisions de Lavenel. A peine avait-il quitté sa demeure qu'attirant à elle le buvard du capitaine, qui servait dans les grandes occasions, madame Crépin s'était absorbée dans la méditation la plus profonde. Après une demi-heure environ de travail intérieur, elle se trouva suffisamment préparée, elle trempa sa plume dans l'encre bourbeuse et écrivit sans reprendre haleine quatre grandes pages, où l'orthographe se livrait à quelques périlleux écarts, mais où le sentiment débordait de façon à faire oublier ces légers nuages dans un ciel du plus tendre azur.

Après avoir terminé son épître, sans prendre la peine de la recopier, car jamais Philomène n'avait douté d'elle-même, elle mit l'adresse d'une main assurée, passa délicatement sa langue sur la gomme de l'enveloppe, la ferma, y colla un timbre, mais de

travers, et contempla ensuite son œuvre avec une satisfaction évidente.

La lettre faisait très-bien sur le buvard, à la lueur vacillante de la maussade bougie; mais elle n'était point faite pour rester là. Il n'était pas tard. Philomène, sans prendre la peine de jeter un châle sur ses épaules, s'en alla droit à la boîte aux lettres, cette modeste et discrète confidente de tous les secrets, et laissa disparaître son travail dans le petit gouffre toujours béant.

Ah! se dit-elle en refermant sa porte et en poussant le verrou, on veut m'empêcher d'arriver à mes fins! Eh bien, mes amis, vous avez eu beau me faire partir, ce n'est pas vous qui aurez le dernier mot.

Lorsque Lavenel, fidèle à sa résolution, se présenta chez la veuve — il venait offrir la paix, — c'est la guerre qu'il trouva.

— Comment! lui dit-elle, vous entrez ici, après les paroles que vous m'avez dites avant-hier, et vous croyez que je suis d'humeur à le supporter? Allez donc où vous êtes bien reçu! Allez chez Virginie Beuron! Je vous ai vu partir hier et revenir avec madame Aubier, qui ne se cachait pas, elle, d'aller voir sa filleule! Retournez-y, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Philomène, repartit Théodore Lavenel, vous ne savez ce que vous dites. J'ai été hier chez le père Beuron, c'est vrai, et je ne m'en cache pas, car on

a le droit d'aller où les affaires vous appellent — mais ce n'est pas pour Virginie.

— Et pour qui donc?

— Pour personne.

Philomène, pour tout argument, fit claquer dédaigneusement ses doigts et tourna le dos à son interlocuteur. Celui-ci, vexé, eut un trait de génie. Il pouvait humilier la veuve plus qu'elle ne l'avait jamais humilié lui-même, — d'un seul mot, il pouvait à la fois se justifier et lui causer une peine très-vive. — Comment ne l'eût-il pas fait? Et vous, chers lecteurs, à sa place, n'eussiez-vous pas fait de même?

— La preuve, dit-il doucement en la regardant de côté, la preuve que je n'y vais pas pour Virginie, c'est que je puis vous apprendre un nouvelle...

Philomène, vaincue par la curiosité, tourna un peu la tête.

— Elle se marie.

— Ah! fit madame Crépin en se retournant tout à fait.

— Vous ne savez pas à qui?

— Non.

— Vous ne devinez pas?

Philomène, qui se piquait de perspicacité, chercha un peu et ne trouva pas.

— Voulez-vous que je vous le dise?

— Certainement.

— A votre ami, M. Masson.

— Ça n'est pas vrai! cria Philomène en bondissant, ça n'est pas vrai!

Elle s'appuya néanmoins sur le coin de sa commode, mais elle releva son bras aussitôt, car l'angle aigu d'un coquillage pointu, placé là à l'intention des autres, lui avait déchiré le coude. Elle voulut montrer une bonne contenance, et pour cacher le tremblement qui la faisait chanceler sur ses jambes, elle prit violemment une chaise, la frappa contre terre et s'assit dessus.

— C'est parfaitement vrai, reprit Lavenel, enchanté de son succès. Ils s'adorent depuis l'été dernier, à ce qu'il paraît. M. Masson est riche; sa maman lui fait des rentes pour qu'il quitte le théâtre.

Masson riche! des rentes à Masson! Et c'était Virginie qui allait avoir tout cela?

— Ça n'est pas vrai! répéta faiblement la veuve, se cramponnant à son incrédulité comme un homme qui se noie à une paille flottant sur l'eau.

— C'est tout ce qu'il y a de plus vrai. Il était si pressé, ce pauvre M. Masson, qu'il avait envoyé sa demande par télégraphe, et qu'on lui a répondu de même. Voilà une drôle de manière de traiter les mariages! Hein, qu'en dites-vous, madame Crépin?

Philomène pensait à sa lettre qui était probablement arrivée, et elle se disait qu'elle eût donné la Heuserie pour pouvoir la rattraper avant qu'elle fût décachetée. Mais, semblable à beaucoup d'autres

institutions, la poste ne rend pas ce qu'on lui confie, — à moins que ce ne soit de l'argent, et c'est en cela principalement qu'elle diffère des autres institutions.

— Je dis que c'est un mensonge et une calomnie, fit-elle le visage en feu, la gorge sèche.

— Un mensonge, — si je n'avais pas été témoin de toute l'affaire, je dirais que ça se peut; — mais une calomnie!... Madame Crépin, dites-moi en quoi c'est une calomnie, et contre qui? Le mariage, ça ne fait de tort à personne! A propos, c'est dimanche que nous publions nos bans, en même temps que ceux de M. Masson et de Virginie, n'est-ce pas?

— Ni dimanche, ni jamais, s'écria Philomène en fureur. Allez-vous-en au diable! Je ne vous épouserai pas.

— Et vous ferez, ma foi, bien! s'écria Lavenel, exaspéré à son tour par la jalousie, en voyant la colère de sa fiancée, qu'il attribua non sans cause à la profondeur de la blessure qu'il venait de faire. Ce n'est pas moi qui épouserai une femme assez sotte pour s'amouracher d'un garçon plus jeune qu'elle, et autant fait pour lui convenir que notre coq pour planter des pois!

Irritée au delà de toute parole humaine, madame Crépin ouvrit toute grande la porte de sa maison, et s'effaça pour indiquer à Lavenel qu'il ferait bien de s'en aller.

— Serviteur ! dit celui-ci en donnant un grand coup de chapeau.

Il passa brusquement, les mains dans ses poches, et s'en alla d'un air vainqueur jusque chez lui, où, rentré à l'abri des yeux indiscrets, il donna des coups de pied à droite et à gauche, jusqu'à ce que toutes les chaises fussent par terre. Après quoi, comme il n'avait pas de domestiques, il les ramassa une à une, les remit sur leurs pieds, s'assit sur la meilleure, et musa piteusement.

XXIX

Le télégramme de madame Aubier atteignit la demeure des Verroy trop tard, dans la soirée, pour qu'ils pussent prévenir Masson. C'est le lendemain seulement qu'on l'envoya chercher, et vers onze heures du matin nos amis, réunis dans la salle à manger, se livrèrent à toutes les joyeuses folies que leur inspirait le succès de leur entreprise. Masson brûlait de partir, et les trois jours de patience auxquels il était condamné lui paraissaient interminablement longs. Tout à coup il tira une lettre de sa poche et la présenta à Marie.

— J'ai reçu cela ce matin, dit-il, et je n'y com-

prends rien. Pouvez-vous m'expliquer cette amitié subite et ces plaintes d'oiseau captif?

Il présenta une lettre, dans son enveloppe déchirée, à madame Verroy, qui, dès le premier coup d'œil, avant même d'avoir vu l'écriture, s'écria:

— Philomène! Je reconnais sa manière d'essuyer les pâtés avec son petit doigt; il y en a un sur le coin de l'enveloppe, par derrière.

— C'est vrai, je ne l'avais pas remarqué, dit Masson en riant. C'est donc une habitude invétérée.

— Elle ne saurait pas écrire sans cela; il lui semblerait avoir fait des fautes d'orthographe, répondit Charles.

— Oh! il y en a, reprit Masson; mais lisez, c'est le fond qui est curieux, — pas plus que la forme, du reste.

Marie lut à haute voix :

« Cher monsieur Masson, je vous avais promis de vous écrire quand je serais éloignée de vous...

— Vous lui aviez donc demandé?...

— Jamais de la vie!

— C'était une promesse purement gratuite, et d'autant plus méritoire, fit Charles. Continue, ma chère femme.

«... Je tiens ma promesse, quoique je n'aie rien de bien intéressant à vous marquer. J'ai retrouvé ma maison et mes petites affaires comme avant mon départ, excepté que tout était très-humide.

— Il ne fallait pas rester si longtemps, interrompit Charles. Continue.

«... Je ne suis pas ici depuis bien longtemps, et il me semble que j'y suis depuis un siècle ; le temps que j'ai passé à Paris me paraît comme un rêve, et j'ai bien peur de ne plus pouvoir jamais me raccoutumer à Diélette.

— Un pâté, essuyé avec le doigt, fit Charles, qui regardait la lettre du coin de l'œil.

— Non, Charles, ce n'est pas un pâté, c'est un mot raturé.

— Allons! tant mieux!

«... Tout ici me semble sot et laid ; pour aimer ce pays, j'ai besoin de me rappeler que vous y trouvez des beautés extraordinaires et que je ne lui trouve point. Ah! mon cher ami, la vie est bien pénible pour une femme seule au monde, isolée, que ses goûts mettent en dehors de la société de son entourage...

— Aïe! aïe! aïe! fit Charles.

«... Et qui n'a connu d'heureux depuis bien des années que le temps qu'elle a passé à Paris.

— Eh! mais! elle écrit comme madame de Sévigné!

«... Le souvenir de l'affection que vous m'avez témoignée, des prévenances délicates que vous avez eues pour moi...

— Comment! tu avais des prévenances délicates? C'est bon! Je le dirai à Virginie!

— Laissez-moi donc savourer cette lecture, fit Masson avec un geste d'épaules tout à fait drôle ; dans la bouche de ta femme, ces phrases prennent une poésie que je ne leur avais pas trouvée sur le papier.

«... est la seule joie que je connaisse à présent, et j'aime à me reporter à ces moments délicieux. Non! je n'aime pas ce qui m'entoure, je ne puis trouver rien de beau aux cailloux gris des falaises ni au sable des dunes ; ce que j'aimerais, si je n'étais pas condamnée à vivre dans un lieu que je déteste, avec des gens qui ne peuvent me comprendre, ce serait un petit coin modeste à Paris, où j'aurais la joie de vous voir quelquefois, et de me sentir des amis, tandis qu'ici je suis seule.

— Et Lavenel, qu'est-ce que nous en faisons? dit l'interrupteur incorrigible.

« ... Vous me répondrez, n'est-ce pas, mon cher ami? J'ai eu confiance dans vos paroles d'amitié ; vous ne me causerez pas le chagrin d'une déception qui serait peut-être le plus amer des chagrins de ma vie.

« Votre fidèle amie,

« PHILOMÈNE CRÉPIN,

« née HEUSEY. »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? répéta Masson, les yeux perdus dans le vide, le menton dans la paume de sa main.

— Toi aussi, tu es trop bête, fit Charles dédaigneusement.

— Comment? Les gens prétendent que j'ai de l'esprit, — un tantinet.

— Tu es trop bête si tu ne vois pas ce que veut cette tourterelle en quête d'un ramier.

— Hein?

— Est-ce que tu ne vois pas qu'elle veut t'épouser tout vif?

— Moi! s'écria Masson en se prenant la tête à deux mains. Moi! répéta-t-il d'un air vexé qui fit éclater de rire ses deux amis. Oh! la vieille folle! Mais, dites, c'est une mauvaise plaisanterie?

— Rien n'est plus vrai.

— Sérieusement?

— Parole d'honneur.

Masson ôta lentement ses deux mains qui serraient encore sa tête, et les laissa retomber sur ses genoux avec l'expression d'un découragement si complet que l'hilarité des jeunes gens redoubla.

— Que lui avais-je fait, dit-il, pour qu'elle me couvrît ainsi de ridicule?

— Ça, mon ami, fit Charles, c'est un secret entre ta conscience et toi.

— Que faut-il lui répondre? dit l'infortuné.

— Je m'en charge; je vais lui écrire : « Ma chère cousine, Masson a reçu votre lettre; il me prie de vous remercier pour l'amitié dévouée que vous vou-

lez bien lui témoigner ; il ne peut le faire lui-même, car il est absorbé par les préparatifs de son mariage avec Virginie Beuron, mariage qui ne vous surprendra pas, j'en suis sûr, car, avec votre esprit ordinaire, vous aviez dû pénétrer leurs projets... »

— Charles ! s'écria Marie, tu es impitoyable !

— La justice est sereine et implacable, ma chère ; c'est ce qui fait sa force et sa beauté. La plaintive Philomène aura bientôt de mes nouvelles.

XXX

Néanmoins, ce n'est pas Charles qui se chargea d'annoncer le mariage de Masson à la malheureuse madame Crépin, ce fut Marie, qui y mit quelques formes ; mais elle avait beau déguiser la pastille amère sous les confitures les plus douces, le fait existait, et le choc était rude.

En recevant la lettre, Philomène resta quelque temps immobile et muette ; la rage de s'être si grossièrement méprise, la fureur jalouse d'une femme dédaignée pour une autre, le sentiment du ridicule qu'elle s'était si puérilement infligé, la mettaient dans un état violent, intraduisible, où elle aurait pu mourir

suffoquée, si le ciel ne lui avait réservé d'autres destins. Malgré les affirmations de Lavenel, elle avait douté jusque-là, n'osant aller voir madame Aubier, refusant de croire aux on dit villageois. Ce coup, bien qu'attendu, la frappait dans tout son être.

Quand elle eut recouvré un peu de sang-froid, son premier mouvement fut de déchirer en mille morceaux et de piétiner avec rage la lettre de sa cousine, et de lui prodiguer les épithètes les moins flatteuses. C'était la faute de Marie, certainement! N'avait-elle pas persisté, malgré les avis de Philomène, à attirer chez elle cette sotte Virginie, qui lui prenait maintenant bien plus que l'objet de son amour romanesque, — le couronnement d'une vie pleine d'ambitions déçues?

Le coup était terrible, bien plus toutefois que madame Crépin ne pouvait le sentir jamais, grâce à l'épaisse cuirasse d'orgueil qui la protégeait; Marie avait perdu sa pitié en lui annonçant la nouvelle avec mille ménagements pleins de délicatesse; elle avait perdu ses bonnes paroles de consolation, de raison et d'amitié tout à la fois; sa cousine ne lui en savait aucun gré; loin de là, elle trouvait dans ces paroles une insulte voulue, une intention marquée de la mettre en faute. Que n'eût-elle pas donné pour racheter sa confession inutile? Mais les faits accomplis sont impitoyables, et ne se laissent ni attendrir ni suborner, et la confession subsistait.

— Bah! pensa Philomène, si elle m'en reparle, je lui dirai que c'est elle qui s'est trompée, et que jamais je ne lui ai parlé de ces choses.

Pleine d'une noble fierté, résultat de sa force, elle prit sa meilleure plume, et avec l'addition de quelques pâtés, elle écrivit ce qui suit :

« Ma chère Marie, je viens de recevoir ta lettre, et depuis plus de trois heures, je suis encore à la même place, à la relire, me demandant si c'est vraiment toi qui l'as écrite. Ce que je t'ai dit par rapport à Masson a été interprété par toi d'une façon tellement éloignée de ma pensée que je me demande si je ne rêve pas. Qui donc a pu croire que j'éprouvais pour lui d'autres sentiments que ceux d'une sœur? Certainement, j'ai dit qu'il ressemblait à mon mari, et que cette ressemblance m'inspirait pour lui l'affection la plus vive; mais il n'y avait pas là de quoi me couvrir de honte en m'attribuant des sentiments dont je suis incapable.

« J'espère bien que tu auras eu assez de bon sens pour ne faire part à personne des suppositions que tu as faites, et des sentiments que tu me prêtes; car, bien que je croie assez d'esprit à ceux qui me connaissent pour ne pas ajouter foi à des idées aussi invraisemblables, il ne me serait pas agréable qu'on pût me croire capable d'avoir pensé à épouser un homme plus jeune que moi. Dieu merci, je n'ai encore eu à rougir devant personne, et ce ne sont

pas des calomnies imméritées qui doivent m'attirer cette honte.

« Je reste ta cousine dévouée.

« PHILOMÈNE CRÉPIN,
« née HEUSEY. »

Quand madame Verroy reçut cette lettre, elle était seule. Elle la relut plusieurs fois, en se frottant les yeux à chaque phrase ; puis elle la retourna dans tous les sens ; mais c'était toujours la même chose, dans quelque sens que ce fût, et la jeune femme, faute de pouvoir se faire une opinion sur cette épître extraordinaire, la mit de côté en attendant le retour de son mari.

Charles en prit connaissance, puis la rendit à sa femme en souriant.

— Cela t'amuse, toi? lui dit Marie, un peu contrariée de voir l'effet produit par ce qui l'avait si fort bouleversée.

— Je trouve cela très-drôle et très-naturel ; oui, cela m'amuse, car ses injures ne peuvent pas nous atteindre, et comme étude, c'est un sujet intéressant.

— C'est une brouille définitive, soupira Marie.

— Que le ciel en soit béni ! Cette femme nous eût grugés jusqu'à la dernière maille, si cet excellent Masson ne s'était pas mis à la traverse. Nous lui devrons cela toute notre vie. Malheureusement il ne l'a pas fait exprès.

— Je l'aimais pourtant bien, murmura la jeune femme avec regret.

— Tu perdais joliment ta peine! conclut son mari par manière de consolation. Tu aimeras Virginie à sa place et tu gagneras au change, je puis te le garantir.

Le nom de Virginie et son souvenir étaient un talisman pour ceux qui la connaissaient; on ne pouvait songer à elle sans ressentir le charme de sa douce beauté et de son cœur aimant. L'image de Philomène fut bannie du foyer où elle avait voulu apporter le chagrin, et personne n'y songeait plus au bout de huit jours.

Madame Crépin, cependant, était en proie à mille angoisses. Elle avait chassé Lavenel dans un moment de colère, mais voici qu'il lui revenait des bruits fâcheux sur son propre compte. On avait vu le marchand de grains sortir de chez elle le soir néfaste où elle l'avait racolé; on en parlait discrètement, mais en souriant; ses bonnes amies ne lui ménageaient pas les brocards, certaines dames très-collet monté, parmi la haute société de l'endroit, feignaient de ne pas la voir pour n'être pas forcées de la saluer...

— Faudra-t-il que je l'épouse pour réhabiliter ma réputation? se demanda un jour Philomène. Je le déteste pourtant bien! Mon Dieu! que je le déteste! Si je le rattrape, je lui ferai payer toutes ses sottises.

Par une touchante coïncidence, au même moment

Lavenel fouettait sa jument ferrée de neuf en songeant à Philomène, et la pauvre bête, qui trottait pourtant de son mieux, complétait l'illusion en ruant énergiquement dans le brancard, ce qui n'améliora pas sa condition.

Les deux êtres désagéables que la Providence avait si bien faits pour se punir réciproquement de leurs défauts eussent pu rester éternellement brouillés sans l'intervention des bonnes âmes. Madame Aubier, qui avait marié sa pupille, et qui n'avait rien à faire pendant le voyage de noces des jeunes époux, eut un jour pitié de la mine déconfite et du visage amaigri de madame Crépin; celle-ci se mourait véritablement de rage et de dépit; elle fit allusion à l'entrevue nocturne de Lavenel et de son ancienne fiancée, au préjudice que celle-ci en avait souffert, et profitant de ce que notre ami éprouvait un pressant besoin d'argent, elle finit par lui arracher la promesse d'une nouvelle démarche.

Ce fut ensuite le tour de Philomène, qu'on prit par l'amour-propre et le soin de sa réputation ; d'ailleurs, madame Lavenel, revenue à des sentiments plus maternels, la comblait depuis quelque temps de prévenances et de petits soins ; si bien qu'un beau jour, M. le maire unit sans retour ces deux êtres qui se haïssaient cordialement et qui n'avaient l'un pour l'autre que l'estime la plus médiocre. Leur intérieur ne passe pas à Diélette pour une succursale du paradis.

Il y avait alors environ un mois que Masson et sa femme, revenus de leur voyage de noces en Mâconnais, habitaient une jolie petite maison située presque au bord de la grève, et où mille objets inconnus aux habitants du pays se groupaient peu à peu de manière à former un intérieur charmant. D'ailleurs, la chambre qui fut celle de Philomène les attend toujours chez M. et madame Verroy, toutes les fois qu'ils auront la fantaisie de passer trois mois à Paris.

Et puis, allez demander à Masson s'il regrette le théâtre, et vous verrez ce qu'il vous répondra.

Seulement, et ce phénomène n'a pas encore trouvé d'explication, quand les âmes pieuses de ***, en Mâconnais, félicitent madame Masson du retour de son fils à la vie de famille, elle commence sa réponse en souriant et la finit dans un soupir. Est-ce que, par hasard, elle regretterait la gloire passée?

FIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

